- PALLI

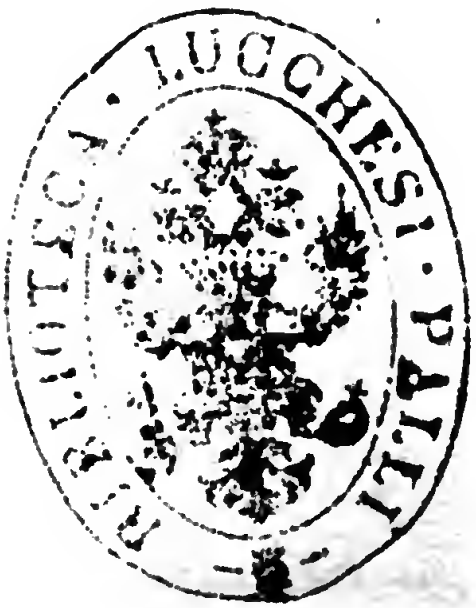
P.I.1545

·BIBLIOTECA·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE .....
PLUTEO II
N.° CATENA .....

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.



On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÉROÏQUE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR BOURSAULT.

A PARIS,

Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

A MADAME

MADAME

DE VILLEQUIER.

MADAME,

Voici les derniers hommages d'un Au-
ur que vous avez honoré de votre estime
ıdant sa vie, et de vos regrets à sa mort;
je ne saurois rien faire de plus glorieux
ur sa mémoire que de remplir ses souhaits

en exécutant le dessein qu'il avoit formé de mettre sous l'honneur de votre protection, MADAME, celui de tous ses Ouvrages qu'il en eût cru le moins indigne, s'il avoit eu le tems d'y donner toute sa perfection. C'est donc Esope qui cherche à paroître sous un aussi beau nom que le vôtre, pour faire, s'il est possible, un peu oublier sa laideur. A qui pouvoit-il mieux consacrer ses maximes de vertu qu'à une femme si vertueuse ? quelle plus juste preuve de toute sa morale que toute votre conduite ? et qui peut mieux enfin autoriser ses Fables à la Cour, que vous, MADAME, qui en êtes et l'ornement et l'exemple ? Ne m'allez vous point déja imposer silence, vous, MADAME, qui n'avez, à la fin, accepté qu'à de si rigoureuses loix l'hommage que feu M. Boursault avoit pris la liberté de vous destiner ? Je vous avoue que je ne pus alors m'empêcher de murmurer un peu de cette modestie, que j'avois admirée tant de fois, et que je vous trouvai bien injuste d'être si

nnemie des louanges et de les mériter si bien.
ans vous, MADAME, sans vos défenses,
ue n'aurois-je pas dit de ce mérite encore su-
érieur à votre rang; de cette grandeur d'ame
ui vous éleve si fort au-dessus de votre
:xe; de cette beauté si éclatante, et en
ême-tems si modeste, qui ne veut inspirer
ıe du respect; de cette majesté répandue sur
ute votre personne, sur toutes vos actions;
cette aimable égalité qui vous gagne tous
s cœurs; de cette bonté naturelle qui laisse
ı si libre accès à tous ceux qui y ont recours;
cette pénétration d'esprit; de cette éléva-
ɔn de sentimens; de ce discernement si
ste; de cette solidité si rare?.... Mais pour-
oi faut-il retenir mon zele? Est-ce ma
ute, MADAME, s'il me trahit malgré
ɔi? Est-il si facile de ne pas s'oublier au-
ès de vous? et, en faveur de tant de res-
:t, ne me passerez-vous point un peu de dé-
ɔéissance? Que vous ai-je dit, au prix de
ıt ce que j'aurois à vous dire, au prix de
ıt ce que je ressens? L'effort que je me fais

pour me taire est encore assez grand pour mériter que vous m'en teniez un peu compte, et que vous daigniez accepter les témoignages respectueux et sinceres de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissante servante,
M. MILLEY BOURSAULT.

AVIS AU LECTEUR.

ON n'a pas donné cet Ouvrage au Public comme une Piece fort exacte dans toutes le regles du Théatre ; mais comme d'excellens traits de morale, et de parfaitement beaux vers qu'avoit composés feu M. Boursault, en attendant qu'il y donnât lui-même tout le jeu et toute la liaison qui y étoient nécessaires. La mort l'a empêché d'y mettre la derniere main ; et c'est ce qui y a laissé quantité d'endroits, auxquels il n'eût pas manqué de donner toute une autre forme. On sait assez quel étoit son heureux génie et sa facilité à mettre ses Ouvrages dans le point qu'il faut pour plaire ; et cela suffit pour le justifier, et pour faire passer les bons esprits sur tout ce qui a arrêté les esprits critiques et difficiles. On ne dit rien ici de plus ni sur l'Ouvrage, ni sur l'Auteur, dont le Public connoît tout le mérite. On avertit seulement que la troisieme scene du troisieme acte n'est imprimée avec des guillemets que parce

qu'on ne la joue pas sur le Théatre, n'y étant pas tout-à-fait convenable. Il faut pourtant avouer que cette scene est très-bonne en soi ; et que le motif sur lequel Ésope presse son athée de croire, s'il n'est pas bien convainquant, est, du moins, très-raisonnable. Il ne s'agissoit pas ici de convaincre un Philosophe sur l'existence des Dieux ; mais de combattre dans un Courtisan un défaut commun à la Cour, de n'y pas croire grand' chose. Or il est constant que la plupart des gens de ce caractere ne doutent pas avec fondement, mais seulement par libertinage, et parce qu'ils veulent douter, et qu'ils n'envisagent la mort que comme fort éloignée. L'expérience fait assez voir que rien au monde n'est plus foible dans le péril et à la vue d'une mort prochaine que la plupart de ces esprits forts. C'en est assez pour autoriser Ésope à leur faire des reproches de ce qu'ils ne veulent pas croire dans leur vie ces mêmes Dieux, qu'ils invoquent à la mort.

SUJET
D'ÉSOPE A LA COUR.

ÉSOPE, favori et premier Ministre de Crésus, oi de Lydie, après avoir fait le tour de ce oyaume pour établir le bon ordre dans toutes s Provinces, est de retour à la Cour de Sardis, moment où le Roi, cédant aux vœux de son uple, va faire choix d'une épouse. Cotis, Roi Phrygie, avec lequel il est en guerre, lui pro- se sa fille Argie, qui doit hériter de son oyaume, et lui demande la paix, à ce prix. uis Crésus aime la Princesse Arsinoé, sa pa- te, et en est aimé. Il assemble son Conseil ur en prendre l'avis sur cette affaire. Les deux ourtisans, Tirrene et Trasibule prétendent qu'il it épouser Argie. Ésope croit que cet hymen itique n'est pas nécessaire, et que le Roi sera s heureux en suivant son penchant. Crésus rête à ce sentiment. Il vient de disgracier

Iphis, l'un de ses Ministres, dont il n'étoit pas content, et il veut donner sa place à Ésope. Tirrene et Trasibule, jaloux du mérite et de la faveur d'Ésope, le haïssent à la mort; mais le complimentent et lui font les plus grandes protestations de dévouement, qu'ils faisoient un instant auparavant à Iphis, auquel ils tournent le dos, dès le premier bruit de sa disgrace. Cependant Ésope parvient à justifier Iphis auprès du Roi, et à lui faire conserver sa place. Tirrene et Trasibule, voulant perdre Ésope, et ne trouvant aucun sujet de plainte apparent contre lui, essayent à persuader au Roi que ce Ministre abuse de sa confiance et s'enrichit aussi criminellement que clandestinement. Ils l'accusent d'avoir un trésor considérable, fruit de ses rapines, et qu'il va souvent contempler avec délices, dans un lieu retiré où il l'a caché. Crésus, fatigué de ces propos, offre à Ésope le moyen de les détruire, en lui montrant, devant les deux Courtisans, le coffre indiqué par eux, comme recélant son trésor frauduleux; et si Ésope est coupable, il leur en promet la dépouille, de même que s'il est innocent, il sera mis en posses-

on de tous leurs biens. Ésope s'en défend long-
ms ; mais le Roi veut être obéi. Ésope donne
s clefs. On apporte et l'on ouvre le coffre. Le
ésor qu'il recele, c'est l'habit d'esclave que por-
it Ésope avant son élévation, et que depuis,
utes les fois qu'il se sentoit quelques mouve-
ens d'orgueil, il avoit soin de se remettre sous
; yeux, pour se préserver des dangers de la
andeur. Les Courtisans sont confondus. Cré-
s les abandonne à la vengeance d'Ésope, qui
nonce au bénéfice du traité consenti par eux,
qui leur fait obtenir grace du Roi, dont le
ariage se conclut avec la Princesse Arsinoé.
ope a aussi une maîtresse, nommée Rhodope,
nt la légéreté et la coquetterie ne laissent pas
l'inquiéter. Elle est riche, et bien à la Cour ;
is fille d'une pauvre esclave de Thrace, nom-
e Léonide, qui est venue exprès pour la voir,
qu'elle n'a pas voulu reconnoître pour sa mere.
ope, à qui Léonide s'est adressée pour obtenir
meilleur traitement de la part de sa fille, a
t rentrer celle-ci dans son devoir, et se déter-
ne à l'épouser. Pendant le cours de cette jour-
e, Ésope a donné audience à plusieurs per-

sonnes qui sont venues, ou pour lui faire leur cour, ou pour le prier de leur accorder quelque grace. Parmi les premiers sont Plexipe, fade Courtisan, et Iphicrate, vieil Officier Général, athée. Parmi les autres, Cléon, jeune Colonel, petit-maître, et M. Griffet, Financier, avide de gain. Ésope les a tous renvoyés en leur débitant à chacun une Fable, qui leur a fait sentir le ridicule de leur conduite, ou l'injustice de leurs prétentions. Il en a débité également au Roi, à la Princesse Arsinoé, à Rhodope, à Léonide, à Tirrene et à Trasibule, de relatives aux diverses situations où ils se trouvoient. Il les a tous persuadés de ce qu'il vouloit qu'ils crussent; et surtout de la solidité de ses principes et de la pureté de ses intentions.

JGEMENS ET ANECDOTES

SUR

ÉSOPE A LA COUR.

ÉSOPE *à la Cour* est la derniere Piece qui sortie de la plume de l'Auteur, dit le Théa- Boursault, dans l'Avertissement des Œuvres matiques de son pere. Cette Comédie seroit hef-d'œuvre, si une mort prématurée ne lui as ôté le loisir de repasser lui-même sur son rage et d'y donner la derniere main. Telle le étoit sur le papier, elle fut encore altérée représentation, où l'on se crut obligé à re- her quantité des plus beaux vers, parce ı les trouvoit trop forts, et qu'on en crai- les applications. Par exemple, dans la belle du premier acte (la troisieme), où Crésus int à Ésope du peu de sincérité des Courti- toujours prêts à encenser jusqu'aux défauts

de leurs Princes, on lui faisoit dire ces quatre beaux vers :

» . . Je m'aperçois, ou du moins je soupçonne
» Qu'on encense la place autant que la personne,
» Que c'est au diadême un tribut que l'on rend,
» Et que le Roi qui regne est toujours le plus grand....
&c. »

« On a changé ces deux derniers de cette maniere :

» Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
» Et que le trône, enfin, l'emporte sur le Roi.... »

« Dans la même scene Crésus disoit encore :

» Quoique jusques ici l'équité de mes armes
» A mes seuls ennemis ait causé des alarmes,
» Je renonce, avec joie, aux plus vastes projets
» Si les exploits du Prince épuisent les sujets.
» Guide mes pas, toi même, au chemin de la gloire.

Ésope répondoit :

» D'ordinaire les Rois y vont par la victoire,
» Seigneur ; c'est le sentier le plus suivi par eux,
» Et qu'on trouve honorable à force d'être affreux.
» Quelle grande bataille a-t-on jamais gagnée,

» Que l'horreur n'ait suivie, ou n'ait accompagnée ?
» Eh! qu'est-ce que l'on gagne ? un morceau de terrein
» Que le victorieux quitte le lendemain.
» Cependant, bien souvent pour de telles conquêtes
» Il en coûte au vainqueur quinze ou vingt mille têtes ;
» Et le sang que l'on perd dans ce gain malheureux
» Est toujours le plus noble et le plus généreux.... &c. »

« Il y avoit grand nombre de vers de la même force, répandus dans toute la Piece, qu'on a ou supprimés, ou gâtés ; et elle ne laisse pas encore d'avoir des beautés inimitables et qui ont fait regréter la perte d'un Auteur qui écrivoit avec tant de noblesse et de vérité. »

La troisieme scene du troisieme acte, entre Esope et Iphicrate, est supprimée aussi à la représentation, où l'on n'a pas cru devoir admettre une discution sur l'athéïsme, quelque bien combattu qu'il soit par la force des raisons que Boursault a mises dans la bouche d'Ésope.

« Quoique Boursault n'eût pas pu mettre la derniere main à cette Comédie, puisque la mort avoit prévenu son dessein de la retoucher, elle fut jugée en état de pouvoir paroître au Théatre, et même d'y réussir, telle qu'on la trouva. Son succès fut pourtant médiocre, à ne consulter que

le nombre des représentations (dix) qu'elle eut alors, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François ;* mais, depuis, on en sentit tout le mérite, et elle s'est conservée au nombre des Pieces que le Public revoit avec applaudissement. Le sujet en est très-mince, et dans le goût d'*Esope à la Ville*, où les épisodes emportent le fonds ; mais ces épisodes sont, la plupart, intéressans par la morale critique qui y regne. Le dénouement, si l'on peut appeler de ce nom ce qui termine ce Poëme Dramatique, est très-heureux ; mais Boursault n'en est pas l'inventeur. Il doit ce coup de Théatre à La Fontaine, qui le lui a fourni dans la dixieme Fable de son dixieme Livre, intitulée *Le Berger et le Roi.* »

Les freres Parfaict croient aussi que le Prologue composé par Boursault pour cette Piece, et dans lequel un petit Génie en fait l'éloge, n'a jamais été joué.

« L'excellent *Esope à la Cour* de Boursault, pensa mourir en naissant, rapporte l'Auteur du *Mercure*, Juin 1746, malgré les applications malignes qu'on fit de quelques scenes, que sûrement n'avoit pas prévue la candeur avérée de

Écrivain de cette Piece morale, digne de l'immortalité, et couronnée par un dénouement où véritable vertu brille dans tout son éclat, sans : vernis de l'héroïsme fabuleux, toujours outré t quelquefois ridicule. »

« La réussite de cette Comédie, ainsi que de celle d'*Esope à la Ville*, aux représentations, dépend en grande partie du Comédien qui est chargé du rôle d'Ésope, dit l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*. Il a besoin d'être joué avec beaucoup d'art, de légéreté, de naïveté, d'intelligence et de la chaleur dans le débit des Fables, pour en faire valoir l'esprit et la finesse des détails, et éviter la monotonie, en variant ses tons, à l'infini. L'on donnoit fréquemment ces Pieces du tems de Quinault l'aîné, qui excelloit dans le Comique noble, et qui rendoit supérieurement le rôle d'Ésope dans toutes les deux. »

Le nom de Quinault est célebre dans l'Histoire des Acteurs du Théatre François. Celui-ci étoit fils d'un Acteur qui avoit débuté le 6 Mars 1694, par le rôle d'Harpagon ; mais qui ne fut point reçu. Jean-Baptiste Maurice, connu sous

le nom de Quinault l'aîné, débuta, le *6* Mai 1712, par le rôle d'Hippolyte, dans la *Phedre* de Racine, et fut reçu le 27 Juin suivant. Il se retira le 22 Mars 1733, avec la pension ordinaire de mille livres, et « au grand regret des Amateurs de la bonne Comédie, dit l'Auteur du *Mercure*, du mois d'Avril suivant. Il étoit encore d'un âge assez peu avancé. Son principal emploi, dans ses dernieres années de Théatre, étoit de jouer les amoureux comiques, en quoi il excelloit »

Les Comédiens François remettant la Comédie du *Complaisant* le 2 Mars de l'année suivante, Quinault l'aîné, qui avoit joué, au moment de sa retraite, « avec beaucoup de succès, le principal rôle de cette Comédie, celui dont le caractere lui donne son nom, » revint de la campagne où il s'étoit retiré, et reparut, dans ce rôle, à la grande satisfaction du Public, dont il fut reçu avec de grands applaudissemens, » dit encore le *Mercure*, Mars 1734. Quinault se retira tout-à-fait à Pâques de cette année. Il joignoit au talent de l'excellent Acteur, celui de fort bon Musicien-Compositeur. Outre un grand nombre de Divertissemens très-agréables qu'il a faits pour diffé-

rentes Pieces du Théatre François, et qui y ont été fort applaudis, il a composé la Musique du Ballet des *Amours des Déesses*, en trois entrées, avec Prologue, paroles de Fuzelier, et qui fut représenté avec succès, par l'Académie Royale de Musique, le 9 Août 1729.

Esope à la Cour fut repris le 19 Février 1755; et voici ce que l'Auteur du *Mercure* dit à cette occasion, dans ce même mois.

« Cette Piece estimable a reçu du Public l'accueil favorable qu'elle mérite. La Noue fut supérieur dans le rôle d'Esope : on ne peut pas le rendre avec plus d'esprit et de vérité. Cette Comédie est intéressante autant que peut l'être une Piece épisodique. La scene de Rhodope avec Léonide, sa mere, est une des plus touchantes qui soient au Théatre, et des mieux jouées par les Demoiselles Gaussin et Dumesnil. Après l'*Andrienne*, voilà le premier et le vrai modele du Comique larmoyant. Il est puisé dans la nature. Le dénouement est encore d'une grande beauté. Il laisse pour l'Auteur une forte impression d'estime »

Le 24 Octobre 1779, M. Monvel joua le rôle d'Esope, dans cette Piece, avec le plus grand suc-

cès, et le mieux mérité. Cette nouvelle reprise eut plusieurs représentations de suite. M. Monvel débitoit les Fables de cette Comédie comme s'il les eût faites. On sait que ce Comédien Auteur ne borne pas ses talens littéraires à composer des Comédies, des Opéra-Comiques et des Drames seulement : on connoît de lui des Poésies fugitives dans plusieurs genres, et il a fait des Fables, très-agréables, qui sont autant de petits Poëmes Dramatiques. Il devoit donc nécessairement faire valoir les Fables de Boursault tout ce qu'il est possible qu'elles valent, en les récitant bien : aussi y mit-il toute la finesse, toute la grace et toute la variété de tons dont elles sont susceptibles.

Esope a été mis à tous les Théatres de Paris, excepté à l'Opéra, et par divers Auteurs, comme placé dans diverses circonstances et diverses situations. Il a même été quelque tems de mode de ne plus faire et de ne plus représenter que des Pieces épisodiques, dont Esope étoit le principal personnage. On l'a fait parler et composer des Fables surs tou les sujets possibles et impossibles, car c'étoit, le plus souvent, sur des sujets étrangers, à tous égards, au siecle où il a vécu.

ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÉROÏQUE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR BOURSAULT;

Représentée, au Théatre François, le 16 Décembre 1701.

PROLOGUE.

UN PETIT GÉNIE.

Que direz-vous, Messieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un Marmot sur la Scene ?
Est-il à présumer que je vaille la peine
D'amuser tant d'honnêtes gens ?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre ;
C'est un bien qui m'est interdit :
L'Auteur pour son Génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je sois si petit ?

Je laisse aux grands esprits à choisir dans l'Histoire
Des évenemens de grands poids,
C'est un si vaste champ que le champ de la gloire
Qu'on y peut arriver par différens endroits.
Les Grecs et les Romains ont épuisé les veilles
Des Racines et des Corneilles :
Moliere a critiqué les habits et les mœurs ;
Et je souhaiterois, avec l'aide d'Esope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

« Quel petit génie est-ce là ? »

Diront ceux qui sont las des Fables :
« Pour qui nous croit-il prendre, en débitant cela ? »
Pour qui ? Pour des gens raisonnables ;
Pour des gens de bon goût, qui, loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux conseils
A nous porter au bien servent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.

Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va représenter :
L'intention de la Satyre
Est d'instruire et non de flatter.
Quoique depuis Esope, il plaise aux destinées
Avoir fait écouler plus de deux mille années
(Ou la Chronologie a tort)
Tous les hommes étant des hommes,
Ceux des siecles passés et du tems où nous sommes,
Ont toujours eu quelque rapport.

Si quelqu'un, par hazard, d'un mauvais caractere
S'y trouve si bien peint qu'il soit presque parlant ;
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne sera plus ressemblant.

Je ne vous dis rien de l'Ouvrage ;
S'il mérite votre suffrage,

Sans vous le demander, il est sûr de l'avoir.
Mon but, en le faisant, fut l'honneur de vous plaire :
C'est le plus digne salaire
Que j'en puisse recevoir.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

CRÉSUS, Roi de Lydie.

ESOPE, Ministre d'Etat.

TIRRENE, } Membres du Conseil de Crésus,
TRASIBULE, } et secrets ennemis d'Esope.

IPHIS, favori disgracié.

ARSINOÉ, Princesse, parente et maîtresse de Crésus.

LAYS, Confidente d'Arsinoé.

PLEXIPE, fade Courtisan.

RODOPE, maîtresse d'Esope.

LÉONIDE, esclave de Thrace, mere de Rodope.

IPHICRATE, vieux Général d'Armée.

CLÉON, jeune Colonel.

M. GRIFFET, financier.

ATIS, Capitaine des Gardes de Crésus.

LICAS, Domestique d'Esope.

GARDES.

La Scene est à Sardis, Ville Capitale de Lydie.

ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

NON, je ne puis garder plus long-tems le silence;
Ma haine pour Esope a trop de violence.
Crésus, infatué d'un objet si hideux,
Le voyant de retour nous néglige tous deux.
Notre zele est suspect, quelque pur qu'il puisse être;
De l'esprit de ce Prince il s'est rendu le maître:
Pour l'obséder lui seul il l'éloigne de nous;
Et prêt à l'abîmer vous hésitez!

TRASIBULE.

Moi?

TIRRENE.

Vous.

Quel sujet vous oblige à différer sa perte?

Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidele témoin ;
A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous ?

TRASIBULE.

J'attends que nous lui voyions faire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ebloui d'un trésor qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin et le soir.
Ne le détournons point de sa premiere route,
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour ;
Et son trésor grossi grossira la tempête
Qui demain, au plus tard, doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi,
Et croyez....

TIRRENE.

Parlez bas ; il vient avec le Roi.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRÉSUS, ESOPE, IPHIS, Suite, TIRRENE, TRASIBULE.

CRÉSUS, *à Tirrene et à Trasibule.*

TROUVEZ-VOUS au Conseil à l'heure accoutumée.
(*A Esope.*) (*A Iphis.*)
Allez.... Demeure, Esope ... Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh! Seigneur, se peut-il qu'après tant de bontés?....

CRÉSUS.

Mon ordre est une loi: c'est moi qui vous l'annonce,
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zele....

CRÉSUS.

Je hais les discours superflus:
Iphis, sortez, vous dis-je, et ne me voyez plus.
(*Tirrene, Trasibule, Iphis et la Suite sortent.*)

SCENE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRESUS.

Pour toi, mon cher Esope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands, ni petits des endroits d'où tu viens
Qui ne fassent des vœux pour mes jours et les tiens.
Après avoir été, par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de Province en Province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes ;
Tous les hommes en ont, et les Rois sont des hommes.
Le Ciel qui les choisit les éleve assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce dégré suprême,
A corriger ma Cour commence par moi-même:
Régle ce que je dois, suivant ce que je puis,
Et rends-moi digne, enfin, d'être ce que je suis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie.
C'est à vous que mon zele a consacré ma vie ;
Mais, dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un Monarque aussi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliser, fasse ce que vous faites,

Qu'au gré de la justice il régle son pouvoir,
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir;
Mais si vous en aviez, quel homme en votre Empire
Seroit assez hardi pour oser vous le dire?
Ce n'est point pour les Rois qu'est la sincérité:
Tout se farde à la Cour jusqu'à la vérité.
L'encens fait un plaisir dont l'ame extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée;
Et l'on étale aux Rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRÉSUS.

Et c'est, mon cher Esope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné?
Les Rois qui sur ma tête ont transmis la Couronne
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on me donne,
Et ceux, après ma mort, qui me succéderont
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par-là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
Et que le trône enfin l'emporte sur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte
Ne souffres dans ma Cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité, qui par-tout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux Rois;
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître:
Je t'en prie en ami; je te l'ordonne en maître.

Je suis jeune, et peut-être assez loin du tombeau.
Mais que sert un long regne, à moins qu'il ne soit beau?
De ton zele pour moi donne-moi tant de marques
Que je ressemble un jour à ces fameux Monarques
Qui pour veiller, défendre et régir leurs Etats
En sont également l'œil, l'esprit et le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

ESOPE.

Les Rois presque toujours y vont par la victoire:
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vû plus couvert de lauriers?
Après avoir deux fois vû Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voisins et fait trembler Athênes,
Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être Conquérant un Roi peut être auguste.
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la justice et fleurir les beaux arts,
Protéger votre Peuple autant qu'il vous révere,
C'est en être, Seigneur, le véritable Pere;
Et Pere de son Peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquérant....
Je vous parle, Seigneur, en serviteur fidele.

CRÉSUS.

Eh! qui sait mieux que moi la grandeur de ton zele?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudens,
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans,
Examine ma Cour, et n'y souffre aucun vice;

Bannis-en

Bannis-en les abus, chasses-en l'injustice :
Ta bonté pour le Peuple a pris des soins si grands !....

ESOPE.

Que le Peuple et la Cour, Seigneur, sont différens !
Quoiqu'on nomme le Peuple un Monstre à plusieurs têtes,
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une seule parole est pour eux une loi.
La Cour en apparence a bien plus de justesse :
C'est le séjour de l'art et de la politesse ;
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer,
Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer ?
Tout rares qu'ils y sont les amis s'embarrassent ;
Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embrassent,
Pour un dont la vertu trouve un heureux destin,
Mille vont à leur but par un autre chemin :
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite ;
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il sait que vos yeux en seront les témoins ;
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire,
Cet autre en plaisantant devient sexagénaire ;
Et l'on arrive ainsi, presqu'en toutes les Cours,
D'un pas inperceptible à la fin de son cours.
On est si dissipé qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être ;
Et ceux qui de leur tems examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu, sans qu'ils sachent pourquoi.

RÉSUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,

Au fidele tableau que tu me viens de faire ;
Mais un trait important, que tes soins ont omis,
Un Roi ne sait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de Courtisans, qui toujours sur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis distinguer, au rang où je me voi,
Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour savoir si l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir sans Diadême ;
Et dans mon premier rang être ensuite remis,
Pour ne me plus méprendre aux choix de mes amis.
Que sais-je qui me flatte ou qui me rend justice ?
Je ne dis pas un mot que chacun n'applaudisse ;
Et si l'on prévoyoit ce que je dois penser,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zele avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois
Que lorsque de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA PANTHERE

FABLE.

Par cent fameux exploits un Lion renommé,
Ayant sû d'un vieux Cerf, qu'il connoissoit fidele,
Que souvent tels et tels, dont il étoit charmé,
Payoient ses bontés d'un faux zele,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthere,

Apres à la curée, et qui, sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guere.
» Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,
» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'Histoire »
Alors faisant semblant d'être encor dans l'erreur,
D'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice,
Dont lui-même avoit de l'horreur.
» Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose,
» Et sur tout que ma gloire aille avant toute chose:
» Je n'ai rien de plus important. »
» Ce que vous proposez est juste et nécessaire, »
Répond, tout d'une voix, la troupe mercenaire,
» Et rien ne le fut jamais tant.
» Pensez-y deux fois plutôt qu'une, »
Reprit doucement le Lion;
» Et, si je vous suis cher, ayez soin de mon nom:
» Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune
» Que de voir croître leur renom. »
» Seigneur, répond encor la bande insatiable,
» Quelque dessein que vous ayiez,
» Pour rendre une chose équitable
» Il suffit que vous la vouliez. »
» Dangereux conseillers, adulateurs infâmes! »
Dit le Lion terrible, en élevant sa voix,
» Je trouve de si basses ames
» Indignes d'approcher des Rois.

» Fuyez loin de moi, troupe avide,
» Qui des foibles Agneaux et du Chevreuil timide
» Êtes si justement l'effroi :
» C'est vôtre intérêt qui vous guide,
» Ce n'est point la gloire du Roi. »
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux,
Il menaça de la même disgrace
Les Animaux qui briguerent leur place,
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire,
Que sur trois Léopards il eût le même jour,
A l'éclat de sa vie ajoûta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de Cour.

Pour expliquer l'énigme et dévoiler l'emblême,
Croyez-vous qu'un Monarque, aussi grand que vous-même,
Ne fit pas une belle et louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du Lion ?
De ce trait d'équité plus que d'une victoire
Vos sujets dans leur cœur garderoient la mémoire ;
Et ceux qui sont admis dans le Conseil des Rois,
En donnant leur avis y penseroient deux fois....
Peut-être m'expliqué-je avec trop de franchise :
C'est une liberté que vous m'avez permise.
Je ne sais ce que c'est que de rien déguiser.

CRÉSUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser,
Charmé de tes avis, pénétré de ton zele,

Et par tant de raisons sûr que tu m'es fidele,
Je confie à ta foi, comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire et ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrace,
De l'ogueilleux Iphis je te donne la place.

ÉSOPE.

A moi, Seigneur ?

CRÉSUS.

Sur qui puis-je jeter les yeux
Qui me soit plus fidele, et qui me serve mieux ?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances
Que toi, qui suis le bien, et qui hais les dépenses ?
En quelle occasion les peux-tu dissiper ?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper ?
Pour contenter ton goût de diverses manieres
Te voit-on dépeupler les airs et les rivieres ?
Et, pour éterniser tes desseins fastueux,
Enchérir sur ton maître en Palais somptueux ?
Loin qu'un zele si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix.
A ta fidélité tout entier je me livre....
Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre.
J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légers
D'où viennent ses froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe, et qui soupçonne doute.
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le savoir.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ARSINOÉ, LAYS, ÈSOPE.

ARSINOÉ.

Quoi ! le Seigneur Esope en croit donc être quitte
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite ?
Et son zele se borne à me voir une fois,
Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois !
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiége,
Mon sexe et ma naissance ont quelque privilége.
Quand j'estime quelqu'un je le vois plus souvent.

ÉSOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant
Pour ne pas avouer si je suis quelque chose
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois, n'est-il pas votre don ?
Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon ?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage ?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage?
J'écoutois vos avis, estimés de chacun.

ÈSOPE.

Vous les écoutiez tous, et n'en suiviez aucun.

LAÏS.

Il a raison, Madame, et je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un ami plus sincere,

Il ne donne jamais que d'utiles avis;
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOÉ.

Il me prenoit, peut-être, en de méchantes heures,
Où mes raisons, Laïs, me s'embloient les meilleures.

LAÏS.

Je ne sais; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre, au lieu qu'il n'y sont pas.
Vous seriez mariée, et contente.

ARSINOÉ.

Peut-être.
Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être?

LAÏS.

Oui, sans doute, et choisir dans le rang le plus haut,
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeunesse est, Madame, une saison bien chere;
Et les momens qu'on perd ne se recouvrent guere.
Quelque beau petit Prince, au trône destiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né;
Et c'est pour un Etat un bien si nécessaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait que d'être encore à faire.

ARSINOÉ.

Ces plausibles raisons pour le bien des Etats
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime et qui me plaise
Que le trône d'Argos et que celui d'Ephèse.
Sans en savoir la cause, un mouvement secret
Me fait de ma Patrie éloigner à regret:
Il me semble qu'ailleurs je serois transplantée.

ÉSOPE.

Vous, Madame ? par-tout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir.
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie ;
Et de tous vos pareils le trône est la Patrie.
Vous seriez étrangere en un dégré plus bas.

LAÏS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas :
Pour monter sur un trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste, Crésus est d'un si haut mérite....

ARSINOÈ.

Laïs !....

LAÏS.

Seroit-ce un mal qu'un si grand Roi vous plût ?
C'est un Prince accompli, si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la Gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la Victoire.
Le Roi d'Argos est laid ; celui d'Ephèse est vieux ;
Ne dissimulons point, Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune et beau, vous êtes jeune et belle,
Et vous seriez un couple à servir de modele.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOÉ.

Eh ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi ?

LAÏS.

Quand je puis obliger, ma joie est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui, comblé de vertus, vous, brillante d'appas,

Cet hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous et lui qui vous vaille ?

ÉSOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille,
Madame ; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hasarder ;
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois Rois ?
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des Beautés difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles :
Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HÉRON ET LES POISSONS.

FABLE.

Il me semble avoir lu dans beaucoup de Volumes
Que lorsqu'on veut trop prendre, on est soi-même pris.

Un Héron, glorieux de voir que de ses plumes
On faisoit pour les Rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux hors la Perche et la Truite
Aucun autre mets qui lui plût ;
Brochet, Carpe, Tanche, et la suite,
Etoient pour son gosier des Poissons de rebut.
Un jour d'été, dès les quatre heures
Que le Poisson rentre en ses trous,
Les plus jolis Brochets, les Carpes les meilleures,
A sa discrétion se livroient presque tous.

Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche ;
N'ayant pas si matin l'appetit bien ouvert,
Et ne voyant Truite, ni Perche,
Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent, huit, et son appetit s'ouvre:
Alors dans la riviere il fait divers plongeons ;
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une Écrivisse et deux Goujons.
Pour un oiseau si vain, une si mince proie,
Loin de le contenter, redoubla son dédain.
Cependant le tems passe et durant qu'il tournoie
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit ? le Héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau Poisson,
Sur le midi, fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne nous expose rien qui tous les jours n'arrive.
Des amans les mieux faits et les plus vertueux
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux ;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des amans un si long examen,
Il faut aller au but, et le but est l'Hymen.
L'âge que vous avez est le tems ou l'on charme :
Pensez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre Héron m'alarme ;
Et mon cœur inquiet, depuis cette leçon,

A peur d'être réduit au sort du Limaçon.
Plus j'entens vos raisons, plus je les trouve bonnes.
Il est beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je suivrai vos avis.

LAÏS.

Le plutôt vaut le mieux :
Une plante stérile est maudite des Dieux.
Qu'est-ce qu'une Princesse et vertueuse et belle
Peut faire de meilleur qu'une fille comme elle,
Qui suive son exemple et qui puisse, à son tour,
Pour un futur Monarque, en mettre une autre au jour ?
On ne peut du beau tems faire un trop bon usage.

ARSINOÉ.

Je ne l'écoute pas ; elle est folle.

ESOPE.

Elle est sage,
Et raisonne si bien sur ce que nous disons
Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive,
C'est offenser les Dieux de demeurer oisive ;
Et chacun dans l'automne a des remords cuisans
D'avoir en bagatelle employé le printems.
Pardon ; j'ai le malheur d'être un peu trop sincere.

ARSINOÉ.

Est-il une vertu qui soit plus nécessaire ?
Plût au Ciel qu'à la Cour chacun vous ressemblât,
Et que ce fût ainsi que le monde y parlât !
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites
(Vertu sublime et rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous

Je vous laisse le soin de choisir mon époux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.
Après cette assurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre fable en faisant un tel choix.]

ÉSOPE.

Oui, Madame ; et de plus à ce que je vous dois.

LAÏS, *à Esope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si belle,
Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle.
En lui cherchant son fait si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas un ingrate.

ÉSOPE.

Fort bien.

(*Arsinoé et Laïs sortent.*)

SCENE V.

PLEXIPE, ÉSOPE.

PLEXIPE.

AH ! Monsieur, que de joie, après six mois d'absence,
Dans les murs de Sardis cause votre présence !
Chacun faisant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aspiroit à ce jour.
Moi, qui, de vos vertus adorateur sincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révere,
Pour vous en assurer, j'ai saisi ce moment,

ÉSOPE.

ÉSOPE.

Je suis bien redevable à votre empressement.
A quoi dans vos desseins puis-je vous être utile?

PLEXIPE.

Que l'on est médisant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais crû qu'on en fût venu là.

ÉSOPE.

Comment ! à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Etes-vous assuré qu'aucun ne nous entende ?

ÉSOPE.

Que de précaution votre secret demande !
Le bonheur de Crésus lui fait-il des jaloux?
Quelqu'un....

PLEXIPE.

En votre absence on a médit de vous.

ÉSOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai pensé vous l'écrire.

ÉSOPE.

On peut dire de moi bien du mal sans médire;
Je vous l'apprens.

PLEXIPE.

Des gens, que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens;
Et, comme apparemment aucun ne les soupçonne,
Ce sont....

ÉSOPE.

Gardez-vous bien de me nommer personne.

Peut-être foible et prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point savoir qui sont ceux qui médisent;
Mais je veux, si je puis, que leur plaintes m'instruisent,
Qu'ils me rendent service, en croyant m'outrager,
Et que leur médisance aide à me corriger.
Dites moi sur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des discours et sans ordre et sans suite....
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux....
Je sais confusément qu'on médisoit de vous.
Je ne sais rien de plus dont je vous puisse instruire.

ÉSOPE.

Si vous ne savez rien que me venez-vous dire?
Pourquoi de mes amis me donner du soupçon?
Croyez-vous ne manquer que de mémoire?

PLEXIPE.

Eh! non.
Je suis fait comme un autre, et je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DÉBIT.

FABLE.

Apollon et Mercure, étant brouillés là-haut,
Ne savoient ici-bas où donner de la tête;
Ils n'avoient point d'argent, et c'est un grand défaut:
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête.
« Que deviendrons nous, disent-ils,

» Si Jupiter ne nous r'appelle ? »
Faire des tours de main, aussi prompts que subtils,
Est un art où Mercure excelle ;
Mais il craignoit les Algoüazils,
Et s'il se rencontroit sous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la justice criminelle.
L'ingenieuse pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de sûreté
A faire un louable commerce ;
Mais comment ? ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une Foire.
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la Mémoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau,
Pour attirer du Peuple et de la Chalandise,
Chacun dans un Ecriteau
Etala sa Marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la Foire il attire la foule :
Le Monde vient, s'en va, puis revient, et s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le Marchand de Mémoire en fournit la Contrée ;
Mais le Marchand d'Esprit à peine fut-il vû :
Il vendoit une Denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvû.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle :
« Messieurs, dit-il, Messieurs, tournez ici vos pas ;
» De quoi la Mémoire sert-elle,

» Quand l'Esprit, par malheur, ne l'accompagne pas ? »
Il eut beau faire et beau dire,
Beau se plaindre et fulminer,
Apollon, avec sa lyre,
S'en alla sans étrêner.

Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa Marchandise il n'eût point de débit ;
On dit à tout moment qu'on n'a point de Mémoire,
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'Esprit.

Si l'on tenoit encore une pareille Foire
Vous iriez à grands pas vous fournir de Mémoire,
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrît
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'Esprit.
Est-ce en avoir une once et le mettre en usage
Que de faire à la Cour un si bas personnage ?
Ceux dont vous observez les discours et les pas
Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas.
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide :
Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide ;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincere que vous je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zele une autre récompense.

ÉSOPE.

Quand j'aurois un trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de Mémoire, et l'oublieriez demain.
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ÉSOPE, PLEXIPE.

LICAS.

DANS votre appartement Rodope va se rendre.
Elle m'envoie ici vous le faire savoir.

ÉSOPE, *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisans tout ce qu'ils pourront faire,
Je sais par quel moyen on les force à se taire ;
Et pour me venger d'eux je vais vivre si bien
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉSOPE, RODOPE.

ÉSOPE.

Vous me suivez en vain ; souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié, dans mon juste courroux,
Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le Conseil s'assemble,
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensemble ;
J'ai mes raisons.

RODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi
Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ÉSOPE.

Le Roi dans un moment vient ici.

RODOPE.

Qu'il y vienne :
Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ÉSOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas ?
Tout difforme et hideux que vous paroisse Ésope,
Ne vous en flattez pas, infidelle Rodope !
Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu :
Je vous abuserois, si je vous l'avois dû.
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne sais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me haïssez trop, pour ne me plus aimer.

ÉSOPE.

Non, vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RODOPE.

Vos remords seront vains si nous faisons divorce :
Pensez-y bien, de grace ! avant d'en venir-là ;
Et, si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée.
Je suis ce que j'étois quand vous m'avez aimée :
J'en jure....

ÉSOPE.

Epargnez-vous des sermens superflus :
Vous étiez vertueuse, et vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence ;
Et les honteux attraits qui vous sont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu, sont tous défigurés.

RODOPE.

Si c'est-là mon portrait, et que je lui ressemble

Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons ?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su vous le dire :
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire ;
Et par-tout où je vais les filles que je voi,
A peu près de même âge, ont même goût que moi.
C'est de vous que je tiens qu'une fille avisée
Doit avoir un air libre, une maniere aisée ;
Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout
Lorsqu'avec bienséance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous ? je suis vôtre doctrine.
Veut-on rire ? je ris ; badiner ? je badine ;
Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu
Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ÉSOPE.

Ah ! Rodope, Rodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui sans tendresse auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite ;
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris,
Qu'un air libre, enjoüé, siéyoit bien à votre âge ;
Mais, Rodope, un air libre est ce un libertinage ?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits ?
Si d'un remords, au moins, vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette Fable ;

Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur et de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE.

FABLE.

L'Ane d'un Jardinier fleuriste,
Ayant pour le marché des paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs
Une foule de gens le suivoient à la piste.
Mais il trouve au retour un contraire destin :
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre ;
Ceux qui le suivoient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
« Ne t'en étonne pas, lui dit le Jardinier ;
» Ces effets differens ont differentes causes :
» Ce matin tu portois des roses,
» Ce soir tu portes du fumier.
» Qui suivoit ce matin ta senteur agréable,
» Ce soir fuit ta puanteur. »
Tant on devient effroyable
Quand on perd sa bonne odeur !

Vous reconnoissez-vous, Rodope, en cette Fable ?

RODOPE.

Non ; l'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'Ane du matin ;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses,
D'une aussi bonne odeur que les paniers de roses ;

Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse et coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce et la vertu chagrine :
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remords
Je ne prends aucun soin de sauver le dehors.
Il est vrai qu'on en parle, et que de vieilles Dames,
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,
Faciles à remplir les desirs d'un amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;
Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux, dans leurs petits complots,
Que ces femmes de bien qui le sont à huis-clos,
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis, en sauvant l'apparence.
Pour moi qui marche droit, je ne me contrains pas.

ÉSOPE.

Que vous avez, traîtresse ! et d'esprit et d'appas !
Quand le Ciel vous forma sur un si beau modele,
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle !
Il vous a dénié le plus grand bien de tous,
Et je vais être foible autant et plus que vous !
Me trompé-je ? êtes vous fidelle à votre gloire ?
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire !
Vous aurez peu de peine à me persuader;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider :
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse ?
Combien d'injures....

ÉSOPE.

Trop pour d'innocens appas ;
Trop peu si j'ai raison et qu'ils ne le soient pas !...
Mais, adieu ; le Roi vient. Retirez-vous, de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est tems encor, faites que votre époux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'hymen vous demande.

(*Rodope sort.*)

SCENE II.

CRÉSUS, TRASIBULE, TIRRENE, ÉSOPE.

CRÉSUS.

ASSEYEZ-VOUS.

(*Il s'assiéd, ainsi que Trasibule et Tirrene.*)

ÉSOPE, *à Crésus.*

Seigneur, je ne suis pas d'un sang...,

CRÉSUS.

Ton mérite y supplée, et vaut le plus haut rang.
Assieds-toi ; je le veux.... Depuis plus d'une année,
Mes sujets de leur Roi souhaitent l'hymenée ;

Et tous contens de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un fils s'estimeroient heureux.
Cotis, pere d'Argie, épuisé par les guerres,
Qui fatiguent son peuple et désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa fille, et demander la paix.
Sa Couronne, lui mort, appartient à sa fille;
Mais en vain à mes yeux cette Couronne brille.
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux:
En s'assujétissant à mon pouvoir suprême,
Elle m'a d'un coup d'œil assujeti moi-même.
Le trône de Phrygie à mon trône étant joint,
Sans doute ma puissance iroit au plus haut point:
Pour balancer mon choix cette raison est forte;
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte,
Et j'attens de vos soins une décision
En faveur de l'amour, ou de l'ambition.
Parlez moi librement, et qu'un pur zele éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere est un peu délicate.
Vous aimez; il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix et flatter votre amour.
Une si vertueuse et si belle Princesse
D'un Monarque si grand mérite la tendresse;
Mais les raisons d'Etat, qui par d'austeres loix
Sont toujours les raisons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire, avec un cœur sincere,
Qu'à l'hymen d'un grand Roi l'Amour n'assiste guere;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur,

Et

Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchans qu'ils émeuvent, désarment;
Mais des yeux si charmans et des attraits si doux
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen rallentissent les flammes;
Et la vertu des grands n'est pas d'aimer leurs femmes.
Quelque appât que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur, une Couronne en est un plus puissant:
En devenant l'époux de la Princesse Argie
A de vastes Etats vous joignez la Phrygie;
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler?

TRASIBULE.

J'ose ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene
Que c'est de vos sujets rendre l'attente vaine;
Et que las de la guerre et des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
Du sang de ses enfans assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux et les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespere:
Tel embrasse son fils qui regrette son frere;
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'éleve le ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'États, ne le sont pas d'eux-mêmes;
Et lorsque de l'hymen ils subissent les loix,
C'est à la Politique à leur prescrire un choix.

Seigneur, Arsinoé fût-elle encor plus belle,
La Phrygie et la paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'Etat me fait parler ainsi :
Voilà mon sentiment.

CRÉSUS, *à Esope.*

Et le tien?

ÉSOPE.

Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

Un jeune Coq, des mieux huppés,
En rodant par son voisinage,
D'une jeune Poulette, aussi belle que sage,
Eut les yeux et le cœur également frappés.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle :
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessés ;
Et tous deux, pénétrés de la même tendresse,
Du matin jusqu'au soir, ils se voyoient sans cesse,
Et ne se voyoient pas assez.
Pendant que l'un et l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs séveres parens autrement en ordonnent.
Le pere du Coq le contraint
A quitter sa chere Poulette :
En vain de sa rigueur il gémit et se plaint,

Il faut qu'il obéisse, ou qu'il fasse retraite.
D'abord il va percher sur le toit le plus haut
De la plus déserte cabane ;
Mais faute d'aliment, il lui fallut bientôt
Epouser, en pestant, une Poule Faisanne.
Ces époux, dès le premier jour,
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour,
Se traiterent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
Sa Faisanne eût juré que c'étoient des murmures :
Quand la Faisanne l'appelloit,
Il croyoit ouir des injures.
En un mot, leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble
L'Amour ait soin d'unir ce que l'hymen assemble:
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos desirs, Seigneur, Arsinoé réponde ;
N'êtes-vous pas le Roi le plus heureux du monde ?
Sans un besoin pressant; qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?
Les différentes mœurs, le différent langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage;
Et sur celui des Rois c'est faire un attentat
Que de l'assujettir aux maximes d'Etat.

Pour contenter le peuple et le Roi de Phrygie,
Accordez-lui la paix, sans épouser Argie.
Vous auriez, elle et vous, des chagrins infinis:
Vos Etats seroient joints et vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite
Que le bonheur du Coq, s'il eût eu sa Poulette.
Sans cesse de l'hymen il se seroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé.
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRÉSUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible!
Pressé par tes raisons, je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le trône où je me sieds,
Et lui faire savoir, par un récit fidele,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.
(*Il sort.*)

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

Crésus à nos conseils préfere vos avis;
Loin d'en être jaloux nous en sommes ravis:
Il ne sauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime?

Vous le servez si bien que d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrace,
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place?
Il en étoit indigne, et vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un misérable en proie aux lâchetés,
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal,
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre,
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque autre;
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts:
Crésus avec raison l'extermine et l'assomme;
Il n'est pas sur la terre un plus mal-honnête homme.
A vous en défier vous avez intérêt:
Il est fourbe, et méchant....

ESOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous fairois-je plaisir de vous dire une Fable,
Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable?
Sa peinture et la vôtre y sont en raccourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi, je vous en prie aussi.
J'en conçois, par avance, une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez pas un mot; tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

Près de Lesbos fut jadis un Figuier,
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde;
Planté sur le bord d'un vivier,
Il se lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage;
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur amour,
Et bénissoient son ombrage.
Mais, comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une mer qui n'est point sans naufrage,
Après un tems calme et serein,
Il survint, tout à coup, un furieux orage.
Les vents en un moment agiterent les airs;
Il sembloit que la pluie inonderoit la terre:
Enfin, après beaucoup d'éclairs,
Le Figuier malheureux fut frappé du tonnerre.
Les oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un asyle;
Et l'orage passé chacun d'eux s'entresuit,
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'arbre, qui pour eux avoit tant eu d'appas,

Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un milan, un autour,
Qui l'insulterent tour-à-tour,
Et, pour ne le point voir, à l'instant disparurent.
« Suivez-nous, et vous ferez bien, »
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
« Ce Figuier, désormais au rang des misérables,
» Ne peut plus nous servir à rien. »
« Pour moi, dit une tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,
» Je prétends partager sa fortune cruelle,
» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur. »
« Il m'a tant fait de bien, reprit une colombe,
» Que je m'en souviendrai toujours;
» Je veux être avec lui le reste de mes jours,
» Dans quelque disgrace qu'il tombe. »
« Plût au Ciel pouvoir par mes chants,
Ajouta tendrement un rossignol habile,
» Lui rendre ses attraits, et forcer les méchans
» A revenir un jour lui demander asyle; »
Combien au tableau qui paroît
En voit-on qui sont tous semblables?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour:
Vous êtes, vous et lui, le milan et l'autour,

Qui voyant du Figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié :
Votre infidele cœur, qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits, dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous ?
Iphis.... Mais je me trompe ou c'est lui qui s'approche...
Adieu : de sa présence évitez le reproche.
Son faux discernement se connoît assez bien,
Puisqu'il s'est pu résoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

IPHIS, *à Tirrene.*

JAmais vit-on disgrace et plus prompte et plus forte ?
Que mon sort, cher Tirrene, est cruel !

TIRRENE.

Que m'importe ?

IPHIS, *à part.*

Qu'entends-je ?.... Trasibule aura plus de bonté....
(*A Trasibule.*)
Mon malheur....

TRASIBULE.

Quel qu'il soit vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste Ciel ! Trasibule et Tirrene me fuient !....
Que d'affronts à la Cour les malheureux essuient !

(*Tirrene et Trasibule sortent.*)

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

MONSIEUR, je viens ici, par un ordre du Roi,
Déposer mon crédit, ma faveur, mon emploi.
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi, je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Crésus dussé-je m'exposer,
J'aime mieux le souffrir que de vous en causer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du Roi ce que je puis pour vous ?

IPHIS.

Respect, zele, remords, tout aîgrit son courroux.
Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colere est aujourd'hui de même ;
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement,
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance,

Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me servir vous déplairiez au Roi.

ESOPE.

Eh ! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui ?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chûte si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute :
Un destin plus cruel me fût-il préparé,
C'est moi qui, sans raison, me le suis attiré :
De ma témérité je reçois le salaire.

ESOPE.

Crésus est trop bon Roi pour garder sa colere.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois ?

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux Rois ?
Hier, dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand, pour se divertir, il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscrétion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roi, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit avoir du grand homme ;
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
» Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,

» Lorsqu'un sujet s'oublie et trahit son devoir,
» Je reprends mes bontés et ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
» Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.
» Retirez-vous »

ESOPE.

Eh ! quoi, pour un vieux Courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan ?
Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins et bien d'autres mesures;
C'est un sentier étroit qui, de chaque côté,
Présente un précipice à la sincérité.
Les Rois et les flatteurs étant de même date,
Il n'est dans l'univers aucun Roi qu'on ne flatte;
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts, le doit faire avec art.
Il faut, plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, et non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du Roi que pour vous je ne fasse;
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grace,
Qu'eussions-nous l'un et l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jetons que le Roi fait valoir.
Comme souverain maître, à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose ou nous ne sommes rien.
Sur-tout, souvenez-vous, dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place où vous êtes :

La Fortune en aveugle ouvre, ou ferme la main ;
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'un Apologue ajouter la morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

Un grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui sembloit si jolie
Qu'il l'aimoit à la folie :
A ce qu'elle vouloit on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assit sur un coin de sa table :
» Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux. »
» Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que, donnant l'essor à mon zele,
» Je saute quelquefois sur vous ? »
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que flattée, applaudie,
(Qu'elle eût tort ou qu'elle eût raison)
La Guenon, un peu trop hardie,
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour son maître une sincere attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin, en le baisant,
Elle arracha la moustache
D'un maître si bienfaisant.

Ah!

» Ah ! perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître ;
» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt :
» Dans un moment tu sauras ce que c'est
» Que d'abuser des bontés de son maître. »
Elle eut beau de son crime étaler les remords,
Et pour rentrer en grace employer les prieres,
Après vingt coups d'étrivieres,
Elle fut mise dehors.
Comme, en toute rencontre, elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier.
Tel est auprès des Rois, où la grandeur entête,
Le sort des favoris qui s'osent oublier.

Quelque soumission que cette Fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire ;
Mais comme votre grace est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus et faire mon devoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, GARDES.

CRÉSUS.

ESOPE ne suit pas ?

UN GARDE.

Non, Seigneur.

CRÉSUS.

Qu'on l'appelle....
(*Le Garde sort.*)

SCENE II.

CRÉSUS, *seul.*

QUEL Ministre à son Roi fut jamais plus fidele ?
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui....
(*Aux Gardes.*)
Le voici.... Laissez-nous.
(*Tous les Gardes sortent.*)

SCENE III.

ESOPE, CRÉSUS.

CRÉSUS.

Mon aspect t'embarrasse ?
De l'indiscret Iphis tu demandes la grace ?
Je sais que la clémence est la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois ;
Mais, après les bienfaits dont il m'est redevable,
L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable ?
Et, sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grace, et peux-tu m'en presser ?

ÉSOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grace,
Par de vaines raisons, excuser son audace :
Je vous l'ai déja dit, c'est avec équité
Que vous l'avez puni de sa témérité ;
Mais, quand votre justice a ce qu'elle souhaite,
Votre bonté, Seigneur, est-elle satisfaite ?
Le trouble où je vous vois me fait connoître assez
Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez.
Quel plaisir ont les Rois de pouvoir faire grace !

CRÉSUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place ?
Puis-je lui pardonner, sans la lui rendre ?

ÉSOPE.

Non.

Je remets en vos mains un si précieux don.
Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage.
Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage;
Au lieu qu'il vogue à l'aise et ne craint nul assaut
Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.
« Les bienfaits excessifs font souvent qu'on raisonne
» Contre qui les reçoit, et contre qui les donne;
» Et si j'osois, Seigneur, prendre la liberté
» De donner tout son lustre à cette vérité,
» Je vous rapporterois un petit trait d'histoire,
» Digne qu'un grand Monarque en garde la mémoire.
» Peut-être à ce sujet quadre-t-il assez bien.

CRÉSUS.

» Parle. J'écoute tout d'un zele égal au tien.

ÉSOPE.

» En été, que la pluie est chaude et passagere,
» Un des Rois vos ayeux, chassant avec sa Cour,
» Vit pleuvoir dans une riviere,
» Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
» Comme il en témoignoit une surprise extrême:
» Seigneur, dit à ce Prince un de ses Courtisans,
» Voilà comme sont vos présens:
» C'est de l'eau qui tombe en l'eau même.
» Ceux sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits,
» Semblent être accablés sous ce précieux faix:
» Ils en sont si chargés qu'ils n'en savent que faire,
» Pendant que tant de malheureux,
» A qui votre bonté seroit si nécessaire,

» Avec un zele égal n'attirent rien sur eux.
» J'ai tort, lui dit le Roi, d'en user de la sorte:
» Cet avis est utile, et je veux m'en servir.
» Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte,
» Je veux les contenter, et non les assouvir.
» En suivant des conseils aussi bons que les vôtres,
» Mes bienfaits partagés deviendront plus communs:
» J'en veux faire un peu moins aux uns,
» Pour en faire un peu plus aux autres.
» Seigneur, vos sentimens sont conformes aux siens:
» Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
» Par des soins prévenans, votre ame bienfaisante
» En répand sur un seul de quoi suffire à trente;
» Et ce qu'un seul obtient répandu sur chacun,
» Vous feriez trente heureux, et vous n'en faites qu'un,
» Qui de vos propres biens, riche comme vous l'êtes,
» Ne prend plus aucun goût à ceux que vous lui faites.
» Par exemple, Seigneur, trente braves guerriers
» Qu'on a vus de leur sang arroser vos lauriers,
» Au sentier de la gloire encor prêts à vous suivre,
» D'un seul de vos bienfaits auroient tous de quoi vivre.
» Par vos ordres exprès je vous parle sans fard.
» Vous le voulez?

CRÉSUS.

Pourquoi t'ai-je connu si tard?

» Qu'un Monarque est heureux, quand un ami fidele
» Joint un si grand respect avec un si grand zele!
» Mais l'insolent Iphis avec un ton brutal...

ÉSOPE.

» Peut-être à sa maniere a-t il un zele égal.
» Il n'est pas à la Cour le premier qui s'oublie,
» Et qui devienne sage, après une folie. »
Combien en a-t-on vu, de toutes qualités,
Qui pendant leur jeunesse imprudens, emportés,
Dans un âge plus mûr, dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, Seigneur, de signalés services?
Rendez-lui vos bontés : sensible à ce bienfait,
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.
Le Ciel, à ce propos, me suggere une Fable,
Qui peut être à mes vœux vous rendra favorable:
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen.
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien, si ma Fable est frivole.

CRÉSUS.

J'écoute; souviens-toi de me tenir parole.

ÉSOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

Un Lion endormi, s'éveillant en sursaut,
Rencontre un Rat sous sa patte.
Comme un Lion est fier et qu'il a le sang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour apaiser son courroux,
Le Rat, que la crainte glace,
Se prosterne à ses genoux,

Et, d'un ton suppliant, lui demande sa grace.
« L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi
» Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire ;
» Et la clémence d'un Roi
» Eternise sa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conserver la vie,
» La prodiguer par tout pour votre Majesté
» Sera ma plus forte envie. »
Le Lion généreux, mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête,
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En poursuivant une proie,
Trois ou quatre jours après,
Le Lion pris en des rets,
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaîne ;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.
De chaque animal qui passe,
En vain dans ce péril il attend du secours :
Quand le destin nous menace,
Nos meilleurs amis sont sourds.
Le Rat seul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
Et sans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde,

Qui de tout l'attirail est le nœud gordien ;
Et par bonheur tout succéde si bien,
Tant de fortune à son zele s'accorde
Que du Lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa misericorde.

Princes, qui, pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toujours propices.
Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.

Eh ! bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucés....
Vous ne répondez rien ?

CRÉSUS.

C'est te répondre assez.
Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse :
Je dois, Roi comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'apprehende plus rien ;
Puisqu'il est ton ami, je veux être le sien.

ÉSOPE.

Seigneur !...

CRÉSUS.

Je te défends d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand, trop long-tems attendu,
Par celui qui le fait est toujours trop vendu ;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.
« Fais moi, je t'en conjure, un plaisir, à ton tour.
» Iphicrate, autrefois l'ornement de la Cour,

» Qui se fait estimer de tous ceux qui le voient,
» Va te rendre visite, et les Dieux te l'envoient.
» Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru;
» Mais apprends sa foiblesse; il n'a jamais rien cru.
» C'est le cœur le mieux fait que le Ciel ait vû naître,
» L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître,
» Généreux, magnifique, affable, officieux:
» Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux Dieux....
» Il vient; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
» Je l'aime; et c'est à moi que tu rendras service.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

IPHICRATE, ÉSOPE.

IPHICRATE.

« MONSIEUR, de vos vertus le bruit s'étend si loin
» Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
» Après un long service, en differentes guerres,
» Relégué, par la paix, dans une de mes Terres,
» Où, sans ambition, sans amour, sans desir,
» Je préfere l'étude à tout autre plaisir,
» Tout ce que j'ai d'amis, qui m'y rendent visite,
» M'ont tant parlé de vous, et de votre mérite,
» Qu'ayant vû ce matin qu'il faisoit un beau jour,
» J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour;

» Et je suis si content d'avoir cet avantage
» Que mon plaisir paroît jusques sur mon visage.

ÉSOPE.

» Si vous en exceptez la rareté du fait,
» J'ignore quel plaisir ma figure vous fait;
» Pour me bien définir je ne sais point de phrase.

IPHICRATE.

» Je viens pour la liqueur, et non pas pour le vase.
» Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui;
» Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui,
» Et je croirois lui faire une injustice extrême,
» Si je ne le voyois par son mérite même.

ÉSOPE.

» Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux
» Ne le devrois-je pas à la bonté des Dieux ?

IPHICRATE.

» Des Dieux ? bon !

ÉSOPE.

Comment ! bon ?

IPHICRATE.

Eh ! quoi ! vous qu'on renomme,
» Vous avez la foiblesse et l'erreur d'un autre homme !
» Vous croyez donc devoir votre mérite aux Dieux ?

ÉSOPE.

» Avant que, vous et moi, nous nous expliquions mieux,
» Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être ?

IPHICRATE.

» On me nomme Iphicrate, et vous m'allez connoître.
» Je ne sais ici-bas d'autre félicité
» Que dans une flatteuse et douce volupté.
» Non dans la volupté dont le peuple s'entête,
» Qu'on évite avec soin, pour peu qu'on soit honnête,
» Et qui pour des plaisirs peu durables et faux,
» Cause presque toujours de véritables maux.
» J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
» Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme,
» Appuyer l'innocent contre l'iniquité,
» Briller moins par l'esprit que par la probité,
» Du mérite opprimé réparer l'injustice,
» Ne souhaiter du bien que pour rendre service,
» Être accessible à tous, par son humanité :
» Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ÉSOPE.

» Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
» A suivre une si juste et si charmante route.
» Je ne vous cele point que je suis enchanté
» De cette délicate et pure volupté.
» Je rends graces aux Dieux....

IPHICRATE.

Eh ! quoi ! les Dieux encore?
» Laissez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore.
» Peut-on être si foible, avec tant de raison ?

ÉSOPE.

» Vous ne croyez donc pas qu'il soit des Dieux ?

IPHICRATE.

Moi? non.

» Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense?

ÉSOPE.

» Vous le conjecturez avec peu d'apparence.
» Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire?

IPHICRATE.

Moi?

» Sur quoi vous fondez-vous pour en croire?

ÉSOPE.

Sur quoi?

» J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand nombre.

IPHICRATE.

» Il est vrai; mais qui marche à tâtons et dans l'ombre,
» Qui bronche à chaque pas, chancele à chaque point
» Et qui les craint si peu que c'est n'en croire point.
» Les Dieux doivent leur être aux foiblesses des hommes.

ÉSOPE.

» Ne convenez-vous pas que vous et moi nous sommes?

IPHICRATE.

» Sans doute.

ÉSOPE.

Croyez-vous que nous venions de rien?
» Mon pere avoit son pere, et son pere le sien;
» Et que nous parcourions mes ayeux ou les vôtres,
» Il en faut un premier d'où soient venus les autres.
» Vous êtes trop prudent pour me nier cela?
» Eh! qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là?
» Voilà sur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

IPHICRATE.

» Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ÉSOPE.

» Peut-il être éternel et sujet au trépas ?
» Il commence et finit, vous ne l'ignorez pas ?
» Tout être dépendant vient d'un être suprême;
» Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.
» Jetez les yeux par-tout, l'air, la terre, les eaux,
» Le Ciel, où jour et nuit brillent des feux si beaux,
» L'ordre toujours égal des saisons, des planetes,
» Prouvent par quelles mains elles ont été faites.
» Vous qui paroissez être homme ferme, esprit fort,
» Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort,
» Si par quelque accident, maladie ou blessure,
» Dans une heure, au plus tard, votre mort étoit sûre,
» Penseriez-vous des Dieux ce que vous en pensez ?
» Et pour n'y croire pas seriez-vous ferme assez ?
» Parlez de bonne foi sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

» Si je devois mourir dans une heure ?....

ÉSOPE.

Oui.

IPHICRATE.

La chose
» Est un peu délicate, et je ne sais pas bien....

ÉSOPE.

» Croiriez-vous quelque chose, ou ne croiriez-vous rien?
» Vous, et tous vos pareils, qui semblez intrépides,
» A l'aspect de la mort vous êtes si timides

» Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
» Mille de cris perçans importunent les Dieux.
» S'il vous falloit mourir que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

Peut-être
» Que mon cœur combattu par la peur du non-être....

ÉSOPE.

» Eh ! Monsieur, le non-être est ce qu'on craint le moins :
» La peur d'être toujours cause bien d'autres soins ;
» Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
» Mais, sans nous écarter, répondez-moi, de grace.
» Si vous deviez mourir dans une heure, au plus tard,
» Que croiriez-vous ? parlez, sans énigme et sans fard.

IPHICRATE.

» Sans énigme et sans fard ! je ne suis pas un homme
» Qui par le nom d'athée aime qu'on me renomme.
» Je ne dispute point pour vouloir disputer ;
» Je cherche à m'éclaircir, et non pas à douter.
» Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
» A floter dans le trouble et dans l'incertitude ;
» Et, chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
» Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
» J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille ;
» Je l'ai vue à l'assaut de plus d'une muraille,
» Sans que dans ce péril elle ait pu m'inspirer
» Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
» Peut-être ma carriere approchant de son terme,
» Que dans ces sentimens je ne suis plus si ferme ;

» Et que si dans une heure, au plus tard, je mourois,
» Plus juste, ou plus craintif, je les implorerois.
» Eh ! que ne fait-on point quand il faut que l'on meure !

ÉSOPE.

» Votre raison alors sera-t-elle meilleure ?
» Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez ?
» Saurez-vous sur ce point plus que vous ne savez ?
» Seront-ce d'autres Dieux, ou sera-ce un autre homme ?
» Pouvez-vous ne rien croire, et dormir d'un bon somme ?
» De la vie à la mort il s'agit d'un instant ;
» Et que peut-on risquer qui soit plus important ?
» Qui dit Dieux, dit vengeurs ; et leur foudre...

IPHICRATE.

Au contraire ;

» Qui dit Dieux, dit clémens. Un remords bien sincere,
» Arrête, en expirant, leur foudre prête à choir.

ÉSOPE.

» Eh ! ce remords sincere est-on sûr de l'avoir ?
» Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
» Le repentir est foible autant que le malade.
» Je vais, non vous prouver, mais vous faire entrevoir
» Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir,
» Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent
» Ne sont pas assurés que les Dieux les écoutent.
» Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin ?

IPHICRATE.

» Pour quel autre sujet viens-je ici, de si loin ?

» Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire,
» C'est de m'ouvrir votre ame et de ne me rien taire.

ÉSOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

» Un Faucon qui croyoit les Dieux muets et sourds,
» Etant à son heure derniere,
» D'un lamentable ton sollicita sa mere
» D'aller en sa faveur implorer leur secours.
» Mon enfant, lui dit-elle, en mere habile et sage,
» Pendant que tu te portois bien,
» Tu disois qu'ils ne pouvoient rien:
» Ils ne peuvent pas davantage.

» C'est presque ainsi que l'homme en use envers les Dieux:
» Pour en croire il attend qu'il soit malade, ou vieux.
» Jusqu'au moment funeste où leur vengeance arrive,
» Il les croit impuissans, voyant leur foudre oisive;
» Et pour les apaiser fait des cris éclatans,
» Quand ils sont fatigués et qu'il n'en est plus tems.
» La clémence des Dieux, dont on voit tant de preuves,
» Est semblable, à-peu-près, à ces paisibles fleuves
» Qui n'ont pu résister au tems rude et fatal,
» Qui tient leurs flots captifs, sous un mur de cristal:
» Jusques à certain poids, qu'on y passe et repasse,
» On est en sûreté sur leur épaisse glace;
» Mais lorsqu'on la surcharge elle fond sous nos pas,
» Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.
» Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

Monsieur, cessons, de grace!
» Ce discours vous fatigue autant qu'il m'embarrasse.
» A lutter contre vous j'applique en vain mes soins,
» Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez, au moins.
» Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire?
» Croire comme l'on fait, par exemple, est-ce croire?
» A parler sans contrainte et d'un cœur ingénu,
» Quel Dieu, hors la Fortune, à la Cour est connu?
» Pour peu que l'on y prie on est toujours en garde:
» On observe avec soin si le Prince y regarde;
» Et lorsque, par hasard, on rencontre ses yeux,
» C'est lui que l'on invoque encor plus que les Dieux....
» Adieu : je sors d'ici plein de votre mérite.
» Souffrez que je vous rende encore une visite:
» Je crois, par les efforts que vos bontés feront,
» Si mes yeux sont fermés qu'ils se défermeront.
» Je demande un jour fixe encor cette semaine.

ÉSOPE.

» Non, Monsieur, je saurai vous en sauver la peine;
» Et je vous promets bien, pour vous faire ma cour,
» Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjour.

IPHICRATE.

» Vous, Monsieur? plut aux Dieux, que je commence à croire,
» Que vous me voulussiez accorder cette gloire.
» C'est un endroit riant dans la belle saison;
» Les ondes du Pactole entourent la maison:
» On y voit d'un coup d'œil le printems et l'automne,
» Les richesses de Flore et les dons de Pomone;

» Et je ne vous dis point le plaisir que j'aurai
» A vous y recevoir le mieux que je pourrai.
» Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
» Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ÉSOPE, *seul.*

Que de clartés, hors la plus nécessaire !
» Et que d'honnêtes gens à la Cour aujourd'hui
» Ont la même foiblesse éclairés comme lui !

SCENE V.

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

Bon jour, Monsieur.

ÉSOPE.

Bon jour. Que voulez-vous, Madame ?

LÉONIDE.

Eh ! Monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme ;
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni sœur
Qui jamais ait été Madame, ni Monsieur :
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave ;
La Thrace est mon pays, et j'y suis née esclave.

Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,
Qu'en m'appellant Madame, on se mocque de moi.

ÉSOPE.

Eh ! bien, ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile ?
Qui vous fait de si loin venir en cette ville ?
J'écoute les raisons, sans distinguer les rangs ;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands.
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence.
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y serez-vous long-tems ?

LÉONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous, de qui la vue adoucit ma disgrace,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace.
J'ai bien pris de la peine, et bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris et chagrin.

ÉSOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure ?

LÉONIDE.

Oui, Monsieur ; et sans doute une qui m'est bien dure !

ÉSOPE.

Et de qui ?

LÉONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu,
De Rodope.

ÉSOPE.

Rodope ! elle qui plaît, qui brille ?
Rodope, dites-vous ?

LÉONIDE.

Eh ! bons Dieux, quelle fille !
Elle vient de me faire un si cruel affront....

ÉSOPE.

Elle, Rodope ?

LÉONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront !....
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ÉSOPE, *appellant.*

Hola ! quelqu'un.

SCENE VI.

LICAS, ÉSOPE, LÉONIDE.

ÉSOPE, *à Licas.*

Voyez si Rodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir, sans trop l'incommoder.
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.

(*Licas sort.*)

SCENE VII.

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

CACHEZ bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monsieur : je l'aime ; et, quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faisois tort j'en aurois du regret :
Je le sens bien.

ÉSOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chere ?

LÉONIDE.

Pour m'avoir méconnue en suis-je moins sa mere ?

ÉSOPE.

Vous, sa mere ?

LÉONIDE.

Oui, Monsieur. Si cet aveu lui nuit,
Je consens, avec joie, à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, et cru sa mort certaine,
Un Marchand de Sardis qui vint à Clazomene,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
Je pars, je cours, j'arrive, et fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins j'ai la douleur amere
De trouver un enfant qui méconnoît sa mere ;
Et, contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin.
Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venue !

ÉSOPE.

Rodope est votre fille, et vous a méconnue !
Est-il bien vrai ? vos yeux en sont-ils les témoins,
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins ?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage ?

LÉONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche ; en faut-il davantage ?
Elle a peur que ma vue infecte sa maison.
C'est tout.

ÈSOPE, *à part.*

La pauvre femme a peut-être raison.
Rodope n'est pas seule, en sa bonne fortune,
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'est pas sous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de finance ait ennobli sa race,
En l'avouant pour pere on croit lui faire grace ;
Et qu'un riche Marchand fasse un fils Conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire ;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.
(*A Léonide.*)
Ce n'est pas envers vous tout-à-fait même chose ;
Rodope de son sort elle seule est la cause :
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LÈONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir ?

ÉSOPE.

Non.

Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie.
Eh ! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie ?...
Bientôt de ses raisons je vais être éclairci.

SCENE VIII.

LICAS, ÉSOPE, LÉONIDE.

LICAS.

RODOPE suit mes pas, et va se rendre ici.
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ÉSOPE, *à Licas.*

Conduisez cette femme à la chambre prochaine ;
Et, sur-tout, ayez soin de la placer si bien
Que de tous nos discours elle ne perde rien.
(*A part.*)
Allez.... Ce que j'entends de Rodope m'étonne.
(*Licas et Léonide sortent.*)

SCENE IX.

RODOPE, ÉSOPE.

RODOPE.

JE viens savoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ÉSOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi je vous préviens,
Sûre que vos momens sont plus chers que les miens.
Que vous plaît-il ?

ÉSOPE.

Vous dire une Fable nouvelle,
Que bien des Courtisans m'ont paru trouver belle;
Mais étant la plupart ou flateurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une Fable instruise, plaise, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.
Si le vôtre s'émeut, je serai satisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis, comme j'ai toujours fait,
Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ÉSOPE.

C'est ce que je demande et de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

Un Fleuve, enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui, de plusieurs endroits, avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la Source
Qui l'avoit en naissant fait un simple Ruisseau.
« Ingrat! lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
» Que tu reconnois mal ma tendresse et mes soins;
» Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
» Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins. »

Eh! bien, de cette Fable avez-vous l'ame émue?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue?
Vous pleurez?

RODOPE.

Est-ce à tort?... je suis au désespoir!
J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire à des chimeres vaines,
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines:
Semblable au Fleuve ingrat, né d'un foible Ruisseau,
Qui méconnut sa Source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une esclave étrangere,
Par orgueil comme lui, j'ai méconnu ma mere.

ÉSOPE.

Vous, Rodope?

RODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas:
« Eh! bien, ma-t-elle dit, en versant quelques larmes,

» Rassurez-vous, Rodope, et n'ayez point d'alarmes,
» Prête à m'aller rejoindre à mes pauvres ayeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux,
» Et croyois que le sort, lassé de me poursuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevasse de vivre.
» Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
» Tout ce que je demande est de mourir en paix.
» Adieu. » La pauvre femme à l'instant est sortie,
Et, pour s'en retourner, est sans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux! qu'on me rende ma mere:
Plus elle est malheureuse et plus elle m'est chere;
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ÉSOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, est-il croyable?

RODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un enfant pour sa mere ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remords est extrême.
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-tems.

ÉSOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entends?
Ne me faites-vous point une promesse vaine?

RODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours.

Ma mere à qui tout manque a besoin de secours.
Je dois à sa misere une prompte assistance.

ÉSOPE.

J'entrevois dans ce zele un peu de bienséance:
Un amour tendre et pur ne vous fait point agir;
C'est la crainte du blâme et la peur de rougir.
Votre faute est secrette et deviendroit publique;
Et la nature agit moins que la politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos mépris, désesperé, confus,
Quelques rudes qu'ils soient, en mérite encor plus.
Soupçonnez d'artifice un repentir sincere;
Je ne me plains de rien que des maux de ma mere.
Loin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons, ils augmentent toujours.
Ce que je sens pour elle est si pur que je jure
De ne prendre jamais repos, ni nourriture
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture et le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funerailles....
Adieu.

(*Elle veut sortir.*)

SCENE X.

LÉONIDE, RODOPE, ÉSOPE, LICAS.

LÉONIDE, *à part.*

Ce que j'entends me perce les entrailles.
Mon cœur est pénetré des plus sensibles coups.
(*Haut.*)
Venez, ma chere fille !

RODOPE.

Eh ! ma mere est-ce vous ?
Après ce que j'ai fait puis-je vous être chere,
Et reconnoissez-vous qui méconnoît sa mere ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mise au jour!

ÉSOPE.

Je vous ait fait pleurer, et je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rodope; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte.
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduisez-là vous même.
(*A Léonide.*)
Ayez pour votre fille une tendresse extrême....
(*A Rodope.*)
Et vous, à l'avenir, soumise à son aspect,
Ayez pour votre mere un extrême respect.

Pour être un des premiers à lui montrer mon zele,
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre et ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troisiemé Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, LAYS.

LAÏS.

AU plus riche des Rois vous voilà presque unie;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie,
Et dans un beau fauteuil, assise à son côté,
Votre Altesse demain deviendra Majesté.
Le Ciel à votre sang devoit ce privilege.
Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je?
Je voudrois bien....

ARSINOÉ.

J'entends ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obstacle.

LAÏS.

Eh! quel est-il?

ARSINOÉ.

Rodope:
Elle a fait ce matin sa paix avec Ésope,
Tu sais en quelle estime il est auprès du Roi?
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAÏS.

Qui ? lui, Madame ?

ARSINOÉ.

Ésope est né dans l'indigence ;
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui ?
Ésope sans naissance est dans une posture....

LAÏS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure ?
Je renonce à vos biens, si le plus grand de tous
Consiste à me donner Ésope pour époux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOÉ.

Connois-tu bien Ésope ?

LAÏS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope.
De son hideux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout éclopé ;
Et quoique sa morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de Fables.
En un mot, quelque époux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné,
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Ésope a l'esprit net, affable.

LAÏS.

L'esprit net, il est vrai ; le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi ? que ferois-je de lui ?

Pardon, si ma pensée est contraire à la vôtre;
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre:
Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie;
De la contagion elle s'est garantie:
Je veux, s'il m'est possible, être femme de bien,
Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
Préservez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente....
Le voici.... Justes Dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir fille; et c'est dire beaucoup!

SCENE II.

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAYS.

ÉSOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi qui dois à votre ordre avec respect me rendre;
Mais enfermé, Madame, au cabinet du Roi....

ARSINOÉ.

Eh! qui de vos bontés sait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques?
Destinée à l'hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos soins empressés qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pencher la balance.

ÉSOPE.

Eh ! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance ?
La qualité de Reine est due à vos vertus ;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pu faire plus !
Je n'oublirai jamais qu'à la premiere vue
Crésus de ma présence eût d'abord l'ame émue,
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible,
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

La Colombe qui s'égayoit,
Au bord d'une fontaine, où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une Fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, et l'ajuste si bien
Que la Fourmi l'attrape et regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la Colombe s'envole.
Un Manant à pieds nuds, qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa fléche la plus fidelle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle ;
Mais la Fourmi, qui le guettoit,

Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.

Par la foible Fourmi ce service rendu
A la Colombe bienfaisante
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ.

Il est vrai qu'un bienfait n'est jamais sans salaire,
N'eût-on que le plaisir que l'on goûte à le faire.
Épouse de Crésus que mon sort sera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous!
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain, associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

ÉSOPE, LAYS.

ÉSOPE, *arrêtant Laïs, qui veut suivre Arsinoé.*

J'AI fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit:
Tantôt, d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et, sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,

Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main est toute prête.

LAÏS.

Moi, Monsieur, de Rodope enlever la conquête!
Que diroit-elle? Non, je rends grace à vos soins;
Vous lui convenez plus, et je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une estime sincere:
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en inspirez guere;
Et vous savez le sort de quantité d'époux
Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que vous?
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce supplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ÉSOPE.

Allez; c'est être sage, et l'être au dernier point
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez, et qu'on vous aime; et vous vivrez contente:
C'est le sort le plus doux.

(*Laïs sort.*)

SCENE IV.

CLÉON, ÉSOPE.

CLÉON.

EH! bon jour, mon Patron.

(*Ils s'embrassent.*)

Baisez moi, je vous prie.... Encore une fois.... Bon..

Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde:
Vous ferez, j'en suis sûr, l'épitaphe du monde.
Jamais homme à mon gré, ne se porta si bien.

ÉSOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLÉON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service?

ÉSOPE.

Pouvez-vous en douter et me rendre justice?
M'en offrir un moyen c'est flatter mon desir:
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
Rien ne m'est plus sensible et ne me touche tant
Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLÉON.

J'ai tablé là-dessus, et viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de guerre, et j'en sais la manœuvre.
Expert en ce métier, je distingue d'abord
D'une armée ennemie et le foible et le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille;
Et pour m'aider, sous main, à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon Patron, que je jette les yeux.
Je vous préfere à tous, tant je vous trois fidele.

ÉSOPE.

Pour le couler à fond? La préférence est belle!
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là?

CLÉON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a.

J'en

J'en sais un (avec vous je m'explique sans feindre)
Qu'on ne feroit pas mieux, quand on le feroit peindre;
Fier, sans être orgueilleux ; doux, sans être soumis ;
Estimé des soldats, et craint des ennemis;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes
Qu'on ait vu de long-tems à la Cour où nous sommes.
C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au Roi.

ÉSOPE.

Eh ! quel est, s'il vous plaît, cet habile homme ?

CLÉON.

Moi.

ÉSOPE.

Vous !

CLÉON.

Oui. Je vous surprends de ce que je me nomme ?
Eh ! qui sait mieux que moi que je suis habile homme ?
La modestie est belle enchassée à propos ;
Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.
Fiez-vous-en à moi ; je sais un peu la carte :
Quand on a mes talens rarement on s'écarte.
Me proposer au Roi ce sera le ravir.

ÉSOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir.
Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie ;
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Crésus à le disgracier ?
Parlez-moi d'élever et non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLÉON.

Il est permis, parbleu ! d'obliger ses amis.
Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ÉSOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre ?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux.
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLÉON.

Bon ! c'est bien à la Cour que l'on a du scrupule ?
On cherche à s'avancer, sans voir qui l'on recule.
Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet,
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait ;
Et pourvu qu'à son but un Courtisan arrive,
On l'applaudit toujours, quelque route qu'il suive.
Aller à la fortune est mon unique fin.

ÉSOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui, depuis un an, j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec soin, le matin et le soir,
Celles que sans foiblesse un grand Roi peut savoir ;
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, si les Rois en usoient tous ainsi !
L'envie, au désespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles Cours prendroit bientôt la fuite.
Ecoutez,

LE LION DÉCRÉPIT.

FABLE.

Le Lion, accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de Courtisans,
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zele.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au Lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au Roi des animaux.
Et d'un ton assuré : » Vous voyez, dit-il, Sire,
» Des sujets de votre Empire
» Le plus sensible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles,
» Qui ne partent souvent que d'un zele affecté,
» Je cherchois des secrets utiles
» Pour le soulagement de votre Majesté.
» Elle est hors de péril, et l'état hors de crainte.
» La peau d'un Loup, écorché vif,
» Est un remede aussi prompt qu'effectif
» Pour ranimer votre chaleur éteinte. »
Son attente eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire;

Et ceux qui du Renard l'avoient ouï médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les Courtisans, qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réussi,
Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
Je sais bien qu'à la Cour, au milieu des caresses,
La jalousie immole amis, parens, maîtresses :
A qui veut s'agrandir le cas n'est pas nouveau ;
Mais je sais bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poste où l'on veut être ;
Et si de vos ayeux vous avez les vertus,
Vous irez par leur route aux emplois qu'ils ont eus.
C'est la plus juste voie, et la plus raisonnable.

CLÉON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une Fable,
Le bon ami !

ÉSOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, et c'est vous qui criez.
Je ne murmure point que pour votre service,
Vous me sollicitiez à faire une injustice ;
Et vous murmurez, vous, qui me la proposez,
De ce qu'à vos desirs les miens sont opposés !
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la réfuse ?

CLÉON.

Vous ne voulez donc pas me servir ?

ÉSOPE.

J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut, contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLÉON.

Savez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître ?

ÉSOPE.

Oui.
Vous avez des ayeux dont la gloire est insigne.
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne ;
Tâchez....

CLÉON.

Point de leçons. Je suis, graces aux Dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ÉSOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge et n'ai point de science ;
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre, et par-tout, la générosité
Est ce qui sied le mieux aux gens de qualité.
Et quiconque est formé d'un sang comme le vôtre
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLÉON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston :
Voulez-vous m'y servir ?

ÉSOPE.

Pour cela, Monsieur, non.
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amene
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLÉON.

Eh! vous figurez-vous, mon cher petit Monsieur,
Qu'un Ministre inutile ait un vrai serviteur?
Lorsqu'à vous encenser tant de monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux, ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ÉSOPE.

Non; qui feroit ce projet
Auroit assurément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entiere,
Je vous ai combattu d'une honnête maniere;
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point:
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde:
Je le sais; mais le Ciel, propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les grands qui n'ont pas l'ame grande;
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur sang
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands et les petits viennent par même voie;
Et souvent la naissance est comme la monnoie,
On ne peut l'altérer sans y faire du mal,
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un soldat comme vous s'imagine peut-être....

CLÉON.

Je ne suis point soldat, et nul ne m'a vu l'être.
Je suis bon Colonel, et qui sert bien l'Etat.

ÉSOPE.

Monsieur le Colonel, qui n'êtes point soldat,
Je ne sais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance et contre la justice.

CLÉON.

Adieu, Monsieur. Bientôt.... Je ne m'explique pas.
(*Il sort.*)

SCENE V.

ESOPE, *seul.*

Peut-on être si noble, avec un cœur si bas!
On dit que la noblesse a la vertu pour mere.
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemblent guere;
Et pour un qui l'imite et qui fait son devoir....
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir?

SCENE VI.

M. GRIFFET, ÉSOPE.

M. GRIFFET.

Vous voyez un vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses ayeux, sans pourtant avoir hâte,
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir, sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ÉSOPE.

Ah ! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte....
(*A Licas, en dehors.*)
Holà ! s'il vient quelqu'un, on ne me parle point....
(*A M. Griffet.*)
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait : point d'inutiles termes.

M. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les Fermes ;
Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise
Je me crois le mérite et la vertu réquise :
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ÉSOPE.

Et quelle est la vertu d'un Fermier ?

M. GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux et des veilles stériles.
D'une voix unanime et d'un commun accord,
Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre-fort ;
Et son zele est si grand pour des vertus si belles
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute-nue a l'air trop indigent ;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ÉSOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé jusques où cela monte ?

Toute charge payée y voyez-vous du bon ?
Parlez, en conscience.

M. GRIFFET.

En conscience, non.
Mais un homme d'esprit versé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix, tant que dure le bail.
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie ;
Avec sa conscience il se réconcilie,
Et libre de tous soins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme, avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez et que le Roi me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit et de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton vous en serez content :
Votre peine pour moi ne sera point perdue ;
Je sais trop quelle offrande à cette grace est due.
Quoi que vous ordonniez tout me semblera bon.

ÉSOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton ?
Je trouve cette phrase assez particuliere.

M. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familiere :
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ÉSOPE,

Vous en avez regret, et moi j'en suis ravi.
Pour familiere, non ; je vous en justifie.
Dites-moi seulement ce qu'elle signifie.

M. GRIFFET.

Le tour du bâton ?

ÉSOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'est un certain appas....
Un profit clandestin.... Vous ne l'ignorez pas!

ÉSOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême.

M. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ÉSOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'est peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux?

M. GRIFFET.

C'est par tout l'univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un grand implorer une grace,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la fasse;
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'est le tour du bâton qui marche le premier;
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre;
Il n'est point de coupable un peu riche et puissant
Dont le tour du bâton ne fasse un innocent;
Point de femme qui joue, et s'en fasse une affaire,
Que le tour du bâton ne dispose à pis faire;
Ministres de Thémis, et Prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce soit sans le tour du bâton;
Et tel paroît du Roi le serviteur fidele
Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zele.
Vous êtes dans un poste à le savoir fort bien.

ÉSOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en savois rien.
Je vois, par ses effets et ses métamorphoses,
Que le tour du bâton est propre à bien des choses;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

M. GRIFFET.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes;
Et pour ne point sortir de la Ferme où nous sommes,
Lorsque l'on offre au Roi la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point et l'on parle tout haut:
Cent millions, dit-on, plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela; mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien, pourtant,
Et pour notre Patron une somme de tant,
Soit par reconnoissance, ou soit par politique:
C'est l'usage commun qui par-tout se pratique.
Il n'est point d'Intendant en de grandes maisons
Qui n'ait le même usage et les mêmes raisons.
Quand on y fait un bail, de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon,
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton.
Son étymologie est sensible, palpable.

ÉSOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyiez capable?
Peu de Fermiers, je crois, sont plus intelligens?

M. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens;

Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'état, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ÉSOPE.

Il est vrai : vous voulez le bien public, tout pur.
Vous avez l'appétit toujours bon ?

M. GRIFFET.

Je dévore !

ÉSOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore ?
Ne mentez point.

M. GRIFFET.

Lundi j'eus quatre-vingt-deux ans.

ÉSOPE.

Vous avez des enfans et des petits enfans ?

M. GRIFFET.

Aucun : je suis garçon. Le ciel m'a fait la grace,
De même qu'au Phénix, d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu ;
Si bien que ce matin, en consultant mes Livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cents mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.

ÉSOPE.

Vous ?

M. GRIFFET.

Moi.

ÉSOPE.

Point d'enfans ?

M. GRIFFET.

M. GRIFFET.

Non.

ÉSOPE, *à part.*

Peste soit du vieux fou !
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse,
Pour passer en repos une heureuse vieillesse;
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer, et qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice ?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse ?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

M. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes.
Directeur, Reviseur, Caissier, *& cætera*;
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultrà*,
Être Fermier.

ÉSOPE.

Eh ! quoi n'avez-vous rien à faire,
Et de plus sérieux et de plus nécessaire ?
La mort toujours au guet avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail ?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre !
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre !
Il faudra tout quitter quand elle arrivera ;
Et vous ne songez point à ce *non plus ultrà* !
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable ?
Voulez-vous là-dessus écouter une Fable ?

M. GRIFFET.

Volontiers.

ÉSOPE.

Elle est longue; aurez-vous le loisir?

M. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une Fable un peu longue est une double grace.

ÉSOPE.

Vous y verrez des foux dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualitez
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

FABLE.

A l'exemple d'Hercule, un certain téméraire,
S'étant fait jour jusques dans les Enfers,
Voulut voir des damnés les supplices divers:
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune diable, à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à consequence)
Conduisit l'homme par-tout,
Et, de l'un à l'autre bout,
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge:
Il n'est profession, art, négoce, métier
Qui n'ait là-dedans son quartier,

Et qui n'y joue un personnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros marchands drapiers, le teint livide et jaune,
Qui, par le calcul des Enfers,
De trois quarts et demi faisoient toujours une aune!
Combien de merciers du palais,
Tourmentés d'autant de méthodes
Que pour flatter le luxe ils lui prétent d'attraits
Par la multitude des modes,
Que de coiffeuses en lieu chaud
Pour avoir, au tems où nous sommes,
Coiffé les femmes aussi haut
Que les femmes coiffent les hommes!
Que de cabaretiers, caffetiers, et traiteurs!
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoisonneurs.
Combien de financiers et de teneurs de banque,
Voulant compter le tems qu'ils seront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela!
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir austere,
D'une dette du jeu s'acquittoient sur le champ,
Et qui sont morts sans satisfaire
Ni l'ouvrier, ni le marchand!
Combien de magistrats, l'un bouru, l'autre avare,
Que jamais la main vuide on n'osoit approcher,
Voyant que de leur tems la justice étoit rare,
Prenoient occasion de la vendre bien cher!
Combien d'avocats célébres,

Qui rendoient noir le blanc, par leurs subtilités,
Maudissent dans les ténébres
Leurs malheureuses clartés !
Si je voulois nommer les fragiles notaires,
Les dangereux greffiers, les subtils procureurs,
Les avides secrétaires
Des nonchalans raporteurs,
Et certains curieux, galopeurs d'inventaires,
Qui séduisent l'huissier pour tromper les mineurs:
Si je voulois parler de tant de commissaires,
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison, ou tort;
Des médecins sanguinaires,
Et précurseurs de la mort;
Enfin, si je faisois une liste fidelle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune diable et l'homme,
Qui voyoient de l'Enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des vieillards langoureux.
« Qui sont ceux-là, dit l'homme, et quel soin les agite?
» Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite. »
» Taisez-vous, imposteur, ou parlez autrement, »
Dit le jeune habitant du pays des ténébres;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'oraisons funébres.
» Le plus jeune de vous a quatre-vingt dix ans;

» Et vous avez eu tout ce tems
» Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
» Vieux, cassé, décrépit, la mort vient et vous prend :
» Après un terme si grand
» Est-il étonnant qu'on meure ?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vetille, un rien occupoit votre esprit,
» Vous aviez l'œil à tout, jusqu'à la moindre rente;
» Et vous faisiez, quant au surplus,
» L'affaire la moins importante
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez, pour jamais, misérable !
» Pleurer d'un tems si cher l'usage si fatal. »
Ne m'avouerez-vous pas que, pour un jeune diable,
Il ne raisonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu, vous et moi, quel usage
Vous avez fait du tems pendant un si grand âge.
Vos quatre-vingt deux ans contiennent dans leurs cours
Le nombre, ou peu s'en faut, de trente mille jours ;
Et de ces jours usez pour bien finir le terme,
Près d'entrer au tombeau, vous entrez dans la Ferme !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin ?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire :
Adieu. Quoi que ma Fable ait su vous faire rire,
Faites réflexion, en homme prévoyant
Que c'est la verité que je dis, en riant.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence!
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Ésope me trahir! lui, qui me sert si bien!
J'en serois assuré que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidele.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zele:
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison;
Mais il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison,
Et, de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRÉSUS.

Qui? moi!
Que je sois insensible à ce que je lui doi!
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable
(Vice le plus honteux dont un Roi soit capable)
Soit l'injuste salaire et du zele et des soins

Dont vos yeux et les miens ont été les témoins !
Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche ?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me défend de céler.
J'ai du, comme sujet et fidele et sincere,
Vous avertir qu'Ésope, avec son air austere,
Qui semble être ennemi de l'argent et de l'or,
A dans une cassette, en secret, un trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries,
Quel argent il possede, ou quelles pierreries ;
Mais, à parler sans haine et sans prévention,
Je crois dans sa cassette, au moins, un million.

TIRRENE.

Un million ! Seigneur, il supprime le reste :
Dans la place d'Ésope on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut on étend loin ses droits.
C'est peu d'un million, il en a plus de trois :
L'ambition, Seigneur, n'a gueres de limites.

CRÉSUS.

Pensez bien, l'un et l'autre, à ce que vous me dites.
Ésope criminel, quelques soient ses remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors ;
Mais Ésope innocent, par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre, ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soumets aussi, Seigneur, et, par avance,
Je soutiens....

CRÉSUS.

Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient :
Je l'ai fait avertir, et je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se développe.
Laissez-moi lui parler ; je vous l'ordonne.

SCENE II.

ÉSOPE, CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

ÉSOPE,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu, dis ?

ÉSOPE.

Moi,
Seigneur? De votre part ce soupçon m'est sensible !
Je ne vous ai point dit que je fusse infaillible.
Peut-être, avec ardeur prenant vos interêts,
Ai-je pu me tromper et vous tromper après ;
Mais d'aucune action je ne me sens capable
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable.

CRÉSUS.

Et si je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu ?

ÉSOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiette !
Moi, des secrets pour vous !

CRÉSUS.

Et dans une cassette,
Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché, que je ne sache pas ?

ÉSOPE.

Eh ! bons Dieux ! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin et que j'en sois la cause ?

CRÉSUS.

Je la veux voir.

ÉSOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser !
J'ai mes raisons.

CRÉSUS.

Qu'entends-je ? et que puis-je penser ?
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire ?

TIRRENE.

Eh ! n'est-ce pas, Seigneur, assez vous en instruire ?
Que voulez-vous de plus ? interdit et contraint,
Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage :
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage ?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,

Une Fable à propos ne lui manqueroit pas;
Mais de sa trahison la preuve est si facile
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRÉSUS.

On t'accuse, on t'insulte, et tu ne réponds rien?

ÉSOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sachiez bien?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interprête:
L'innocence est timide et non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ÉCHO.

FABLE.

« D'où vient, dit un jour la Trompete,
» Qu'il ne m'échappe rien qu'Écho ne le repete?
» Et que, pendant l'été, quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre, il semble qu'elle dort?
» Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre gronde
» Que lors qu'en badinant je m'amuse à sonner. »
Echo, de sa grotte profonde,
L'entendant ainsi raisonner:
« A tort mon silence t'étonne.
» Je n'hésite jamais à répondre à tes sons;
» Mais j'ai, dit-elle, mes raisons
» Pour ne répondre pas lors que Jupiter tonne.
» Aux suprêmes divinités
» Jamais nos respects ne déplaisent;
» Et quand les grands sont irrités,
» Il faut que les petits se taisent. »

CRÉSUS.

Parle : je ne suis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi.
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En disant une Fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que du peuple obsédant les esprits,
Par sa fausse morale il en a tant surpris
Pendant qu'à vos sujets il débite des Fables,
Il acquiert sourdement des trésors véritables.
Combien dans sa cassette en va-t-on découvrir !

ÉSOPE.

Eh ! bien, Seigneur, eh ! bien, il la faut faire ouvrir.
Quoi que jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénûment qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce secret n'eût été jusqu'à vous.
Vous le voulez savoir, il faut vous satisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va seul, il en va tout distraire,
Détourner les moyens de sa conviction,
Et, peut-être, en bijoux sauver un million :
Il peut en un moment faire tout disparoître.

ÉSOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le Roi
(Lui qui de l'équité fait son plaisir suprême)
Qui la fasse apporter et qui l'ouvre lui-même.

(*A Crésus, en lui donnant ses clefs.*)

Heureusement, Seigneur, j'en ai les clefs ici.
La clef du cabinet est celle que voici;
L'autre, qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRÉSUS, *appellant.*

Holà !....

(*Il parle bas aux Gardes.*)

(*Haut.*)

Observez bien mon ordre, et ne touchez que là.
Je vous attends.

(*Les Gardes sortent.*)

SCENE III.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

Seigneur, souvenez-vous du pacte:
La parole des Rois jamais ne se rétracte.

CRÉSUS.

Quand il en sera tems, je m'en souviendrai bien.
Esope criminel, c'est à vous tout son bien;
Et, pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre,
Vous calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre....
(*A Esope.*)
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions,
Avoir en ta puissance, au moins, trois millions.

Ne

Ne me déguise point ce que je puis connoître.
Es-tu riche ?

ÉSOPE.

Moi, riche? Eh ! demandé-je à l'être ?
Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protege,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe, après être éveillé.
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez, sur le champ, découvrir le contraire;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux
Va lui fermer la bouche et vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCENE IV.

LES GARDES, *apportant une cassette;* CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

CRÉSUS.

C'est ton trésor, Ésope; avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,
Fais-m'en, je t'en conjure! un sincere détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail:
Cette épreuve t'est rude et me fait violence.

ÉSOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence ;
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole ?
De sa fausse fierté faites-le répentir.

CRÉSUS.

Eh ! bien, puisqu'on m'y force, il y faut consentir.
(*Après avoir ouvert la cassette, et vu ce qu'elle contient.*)
Ouvrons.... Ciel ! quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre ?....
Gardes !

UN GARDE.

Seigneur ?

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.
(*Le Garde cherche dans le coffre, et n'y trouve que l'habit d'Ésope, quand il étoit esclave.*)
Est-ce-là le trésor qu'on m'oblige à chercher ?

ÉSOPE.

Oui, Seigneur ; vous voyez ce que j'ai de plus cher.
C'est l'habit que j'avois quand par un sort propice,
Il vous plût me choisir pour me rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité,
Qu'inventa la pudeur, et non la vanité,
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie,
Et que je redemande à votre Majesté,
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.

Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloient m'accabler Trasibule et Tirrene,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens,
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout tems.
Quelque soin qu'il se donne, et quelque bien qu'il fasse,
Quel Ministre est aimé, pendant qu'il est en place?
Et quand de sa carriere il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite:
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne suis, Seigneur,
Hypocrite, jaloux, médisant, ni flateur?

CRÉSUS.

Pour ta retraite, non; tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit, et qu'en voulois-tu faire?
Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir?

ÉSOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être
De ma foible raison je n'étois pas le maître.
Souvent l'éclat flateur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma misere extrême;
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble, en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coûte,
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor, sans doute;
Puisque lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.

Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même chose,
Sachant ce qu'ils étoient, et voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en n'ont.

CRÉSUS, *à Tirrene et à Trasibule.*

Eh! bien, mes vrais amis, que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole!
Je vous pardonnerois un effort plus puissant
Pour me faire trouver un coupable innocent;
Mais de vous pardonner je me sens incapable
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité;
Ésope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toujours juste, en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne:
Il ne peut, quoi qu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.
(*Aux Gardes.*)
Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Ésope aucun n'entre ou ne sorte;
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.
(*Il sort.*)

SCENE V.

ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ÉSOPE.

A votre tour, Messieurs, vous ne dites plus rien ?
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable, à propos, eût été nécessaire ;
Je vous ai cru. Voyons, pour vous mettre en repos,
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire ?

TIRRENE.

Eh ! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire ?
Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abbatus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie :
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous fasse ?

ÉSOPE.

Il est vrai, j'oubliois à vous en rendre grace !
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son Roi ?
Ayant su qu'un trésor, que l'on disoit immense,
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puissance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir,

En fideles sujets, le lui faire savoir.
Par bonheur pour l'État, ce sont des impostures :
Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple un jour être, à l'envi,
Par tous vos successeurs exactement suivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous plaindre.
Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre :
Par une loi sévére, entre Crésus et nous,
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous ;
Mais c'est un foible appât pour une ame si haute.

ÉSOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute.
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

Par un Homme en courroux la Puce un jour surprise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grace, et d'une voix soumise :
» Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal. »
» Ta morsure, il est vrai, me semble un foible outrage,
» Dit l'Homme ; cependant n'espere aucun pardon.
» Tu m'as fait peu de mal ; mais j'en sais la raison ;
» C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage. »

Si j'eusse été coupable et que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande ;
Et mon honneur. . .

UN GARDE.

Rodope est là qui vous demande :
Nous n'avons, sans votre ordre, osé la faire entrer.

ÉSOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer....
Qu'elle entre.

TIRRENE, *à Trasibule.*

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RODOPE, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

MA mere attend votre ordre, et je l'attends comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous :
Il est tard.

ÉSOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux ;
Mais qu'à la Cour, Rodope, on est près du naufrage !
Trasibule et Tirrene, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, et nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.

Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux:
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course;
Et, pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir; decidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRÉSUS, ARSINOÉ, ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

EH! bien, Ésope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craindre,
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ÉSOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé.
Peut-être que mon cœur pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice useroit de vengeance;
Et que de ma rigueur, bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRÉSUS.

Te désavouer! moi, qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi même?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout,

ÉSOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse :
Un outrage est sensible, et la vengeance est douce.

CRÉSUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ÉSOPE.

Me la permettez-vous ?

CRÉSUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi, tu le peux, tu le dois ; je l'ordonne.

ÉSOPE.

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne :
Je les condamne donc, dussé-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont hai.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, Seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet,
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait;
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie.
Un ministre honnête homme, et qui fait son devoir,
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir.
Quoiqu'avant le soleil tous les jours il se leve,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix, ni tréve;
Et durant la nuit même, attentif à prévoir,
Le repos de l'État l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, Seigneur, que je me venge.
Ils avoient de la joie à causer mon malheur,
Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRÉSUS.

Non, je prétens, au moins, que leurs biens t'appartiennent.

ÉSOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent?
Etre de qualité, sans du bien, c'est un sort,
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable :
La vengeance facile est honteuse et blâmable.
C'est un honneur pour moi préférable à leur bien,
De pouvoir me venger et de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les Rois, comme les Dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah! c'en est trop, Seigneur; quoi qu'on puisse ordonner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Ésope étonnés et confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, Seigneur, de son bien avides l'un et l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soumis.

ÉSOPE.

Non, laissez-moi, Seigneur, acquérir deux amis!
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour salaire;
C'est une récompense un peu forte pour moi;

Mais un Roi doit toujours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs alarmes,
Leur crime n'est-il pas expié ?

CRÉSUS.

Tu me charmes !
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité....
(*Aux deux Courtisans.*)
Trasibule, Tirrene, Ésope vous pardonne,
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel sujet fut jamais plus utile à son Roi ?...
(*A Arsinoé.*)
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zele me donne
De vous sacrifier Argie et sa couronne,
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens
Que de me voir un jour maître des Phrygiens !

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice !
D'Ésope, à qui je dois cet important service,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRÉSUS.

Eh ! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point ?
Je ne sais qu'un plaisir que je lui puisse faire :
Comme à toute ma cour, Rodope a su lui plaire,
Et je veux que demain, au même autel que nous....

ÉSOPE.

Nous avons, elle et moi, trop de respect pour vous,
Et le ciel entre nous, Seigneur, met trop d'espace

Pour oser accepter une pareille grace.
Ce seroit un orgueil inexcusable à moi
De joindre mon hymen à celui de mon Roi ;
Quelque mois de délai, loin de fâcher Rodope....

SCENE VIII et derniere.

ATIS, CRÉSUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

SEIGNEUR, le peuple ému demande à voir Ésope.
On répand dans Sardis des bruits confus et sourds
Que, pour sa récompense, on attente à ses jours.

CRÉSUS.

A ce peuple agité viens te faire paroître.
Du jour de ton hymen je te laisse le maître ;
Mais pour moi, c'est un terme assez long que demain.

ÉSOPE.

Unissez bien vos cœurs, en vous donnant la main.
Puissiez-vous tout un siecle, oubliés par les parques,
De la faveur des Dieux sans cesse avoir des marques !
Et puissent vos enfans, aimés et craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands Rois que vous.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

LES PLAIDEURS, 2

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS,

DE RACINE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

PRÉFACE.

QUAND je lus les *Guêpes*, d'Aristophane, je ne songeois gueres que j'en dusse faire les *Plaideurs*. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, et que j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tenterent d'en faire part au Public ; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées, comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le Juge qui saute par les fenêtres, le chien criminel et les larmes de sa famille me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir sur notre Théatre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la premiere proposition qu'ils m'en firent Je leur dis que, quelque esprit que je trouvasse dans cet Auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modele, si j'avois à faire une Comédie, et que j'aimerois beaucoup

mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'étoit pas une Comédie qu'on me demandoit, et qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grace dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une Piece qui ne tarda gueres à être achevée.

Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention, ni de la diligence des Auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une Tragédie. Ceux mêmes qui s'y étoient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les regles, et trouverent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginerent qu'il étoit bienséant à eux de s'y ennuyer, et que les matieres de Palais ne pouvoient pas être un sujet de divertissement pour les gens de Cour. La Piece fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouir; et ceux qui avoient cru se déshonorer de rire à Paris furent

peut-être obligés de rire à Versailles, pour se faire honneur.

Ils auroient tort, à la vérité, s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangere qu'à personne, et je n'en ai employé que quelques mots barbares, que je puis avoir appris dans le cours d'un Procès, que ni mes Juges, ni moi n'avons jamais bien entendu.

Si j'appréhende quelque chose, c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le Procès du chien et les extravagances du Juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avoit affaire à des Spectateurs assez difficiles. Les Athéniens savoient apparemment ce que c'étoit que le sel attique ; et ils étoient bien sûrs quand ils avoient ri d'une chose qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise.

Pour moi, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au delà du vraisemblable. Les Juges de l'Aréopage n'auroient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs Secrétaires, et les forfanteries de leurs Avocats. Il étoit

Chicaneau a une fille, nommée Isabelle, dont Léandre est amoureux et aimé ; mais ces amans ne peuvent se voir, parce que Chicaneau ne voulant pas marier Isabelle, dans la crainte d'être obligé à la doter, ne permet pas qu'elle parle à personne. Léandre engage l'Intimé à se déguiser en Huissier, et à se munir d'un faux exploit, à la faveur duquel il s'introduira chez Chicaneau pour faire parvenir une lettre à Isabelle. Fort à propos la Comtesse prenant l'Intimé pour un véritable Huissier, le charge d'assigner Chicaneau, en réparation d'injures. Le stratagême de Léandre réussit ; et, sur la rébellion que fait Chicaneau, il survient lui-même, en Commissaire, feint de dresser un procès-verbal, et fait signer au pere et à la fille un vrai contrat de mariage. Cependant, pour empêcher Dandin de sortir de chez lui, et satisfaire sa manie de juger, sans se fatiguer beaucoup, Léandre lui a conseillé de rendre des arrêts sur chacun des divers événemens qui arriveront dans sa maison. On vient lui apprendre que Citron, son chien, a volé et mangé un chapon dans sa cuisine. Il choisit des Avocats, pour et contre le chien. Petit-Jean

doit l'accuser et l'Intimé le défendre. L'affaire est plaidée avec apparat, de part et d'autre ; et l'Intimé parvient à intéresser le Juge, en lui montrant des petits chiens, enfans de son client, et dont la jeunesse et l'innocence demandent grace pour leur pere. Le coupable est absous. Chicaneau se présente ensuite, voulant qu'on lui rende justice contre la surprise qu'on lui a faite de sa signature pour le contrat de mariage de sa fille, et qu'il a découverte. Léandre explique tout au Juge, sans lui dire d'abord quel intérêt il a dans cette affaire, et Dandin prononce que le mariage doit avoir lieu. Léandre se déclare à son pere, qui approuve tout ; et Chicaneau, à qui l'on ne demande point de dot, finit par y consentir aussi.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES PLAIDEURS.

« A PEINE Racine eut-il obtenu son Prieuré de Saint-Maximin de l'Epinay, qu'un oncle lui avoit résigné à Uzès, (ainsi que nous l'avons rapporté dans sa Vie, tome dixieme des Tragédies de notre Collection) qu'un Régulier vint le lui disputer, prétendant que ce Prieuré ne pouvoit être possédé que par un Régulier. Il fallut plaider, et voilà le procès que *ni ses Juges, ni lui n'entendirent*, comme il le dit dans sa Préface des *Plaideurs*. Fatigué enfin du procès, ainsi que de voir des Avocats et de solliciter des Juges, il abandonna le Bénéfice, et chercha à se consoler de cette perte en faisant une Comédie contre les Juges et les Avocats. »

« Il faisoit alors de fréquens repas, chez un fameux Traiteur, à l'enseigne du Mouton, place

du Cimetiere Saint-Jean, où se rassembloient tous les jours ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs des plus spirituels de la Cour, avec Boileau, La Fontaine, Chapelle, Furetiere et quelques autres personnes d'élite. D'ingénieuses plaisanteries égayoient ces repas, qui furent la source de plusieurs traits de la Comédie des *Plaideurs*. Chacun s'empressoit à en fournir à l'Auteur, et elle fut faite en très-peu de jours. M. de Brilhac, Conseiller au Parlement de Paris, lui apprenoit les termes du Palais. Boileau lui fournit l'idée de la dispute entre Chicaneau et la Comtesse de Pimbesche. Il avoit été témoin de cette scene qui s'étoit passée chez son frere le Greffier, entre un homme très-connu alors et une Comtesse, que l'Actrice qui joua ce personnage contrefit jusqu'à paroître sur le Théatre avec les mêmes habillemens, couleur de rose seche et un masque sur l'oreille, que portoit ordinairement cette Dame. C'étoit la Comtesse de Crissé, plaideuse de profession, qui a passé toute sa vie dans les procès, et y a dissipé de grands biens. Le Parlement, fatigué de son obstination à plaider, lui défendit d'intenter aucun procès sans

l'avis de deux Avocats, qu'il lui nomma. Cette interdiction de plaider la mit dans une fureur inconcevable. Après avoir ennuyé de son désespoir les Juges, les Avocats et son Procureur, elle alla encore porter ses plaintes au Greffier Boileau, chez lequel se trouva, par hasard, un de ses parens, grand Audiencier de France. Cet homme avoit la manie de vouloir se rendre nécessaire par-tout. Il s'avisa de donner des conseils à la plaideuse, qui l'écouta d'abord avec avidité; mais, par un mal entendu survenu entr'eux, elle crut qu'il vouloit l'insulter, et l'accabla d'injures. Plusieurs autres traits de cette Comédie avoient également rapport à des personnes alors très-connues; et par l'Intimé qui dans la cause du chien et du chapon commence comme Cicéron, *pro quintio : quæ res duæ plurimum possunt... gratia et eloquientia*, &c., on désignoit un Avocat qui s'étoit servi du même exorde dans la cause d'un Pâtissier contre un Boulanger. On dit que l'Avocat de ce dernier cria d'abord à son Confrere : *Maître un tel ne se tiendra pas pour interrompu si je lui dis que pour de l'éloquence je n'en ai jamais été autrement soupçonné. Quant au crédit de*

ma

ma partie, c'est un maître Boulanger de petits pains. C'étoit aussi l'Avocat M. de Montauban à qui le Premier Président avoit répondu : *Du moins vous êtes de bonne-foi*, lorsque lui ayant demandé un jour s'il seroit long dans son plaidoyer, cet Avocat, contre la coutume, lui avoit répondu, *oui*, comme Racine le fait dire à Dandin et à l'Intimé. Soit que ces plaisanteries eussent attiré des ennemis à cette Piece, soit que le Parterre ne fût pas d'abord sensible au sel attique dont elle est remplie, elle fut mal reçue, et les Comédiens dégoûtés dès la seconde représentation, n'oserent hasarder la troisieme. Moliere, qui étoit présent à cette seconde représentation, quoiqu'alors brouillé avec l'Auteur (*), ne se laissa séduire ni par aucun intérêt particulier, ni par le jugement du Public. Il dit, tout haut, en sortant, *que cette Comédie étoit excellente, et que ceux qui s'en moquoient méritoient qu'on se moquât d'eux.* Un

(*) Voyez sur la cause de la brouillerie survenue entre Moliere et Racine, les *Jugemens et Anecdotes sur Alexandre le Grand*, tome dixieme des Tragédies de notre Collection.

mois après, les Comédiens étant à la Cour, à Saint-Germain-en-Laye, et ne sachant quelle petite Piece donner à la suite d'une Tragédie, risquerent cette malheureuse Comédie des *Plaideurs*. Le Roi, qui étoit très-sérieux, en fut frappé, et ne crut pas déshonorer sa gravité, ni son goût par des éclats de rire si grands que la Cour en fut étonnée; mais elle parut n'avoir pas besoin de complaisance pour l'imiter. Louis XIV jugea de la Piece comme Moliere en avoit jugé. Les Comédiens, charmés d'un succès qu'ils n'avoient pas espéré, pour l'annoncer plus promptement à l'Auteur, revinrent toute la nuit à Paris, et allerent le réveiller à l'Hôtel des Ursins, où il demeuroit alors. Trois carrosses à minuit dans une rue où l'on n'étoit pas accoutumé à en voir le jour, réveillerent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres; et comme on vit que les carrosses étoient à la porte de Racine, et qu'on savoit qu'un vieux Conseiller des Requêtes avoit fait grand bruit contre la Comédie des *Plaideurs*, on ne douta pas de la punition du Poëte, qui avoit osé railler les Juges, en plein Théatre. Le lendemain tout Paris le croyoit en prison, tandis

qu'il se félicitoit de l'approbation que la Cour avoit donnée à sa Piece, et d'une gratification de douze cents livres que le Roi lui fit donner à cette époque, sur une ordonnance de Colbert, où il étoit exprimé que c'étoit *en considération des Pieces de Théatre qu'il donnoit au Public.* »

« Le mérite de la Comédie des *Plaideurs* fut enfin reconnu à Paris, mais Racine ne songea plus à s'égayer dans un pareil genre. Ce n'est pas qu'il n'y fût très-propre. Il étoit naturellement porté à la raillerie, et la savoit manier finement. Cette petite Piece peut faire dire de lui ce qu'il disoit de P. Corneille, *qu'il étoit capable de s'abaisser et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du Comique, où il est encore inimitable.* On n'a point cherché à l'imiter dans un genre pareil à celui de la Comédie des *Plaideurs ;* genre d'autant plus difficile qu'il paroît très-facile, n'étant qu'une simple imitation de choses très-communes, et qui paroissent basses. Ce fut par cette raison que le Public qui ne sentit pas d'abord la finesse de la plaisanterie qui régnoit dans cette Piece la reçut mal. Ce n'etoit, disoit-on, qu'une farce. Etoit-il permis de rire d'un procès criminel

contre un chien ? On reconnut, dans la suite, que ce qui est farce cesse de l'être quand il contribue à la peinture d'un ridicule ; et cette Piece vit toujours, tandis que tant d'autres composées dans ce genre qu'on appelle le haut Comique sont oubliées, quoique pleine de la métaphysique de l'amour. Peut-on rire, disoit-on encore, d'une Piece pleine de termes de chicane ? On reconnut, dans la suite, que ce n'étoient point les termes de chicane qui faisoient rire ; mais la maniere dont le Poëte en faisoit usage. On rit lorsque Dandin, en se jettant de la fenêtre de sa chambre dans la rue, dit, à la troisieme scene du premier acte :

» Ça, pour nous élargir, sautons par la fenêtre....
» Hors de Cour, &c. »

et quand il dit, dans la scene suivante, à son fils et à ses gens, qui veulent qu'il s'aille coucher :

» Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme, »

parce que tous ces traits peignent la passion de ce Juge, et que cette passion est le ridicule que le Poëte attaque. Il sait, d'ailleurs, sans s'écarter

du principal objet, diversifier tous ces traits. Le ridicule d'un Juge, qui croit qu'on ne peut vivre sans juger, est différent du ridicule d'un plaideur qui croit qu'on ne peut vivre sans plaider, et du ridicule d'un Avocat qui croit que chercher de grandes phrases dans les plus petites causes, c'est bien parler. Tous ces traits différens rassemblés dans cette Comédie forment le tableau de ce ridicule, que la fureur des procès jette dans plusieurs personnes, et toute Comédie qui sera une imitation fidelle d'un ridicule pris chez les hommes les fera rire. Moliere, qui se connoissoit en fidelles imitations des ridicules, se déclara contre le Public pour cette Piece, et la Cour confirma le jugement de Moliere, d'où l'on ne put conclure que la Cour ne puisse, comme le Public de Paris, se tromper dans ses premiers jugemens sur pareilles choses; mais ce qui choqua Paris ne choqua point la Cour. On s'étoit imaginé à Paris que rire d'une telle Piece c'étoit manquer de respect à tout les gens de robe. La Cour, qui n'eut pas les mêmes scrupules, trouva risible ce qui étoit risible, et n'eut pas honte de rire. »

« Le Poëte qui n'a point eu d'imitateur dans

ce genre de Comédie, n'en étoit pas l'inventeur. Non-seulement il a pris son sujet dans Aristophane, il l'a traité dans la maniere d'Aristophane, mais, en y joignant sa maniere, il a été imitateur et original, comme une courte comparaison le fera voir. »

« Le principal personnage des deux Pieces est un Juge que la passion de juger a rendu si fou qu'il faut le tenir enfermé : ainsi le sujet est le même ; mais la conduite est différente. Il ne paroît point de femmes dans la Piece d'Aristophane, si ce n'est une vendeuse de pain, qui vient, à la fin de la Piece, demander justice. L'objet des deux Poëtes est d'attaquer les mauvais Juges ; mais nos Comédies ne peuvent qu'être assaisonnées d'une raillerie douce et générale, sur les défauts ordinaires aux gens d'une certaine profession, sans nommer personne : au lieu que plusieurs Comédies d'Aristophane sont des satyres cruelles contre les principaux de l'État, que le Poëte nomme ; contre les Athéniens et leur gouvernement. Ce n'est pas un seul Juge qu'Aristophane tourne en ridicule dans les *Guêpes*, c'est tout le corps des Juges d'Athenes. Il ne les épar-

gne ni sur leurs injustices, ni sur leur avarice, ni sur le déréglement de leurs mœurs. Il les fait paroître, en corps, sous la figure de Guêpes, pour marquer qu'ils sont toujours armés d'aiguillons, et qu'ils ne cherchent qu'à faire du mal. Le Juge qui est le principal Acteur a la manie de vouloir toujours juger, et sur-tout condamner. Il n'aime qu'à faire du mal et à gagner de l'argent. Il s'imagine jour et nuit être au Tribunal, et tourner dans ses doigts les petites pierres qui servoient de suffrage. Il s'imagine aussi que son coq a été gagné, par argent, pour ne l'éveiller que tard. Tous ces traits de folie ont obligé son fils à le tenir enfermé; mais tantôt il se met sous le ventre de son âne qui sort, comme Ulysse sous un bélier, pour s'échapper de l'antre du cyclope Polyphême; tantôt il se sauve par la fenêtre. On voit de même dans les *Plaideurs* le Juge qui, enfermé par son fils, saute par la fenêtre, ou paroît dans les goutieres, ou par le soupirail pour juger. Lorsque le Juge d'Aristophane est enfermé, les autres Juges, ses confreres, passent le matin devant sa porte, et l'appellent pour aller avec eux au lieu où ils vont rendre la justice. Il leur ré-

pond qu'il est retenu prisonnier, par la cruauté d'un fils, *qui ne me permet point*, dit-il, *de juger, ni de faire du mal.* Ce Juge ne déguise point sa méchanceté avec ses confreres, parce qu'ils se ressemblent tous. Ses confreres l'exhortent à s'échapper pendant que son fils dort. Il prend une corde pour descendre par la fenêtre. Son fils accourt. Tous les Juges, déguisés en Guêpes, le poursuivent avec leurs aiguillons. Le fils prétend que c'est pour rendre plus heureux son pere qu'il l'empêche d'aller juger. Le pere, en présence du chœur, plaide contre son fils, et fait voir quelle est la puissance d'un Juge, qu'il compare à celle d'un Roi, et les avantages d'une profession dans laquelle on gagne tous les jours de l'argent. A ce plaidoyer le fils répond par un autre; et tous deux révelent les iniques mysteres du Gouvernement. Le fils ne pouvant persuader à son pere de préférer les amusemens et les festins au plaisir de toujours juger, lui conseille, voulant contenter sa folie, de tenir audience dans son domestique, et de juger ses esclaves. Dans ce moment, on entend crier après un chien qui a emporté un fromage de Sicile. Quel crime! l'occa-

sion est belle pour exercer l'office de Juge! Deux chiens paroissent : l'un est accusateur et plaide ; l'autre se défend. Les petits du criminel sont présentés au Juge pour l'attendrir. Son intention, cependant, est de condamner le coupable ; mais en mettant le suffrage dans le vase, il met, par distraction, le suffrage qui absout. Au désespoir de cette méprise, qu'il regarde comme une honte pour lui, il en demande pardon aux Dieux. Enfin, il consent à suivre les conseils de son fils, à quitter le métier de Juge, et à ne plus songer qu'à réjouissances et festins. Il se livre à la débauche avec tant d'excès qu'il est toujours ivre, et, après avoir battu et volé, s'attire tant d'affaires qu'on vient, de tous côtés, demander justice contre lui. Ainsi cet homme, qui n'aimoit qu'à condamner les autres, devient un criminel que la Justice ne doit pas épargner. »

« Ce précis de la Comédie des *Guêpes* fait voir que la copie est en bien des choses conforme à l'original. Les deux Poëtes, dans plusieurs bouffonneries, propres à faire rire le peuple, ont jetté beaucoup de ce sel attique, si agréable aux personnes d'un goût délicat. L'éloignement des

tems et des mœurs, et l'ignorance de plusieurs allusions sont cause qu'une grande partie de ce sel répandu dans Aristophane est perdue pour nous ; ce qui est aisé à concevoir, puisque même la Comédie des *Plaideurs* a beaucoup de traits qui n'ont plus aujourd'hui le même agrément que dans la nouveauté, à cause de l'application qu'on en faisoit, du tems de l'Auteur, à des personnes connues. Il y avoit alors, par exemple, un Président si amoureux de son métier qu'il l'exerçoit dans son domestique. Quand son fils lui représentoit qu'il avoit besoin d'un habit neuf, il lui répondoit gravement : *Présente ta requête ;* comme Dandin avoit répondu à Petit-Jean : *Présente ta requête comme tu veux dormir*, raconte celui-ci à Léandre, dans la seconde scene du premier acte des *Plaideurs ;* et quand le fils du Président en question avoit présenté sa requête, le pere y répondoit par un *soit communique à la mere.* »

« Tout Ouvrage satyrique a certains agrémens que le tems efface ; mais l'Ouvrage subsiste toujours quand il contient une critique fine de quelque défaut commun chez les hommes, et qui mérite d'être tourné en ridicule. Le défaut qui est l'ob-

jet de ces deux Comédies est de tous les tems, et a régné à Athenes comme à Paris. Une place qui met un homme en état de décider de la vie et de la fortune des autres, et qui, en même-tems, lui rapporte de l'argent, peut flater son amour-propre et son avarice. Les Poëtes Comiques, dans leurs imitations, peuvent et doivent même ajouter au vrai, pourvu qu'ils ne s'écartent pas de la vraisemblance. Il n'est pas commun de voir un Juge tel que celui qu'Aristophane a dépeint; mais il n'est pas impossible qu'il se trouve. Le Dandin des *Plaideurs* est de même : il croit que sa place l'éleve au-dessus de toute la Noblesse, parce qu'il a vu des Gentilshommes l'attendre dans sa cour, et, pour se chauffer, venir *tourner sa broche*, dit-il, dans la scene quatrieme du premier acte. Sa profession est bonne, puisque *chaque ruban de son fils lui coûte une sentence*, lui dit-il dans la même scene. Il est fort content des *étrennes d'un Juge*. Le solliciteur Chicaneau, qui commence sa sollicitation par lui parler *d'un quartaut de bon vin muscat, qu'il a fait porter chez lui*, est écouté le premier. Quand son fils lui propose de tenir des audiences domestiques, il demande qui lui paiera

ses vacations ; il parle de ses *épices*. Il dit que sa défunte femme, *la pauvre Babonnette*, étoit capable *d'emporter les serviettes du buvetier du Palais*. C'étoit la femme du Lieutenant-Criminel Tardieu, laquelle avoit effectivement pris quelques serviettes chez le buvetier, et qui fournit à Racine ce caractere. Le portier du Juge Dandin n'ouvre la porte qu'à ceux qui le payent, et rend compte de ses profits à son maître, qui est encore capable de se laisser corrompre par une autre passion, et qui dit à la jeune Isabelle : *A qui veux-tu faire perdre la cause ?* Il lui propose, pour partie de plaisir, *d'aller voir donner la question*. Il est porté comme le Juge d'Aristophane à faire du mal ; et lorsqu'après s'être endormi à l'audience, pendant le plaidoyer de l'Intimé pour le chien Citron, dans la troisieme scene du cinquieme acte, on lui demande un jugement. Il se réveille en sursaut, et prononce : *Aux galeres !* »

« A ce tableau des extravagances d'un mauvais Juge, le Poëte François en a joint un autre dont il n'a point trouvé l'original dans le Poëte Grec ; c'est le tableau des extravagances de ceux qui, dominés par la passion de la chicane, sont toujours prêts à faire

faire marcher les Huissiers, sans considérer dans combien de procédures et de frais entraînent les plus petits procès. Quoiqu'on ait adjugé à la Comtesse, qui paroît dans cette Piece, une pension suffisante pour vivre honnêtement, elle se trouve très-malheureuse de n'avoir plus la liberté de plaider, mari, pere et enfans. Elle raconte ses malheurs à Chicaneau, qui a la même fureur qu'elle; et leurs confidences mutuelles se terminent par une querelle qui cause un procès criminel. Une Comédie qui a pour objet de corriger, en riant, de pareilles extravagances, dont on ne voit que trop d'exemples dans le monde, a un objet utile; et, pour faire voir le ridicule de ces passions, elle emploie des bouffonneries qui font quelquefois plus d'effet que des leçons sérieuses. C'est par une de ces bouffonneries que le Poëte François fait sentir le ridicule d'une éloquence fort en usage de son tems, et beaucoup plus ancienne, puisqu'elle est toute pareille à celle de cet Avocat de Rome à qui Martial dit : *Vous me parlez de la bataille de Cannes et de la guerre de Mithridate; parlez de mes trois chevres.*

« *Tu Cannas, Mithridaticumque bellum....*

» *Magna voces sonas, manuque totâ :*
» *Jam dic, Posthume, de tribus capellis.* »

« La Comédie des *Guêpes* et celle des *Plaideurs* sont semblables en bien des choses, et différentes en beaucoup d'autres. Elles sont semblables parce qu'elles ont un même objet, et elles sont différentes parce qu'elles ont été faites pour amuser deux peuples dont les mœurs sont très-différens. On ne voit point dans Aristophane d'amant déguisé en Commissaire pour pouvoir entretenir une fille, parce que les Comédies Grecques ne rouloient pas comme les nôtres sur une intrigue d'amour, et même amusoient souvent le Peuple et les Spectateurs de bon goût, sans aucun personnage de femmes. Parmi nous c'est une espece de nécessité qu'il y ait une intrigue amoureuse dans toute Comédie, et qu'elle se termine par un mariage »

« Riccoboni, dans sa *Réformation du Théatre*, regarde le dénouement des *Plaideurs* comme dangereux pour les mœurs, parce que c'est, selon lui, un mauvais exemple à donner que celui d'un amant qui, à la faveur d'un déguisement, fait signer à un pere son contrat de mariage.

Comme une signature surprise de cette façon, s'il étoit possible, ne produiroit jamais dans la société l'effet que le Poëte suppose qu'elle produit dans sa Piece, pour la pouvoir terminer par un mariage, cette fiction, ne pouvant être regardée que comme plaisanterie de Comédie, et, examinée de près, n'étant pas même vraisemblable, ne donne point un exemple qu'on puisse mettre en pratique ; et il seroit à souhaiter que les Pieces de Théatre n'offrissent jamais rien de plus dangereux à la jeunesse. Riccoboni ne trouve que ce défaut dans cette Piece, qu'il estime beaucoup. Comme il a fait une étude particuliere des Comédies modernes, des différentes nations, et qu'il a lui-même travaillé dans ce genre avec succès, son jugement ne peut qu'être de poids. Voici celui qu'il porte de cette Comédie. »

« *La Comédie des* Plaideurs *de Racine est la Piece la plus singuliere que j'aie trouvée dans tous les Théatres de l'Europe. Il y corrige deux passions, qui, à la vérité, paroissent rarement dans le monde ; mais qui ne sont jamais médiocres dans ceux qui s'y laissent entraîner. Les Juges ordinairement exercent leurs charges ou avec une attention scrupuleuse, ou*

avec une vicieuse nonchalance. On croiroit qu'il ne peut pas y en avoir un seul qui souhaitât avec empressement d'avoir des procès à juger, et l'on s'imagineroit plutôt qu'un tel emploi est regardé comme une gêne très pénible. Il est cependant vrai qu'il se trouve aussi des Juges qui ont la fureur de juger : tant il est constant que la malice des hommes peut se faire une passion des choses même les plus sérieuses, et, en apparence, les moins satisfaisantes. D'un autre côté l'on entend bien des clameurs contre l'usage et la nécessité d'avoir des procès. Cependant il n'est que trop vrai qu'il y a des personnes qui ne sauroient vivre sans procès, qui les cherchent, et qui, sur des prétextes très frivoles, attaquent leurs parens, souvent même leurs amis, seulement pour avoir le plaisir de plaider. Racine, avec tout l'art dont il étoit capable, a tourné ces deux passions en ridicule; en sorte que depuis Molière j'ai peine à croire que le vrai style de la Comédie se soit conservé nulle part aussi-bien que dans la Comédie des Plaideurs. »

« Comme à Athenes la profession de Juge étoit fort lucrative, il y devoit avoir un grand nombre de Juges dignes de la censure d'Aristo-

phane ; mais le Poëte Grec qui a tourné en ridicule la fureur de juger n'ayant pas songé comme le Poëte François à tourner en ridicule la fureur de plaider, on peut croire que les Plaideurs n'étoient pas si communs à Athenes que parmi nous. On accuse, en effet, notre Nation d'aimer plus qu'une autre la chicane et les procès. Dans les *Lettres sur les Anglois et les François*, écrites par un Suisse, homme Philosophe, et qui avoit beaucoup voyagé, voici ce qu'on lit : *Si les Officiers de justice sont en très grand nombre en France, les gens qui leur donnent lieu d'exercer leurs offices et qui se ruinent en procès, le sont au-delà de tout ce qu'on peut dire. Les François sont, sans contredit, la nation du monde où il y a le plus de Plaideurs. Quand on les envisage par cette double folie, on se souvient des deux personnages ridicules d'une de leurs Comédies, et on est tenté de faire une application plus générale du vers qui les caractérise :*

« *L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger.* »

scene cinquieme du premier acte des *Plaideurs.* »

« On croiroit, à entendre ce Philosophe Suisse, qu'une moitié de notre nation est com-

posée d'Officiers de Justice et l'autre moitié de Plaideurs. Il est vrai que dans le tems où cette Comédie fut faite, l'amour de la chicane étoit beaucoup plus répandu qu'aujourd'hui. Ce fut peut-être ce qui engagea le Poëte à la composer, et peut-être aussi ce qui fut cause qu'on la reçut très-mal d'abord à Paris. Quand l'Espagnol Cervantes entreprit, par son agréable Roman de *D. Quichotte*, de tourner en ridicule un défaut très-commun dans sa nation, la manie de la Chevalerie forfantique, il n'y trouva pas d'abord beaucoup de rieurs. »

« Du tems de Racine, nos Avocats avoient encore coutume de remonter au déluge, de raconter des faits inutiles à leurs causes, de remplir leurs discours de longs passages des Anciens, et, pour faire voir leur érudition, de rapporter beaucoup de citations. Cette éloquence avoit été autrefois fort à la mode; témoin Bélievre, qui, demandant à la Reine Élisabeth d'Angleterre la grace de Marie Stuart, Reine d'Écosse, dans un long discours, que rapporte l'Historien de Thou, non content de raconter plusieurs traits de l'Histoire ancienne, cite des passages d'Homere, de

Platon et de Callimaque. C'est pour cela que l'on voit dans la Comédie des *Plaideurs* des passages d'Ovide et de Lucain, et qu'on entend citer, non-seulement le Digeste, mais Aristote, Pausanias et des Jurisconsultes qui n'ont pas plus de rapport à la cause qu'on y plaide que Pausanias, comme Rebuffe qui écrivit dans le seizieme siecle sur les matieres Bénéficiales, et Amenophus, Jurisconsulte Grec, qui a écrit sur le droit Bizantin, et dont l'Ouvrage, qui est une espece de Manuel, est nommé, en latin, *Promptuarium*. C'est encore ce ridicule que Racine a voulu fronder, en faisant crier par Dandin, d'abord à Petit-Jean et ensuite à l'Intimé, qu'il interrompt dans leur plaidoyer, scene troisieme du cinquieme acte : *Au fait, au fait, Avocat, au fait !* lesquels, après avoir traîné long-tems un grand nombre de longues phrases, finissent par précipiter le peu qu'il y a d'important à savoir, de maniere à ne pas le laisser seulement entendre. Une anecdote du tems autorisoit cette derniere critique de Racine. Un Avocat qui avoit été chargé de défendre la cause d'un homme sur le compte. duquel on vouloit mettre un enfant, s'étoit jetté, à dessein, dans

des digressions tout-à-fait étrangeres à son sujet ; et le Juge, pendant tout le plaidoyer, n'avoit cessé de lui dire, comme fait Dandin : *Au fait, Avocat, au fait !* L'Avocat, impatienté de la leçon, avoit terminé brusquement, en disant, avec volubilité : *Le fait est enfant fait : celui qu'on dit l'avoir fait, nie le fait. Voilà le fait.* »

« Deux traits de critique de cette Comédie, qui ne furent pas facilement pardonnés à l'Auteur, ce sont l'un ce vers du *Cid*, acte premier, scene premiere, où Elvire dit, en parlant de D. Diegue :

» Ses rides sur son front ont gravé ses exploits, »

et que Racine a parodié, en le faisant dire de cette maniere par l'Intimé, du feu sergent, son pere :

» Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits. »

L'autre trait est le nom qu'il fit prendre à l'Intimé, deguisé en sergent, dans la quatrieme scene du second acte. Comme la logique de Port-Royal avoit d'abord passé pour être l'ouvrage d'un M. le Bon, et que Racine étoit alors brouillé avec Port-Royal, on crut qu'il avoit par

par dérision, donné le nom de *Le Bon* au prétendu sergent de sa Piece. Cette plaisanterie, à laquelle il n'avoit peut-être pas pensé, lui attira des querelles; et P. Corneille fut très-piqué de ce qu'il avoit osé se jouer d'un vers qu'il croyoit l'un des plus beaux qu'il eût faits. *Quoi donc! disoit P. Corneille, ne tient-il qu'à un jeune homme de venir tourner en ridicule les plus beaux vers des gens?* Cependant, comme l'observe La Monnoye, l'Académie Françoise dans ses *Sentimens sur les vers du Cid*, avoit dit de celui-ci : *Les rides marquent les années, et ne gravent point les exploits.* » (Voyez le cinquieme Volume des Tragédies de notre Collection.)

Nous avons puisé cet historique de la Comédie des *Plaideurs* dans les *Mémoires sur la Vie*, et dans les *Remarques sur les Œuvres de Racine, par son fils*, qui a rapporté lui-même le passage de *Riccoboni;* ainsi que dans la *Lettre de M. de Valincourt à l'Abbé d'Olivet, sur Racine*, et que l'Abbé d'Olivet a insérée dans son *Histoire de l'Académie Françoise;* dans les *Commentaires de Brossette sur les Poésies de Boileau;* dans le

Ménagiana, et dans les *Anecdotes Dramatiques* de l'Abbé de La Porte.

Il parut en 1712 une Piece intitulée aussi *Les Plaideurs*, qui fut jouée à la Foire Saint-Germain, pas la Troupe des associés Dolet, de La Place et Bertrand, et imprimée, à Paris, la même année, *in*-12 ; mais qui n'a rien de commun que le titre avec celle de Racine. Les Comédiens François étant en procès avec les Acteurs forains, un anonyme imagina de composer une Piece en trois actes, par écriteaux, dans laquelle il fit vomir un torrent d'invectives par ces derniers contre leurs adversaires. Voilà quel est tout le sujet de cette Piece.

LES PLAIDEURS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS,

DE RACINE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en Novembre 1668.

PERSONNAGES.

DANDIN, Juge.

LÉANDRE, fils de Dandin.

CHICANEAU, Bourgeois.

ISABELLE, fille de Chicaneau.

LA COMTESSE DE PIMBESCHE.

L'INTIMÉ, Secrétaire.

PETIT-JEAN, Portier.

LE SOUFLEUR.

La Scene est dans une ville de Basse-Normandie.

LES PLAIDEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PETIT-JEAN, *traînant un gros sac de procès.*

Ma foi ! sur l'avenir, bien fou qui se fiera :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un Juge, l'an passé, me prit à son service ;
Il m'avoit fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands vouloient se divertir de nous :
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étois, j'étois un bon apôtre,
Et je faisois claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros Monsieurs me parloient chapeau bas.
Monsieur de Petit-Jean, ah ! gros comme le bras.
Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie :
Ma foi ! j'etois un franc portier de comédie ;
On avoit beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entroit point chez nous sans graisser le marteau.

Point d'argent, point de suisse, et ma porte étoit close.
Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose :
Nous comptions quelquefois. On me donnoit le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin ;
Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurois sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage : il avoit le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier ;
Et bien souvent, tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
Il s'y seroit couché, sans manger et sans boire.
Je lui disois par fois : Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin :
Qui veut voyager loin ménage sa monture,
Buvez, mangez, dormez et faisons feu qui dure.
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé,
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmote toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, malgré,
Ne se coucher qu'en robe, et qu'en bonnet quarré.
Il fit couper la tête à son coq, de colere,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ;
Il disoit qu'un Plaideur dont l'affaire alloit mal,
Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près,
Autrement serviteur, et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est alégre.

Pour moi, je ne dors plus. Aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi! pour cette nuit, il faut que je m'en donne.
Pour dormir dans la rue on n'offense personne.
Dormons.

(*Il se couche par terre.*)

SCENE II.

L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

L'INTIMÉ.

HÈ! Petit-Jean, Petit-Jean!

PETIT-JEAN, *à part.*

L'Intimé!
Il a déja bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ.

Que diable! si matin que fais-tu dans la rue?

PETIT-JEAN.

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue?
Garder toujours un homme, et l'entendre crier?
Quelle gueule! Pour moi, je crois qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ.

Bon!

PETIT-JEAN.

Je lui disois donc, en me grattant la tête,
Que je voulois dormir.... « Présente ta requête

Comme tu veux dormir, » m'a-t-il dit gravement....
Je dors, en te contant la chose seulement.
Bon soir.

L'INTIMÉ.

Comment, bon soir ? Que le diable m'emporte,
Si.... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN, *à la fenêtre, appelant.*

PETIT-JEAN ! l'Intimé !

L'INTIMÉ, *à Petit-Jean.*

Paix.

DANDIN.

Je suis seul ici.
Voilà mes Guichetiers en défaut, Dieu merci !
Si je leur donne tems, ils pourront comparoître.
Ça, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
(*Sautant dans la rue.*)
Hors de Cour.

L'INTIMÉ.

Comme il saute !

PETIT-JEAN, *à Dandin.*

Oh ! Monsieur, je vous tien.

DANDIN.

Au voleur ! au voleur !

PETIT-JEAN.

Oh ! nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ, *à Dandin.*

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte ! l'on me tue !

SCENE IV.

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

LÉANDRE, *à la cantonnade.*

VÎTE un flambeau, j'entends mon pere dans la rue...
(*A Dandin.*)
Mon pere, si matin, qui vous fait déloger ?
Où courez-vous la nuit ?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Eh ! qui juger ? Tout dort.

PETIT-JEAN.

Ma foi ! je ne dors gueres.

LÉANDRE, *montrant Dandin.*

Que de sacs ! il en a jusques aux jarretieres.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE.

Eh ! qui vous nourrira ?

DANDIN.

Le buvetier, je pense.

LÉANDRE.

Mais, où dormirez-vous, mon pere ?

DANDIN.

A l'Audience.

LÉANDRE.

Non, mon pere, il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
Dormez chez vous. Chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade ;
Et, pour votre santé....

DANDIN.

Je veux être malade.

LÉANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos,
Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.

DANDIN.

Du repos ? Ah ! sur toi tu veux régler ton pere.
Crois-tu qu'un Juge n'ait qu'à faire bonne chere,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galans ;
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans ?
L'argent ne nous vient pas si vîte que l'on pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence....
Ma robe vous fait honte : un fils de Juge ! Ah ! fi !
Tu fais le Gentilhomme... Eh ! Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garderobe
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe,
Et c'est le bon parti. Compare, prix pour prix,

Les étrennes d'un Juge à celles d'un Marquis.
Attends que nous soyions à la fin de Décembre.
Qu'est-ce qu'un Gentilhomme? Un pilier d'anti-
chambre.
Combien en as-tu vus, je dis des plus hupés,
A soufler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche;
Enfin pour se chauffer, venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traite. Eh! mon pauvre garçon,
De ta défunte mere est-ce-là la leçon?
La pauvre Babonnette! hélas! lorsque j'y pense,
Elle ne manquoit pas une seule Audience.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta:
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta:
Elle eût du buvetier emporté les serviettes
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes;
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LÉANDRE.

Vous vous morfondez-là,
(*A Petit-Jean.*)
Mon pere.... Petit-Jean, remenez votre maître,
Couchez-le dans son lit; fermez porte, fenêtre;
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT-JEAN.

Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut.

DANDIN.

Quoi! l'on me menera coucher sans autre forme?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

LÉANDRE.

Eh ! par provision, mon pere, couchez-vous.

DANDIN.

J'irai ; mais je m'en vais vous faire enrager tous.
Je ne dormirai point.

LÉANDRE.

Eh ! bien, à la bonne-heure.
(*A Petit-Jean*) (*A l'Intimé.*)
Qu'on ne le quitte pas.... Toi, l'Intimé, demeure.
(*Dandin et Petit-Jean rentrent.*)

SCENE V.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

JE veux t'enttetenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ.

Quoi ! vous faut-il garder ?

LÉANDRE.

J'en aurois bon besoin.
J'ai ma folie, hélas ! aussi-bien que mon pere !

L'INTIMÉ.

Oh ! vous voulez juger ?

LÉANDRE.

Laissons-là le mystere.
(*Montrant la maison d'Isabelle.*)
Tu connois ce logis ?

L'INTIMÉ.

Je vous entends enfin.
Diantre ! l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler, sans doute, d'Isabelle.
Je vous l'ai dit cent fois, elle est sage, elle est belle;
Mais vous devez songer que Monsieur Chicaneau
De son bien, en procès, consume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point ? Je crois qu'à l'Audience
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprès de son Juge il s'est venu loger :
L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger ;
Et c'est un grand hasard s'il conclut votre affaire
Sans plaider le curé, le gendre et le notaire.

LÉANDRE.

Je le sais comme toi ; mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

L'INTIMÉ.

Eh ! bien, épousez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire prête.

LÉANDRE.

Eh ! cela ne va pas si vîte que ta tête.
Son pere est un sauvage à qui je ferois peur.
A moins que d'être huissier, sergent ou procureur
On ne voit point sa fille ; et la pauvre Isabelle,
Invisible et dolente, est en prison chez elle.
Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée et son bien en procès.
Il la ruinera, si l'on le laisse faire.
Ne connoîtrois-tu pas quelqu'honnête faussaire

Qui servît ses amis, en le payant, s'entend;
Quelque sergent zélé ?

L'INTIMÉ.

Bon! l'on en trouve tant.

LÉANDRE.

Mais encore.

L'INTIMÉ.

Ah! Monsieur, si feu mon pauvre pere
Étoit encor vivant, c'étoit bien votre affaire.
Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois.
Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.
Il vous eût arrêté le carrosse d'un Prince:
Il vous l'eût pris lui-même; et si, dans la province,
Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon pere, pour sa part, en emboursoit dix-neuf.
Mais de quoi s'agit-il? Suis-je pas fils de maître?
Je vous servirai.

LÉANDRE.

Toi?

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un sergent peut-être.

LÉANDRE.

Tu porterois au pere un faux exploit?

L'INTIMÉ.

Hon, hon....

LÉANDRE.

Tu rendrois à la fille un billet?

L'INTIMÉ.

Pourquoi non?
Je suis des deux métiers.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Viens, je l'entends qui crie.
Allons, à ce dessein, rêver ailleurs.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE VI.

CHICANEAU, *seul, à l'entrée de la Coulisse, allant et revenant.*

LA Brie,
Qu'on garde la maison ; je reviendrai bientôt.
Qu'on ne laisse monter aucune ame là-haut.
Fais porter cette lettre à la poste du Maine ;
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte-les ce matin.
Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin....
Ah ! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre....
Est-ce tout ? .... Il viendra me demander, peut-être,
Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin ;
Qu'il m'attende.... Je crains que mon Juge ne sorte.
Quatre heures vont sonner... Mais frappons à sa porte.

(*Il frappe à la porte de Dandin.*)

SCENE VII.

PETIT-JEAN, *entr'ouvrant la porte, et restant en dedans de la maison;* CHICANEAU.

PETIT-JEAN.

Qui va là?

CHICANEAU.

Peut-on voir Monsieur?

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant.*

(*Petit-Jean ouvre.*)

Pourroit-on
Dire un mot à Monsieur son secrétaire?

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant.*

Et Monsieur son portier?

PETIT-JEAN, *ouvrant.*

C'est moi-même.

CHICANEAU.

De grace,
Buvez à ma santé, Monsieur.

PETIT-JEAN, *prenant l'argent.*

Grand bien vous fasse;
(*Rentrant et fermant la porte.*)
Mais revenez demain.

SCENE VIII.

CHICANEAU, *seul.*

EH ! rendez donc l'argent....
Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant !
J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine.
Six écus en gagnoient une demi-douzaine ;
Mais, aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier
Ne me suffiroit pas pour gagner un portier....
Mais j'aperçois venir Madame la Comtesse
De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCENE IX.

LA COMTESSE, CHICANEAU.

CHICANEAU.

MADAME, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Eh ! bien, l'ai-je pas dit ?
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde :
Il faut que, tous les jours, j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse céler.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours, je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU, *l'interrompant.*

Si pourtant, j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, quel arrêt!

CHICANEAU, *l'interrompant.*

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sachiez, Monsieur, la perfidie....

CHICANEAU, *l'interrompant.*

Ce n'est rien dans le fonds

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die...

CHICANEAU, *l'interrompant.*

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà,
Au travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au Juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé:
A deux bottes de foin le dégat estimé;
Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de Cour. J'en appele.
Pendant qu'à l'Audience on poursuit un arrêt.
Remarquez bien ceci, Madame, s'il vous plaît.
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,

Obtient, pour quelqu'argent, un arrêt sur requête,
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on?
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
Autre incident. Tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la Cour
Du foin que peut manger une poule en un jour.
Le tout joint au procès, enfin, et toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause.
Le cinquieme ou sixieme Avril, cinquante six,
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointemens, trente exploits, six instances,
Six-vingt productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin. Je perds ma cause, avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge,
Après quinze ou vingt ans? Il me reste un refuge:
La requête civile est ouverte pour moi;
Je ne suis pas rendu... Mais, vous, comme je voi,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres!

LA COMTESSE.

Je....

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès alloient être finis:
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits,
L'un contre mon mari, l'autre contre mon pere
Et contre mes enfans. Ah! Monsieur, la misere!
Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie!

CHICANEAU.

De plaider!

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait est noir!
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU.

Comment! lier les mains aux gens de votre sorte?...
Mais, cette pension, Madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, Monsieur, que trop honnêtement;
Mais vivre, sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'ame,

Et nous ne dirons mot?... Mais, s'il vous plaît, Madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas.
Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Eh! quelque soixante ans.

CHICANEAU.

Comment! c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout.
J'y vendrai ma chemise; et je veux rien, ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi : voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je vous crois, comme mon propre père.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon Juge...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh! oui, Monsieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jeter à ses pieds....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oui, je m'y jetterai ;

Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irois, sans façon,

Trouver mon Juge....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Hélas ! que ce Monsieur est bon !

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah ! que vous m'obligez ! je ne me sens pas d'aise.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon Juge, et lui dirois....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oui.

CHICANEAU.

Voi !...

Et lui dirois, Monsieur....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oui, Monsieur.

CHICANEAU.

Liez-moi...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU.

A l'autre!

LA COMTESSE.

Je ne la serai point.

CHICANEAU.

Quelle humeur est la vôtre!

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne savez pas, Madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, Monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais, je ne veux point, Monsieur, que l'on me lie.

CHICANEAU.

Enfin, quand une femme en tête a sa folie....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Fou, vous-même!

CHICANEAU.

Madame!...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Et pourquoi me lier?

CHICANEAU.

Madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Voyez-vous? il se rend familier!

CHICANEAU.

Mais, Madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Un crasseux, qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis!

CHICANEAU.

Madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Avec son âne!...

CHICANEAU.

Vous me poussez!...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Bon-homme, allez garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédez!...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Le sot!

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins!

SCENE X.

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

PETIT-JEAN.

Voyez, le beau sabat qu'ils font à notre porte!
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU.

Monsieur, soyez témoin....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Que Monsieur est un sot.

CHICANEAU, *à Petit-Jean.*

Monsieur, vous l'entendez ? retenez bien ce mot.

PETIT-JEAN, *à la Comtesse.*

Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole!

LA COMTESSE.

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle!

PETIT-JEAN.

(*A Chicaneau.*)

Folle?... Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conseille.

PETIT-JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Voyez-vous? il se rend familier!

CHICANEAU.

Mais, Madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Un crasseux, qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis!

CHICANEAU.

Madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Avec son âne!...

CHICANEAU.

Vous me poussez!...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Bon-homme, allez garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédez!...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Le sot!

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins!

SCENE X.

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

PETIT-JEAN.

Voyez, le beau sabat qu'ils font à notre porte!
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU.

Monsieur, soyez témoin....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Que Monsieur est un sot.

CHICANEAU, *à Petit-Jean.*

Monsieur, vous l'entendez ? retenez bien ce mot.

PETIT-JEAN, *à la Comtesse.*

Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole!

LA COMTESSE.

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle!

PETIT-JEAN.

(*A Chicaneau.*)

Folle?... Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conseille.

PETIT-JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT-JEAN, *à Chicaneau.*

Oh! Monsieur....

CHICANEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT-JEAN, *à la Comtesse.*

Oh! Madame....

LA COMTESSE.

Qui, moi, souffrir qu'on me querelle?

CHICANEAU, *à Petit-Jean.*

Une crieuse!....

PETIT-JEAN.

Eh! paix.

LA COMTESSE.

Un chicaneur!....

PETIT-JEAN.

Holà!

CHICANEAU.

Qui n'ose plus plaider.

LA COMTESSE.

Que t'importe cela?

Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable?

Brouillon, voleur!

CHICANEAU.

Eh! bon, eh! bon, de par le Diable!

Un sergent, un sergent!

LA COMTESSE.

Un huissier, un huissier!

PETIT-JEAN.

Ma foi! Juge et Plaideurs, il faudroit tout lier.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

MONSIEUR, encore un coup, je ne puis pas tout faire;
Puisque je fais l'huissier, faites le commissaire.
En robe, sur mes pas, il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces Plaideurs songent-ils que vous soyiez au monde?
Eh! lorsqu'à votre pere ils vont faire leur cour
A peine seulement savez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne Comtesse,
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse?
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour Monsieur Chicaneau,
Et le fait assigner pour certaine parole,
Disant qu'il la voudroit faire passer pour folle;
Je dis folle à lier, et pour d'autres excès,
Et blasphêmes, toujours l'ornement des procès?....

Mais vous ne dites rien de tout mon équipage :
Ai-je bien d'un sergent le port et le visage ?

LÉANDRE.

Ah ! fort bien.

L'INTIMÉ.

Je ne sais, mais je me sens enfin
L'ame et le dos six fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en soit, voici l'exploit et votre lettre ;
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais pour faire signer le contrat que voici,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en présence du pere.

LÉANDRE.

Mais ne vas pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ.

Le pere aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

(*Léandre rentre, et l'Intimé va frapper à la porte d'Isabelle.*)

SCENE II.

ISABELLE, L'INTIMÉ.

ISABELLE, *ouvrant.*

Qui frappe?

L'INTIMÉ.

(*A part.*)

Ami... C'est la voix d'Isabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, Monsieur?

L'INTIMÉ.

Mademoiselle,
C'est un petit exploit, que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE.

Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre;
Mon pere va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'est donc pas ici, Mademoiselle?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, Mademoiselle, est mis sous votre nom.

ISABELLE.

Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute?
Sans avoir de procès, je sais ce qu'il en coûte;

Et si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi
Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez....

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'est pas un exploit ?

ISABELLE.

Chanson !

L'INTIMÉ.

C'est une lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais lisez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas !

L'INTIMÉ.

C'est de Monsieur....

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIMÉ.

Léandre.

ISABELLE.

Parlez bas.

C'est de Monsieur ?....

L'INTIMÉ.

Que diable ! on a bien de la peine
A se faire écouter.... Je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE, *le reconnoissant.*

Ah ! l'Intimé, pardonne à mes sens étonnés !
Donne.

L'INTIMÉ.

Vous me deviez fermer la porte au nez !

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte ?
Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte ?

ISABELLE.

Eh ! donne donc !

L'INTIMÉ.

La peste !....

ISABELLE.

Oh ! ne donnez donc pas.
Avec votre billet retournez sur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenez : une autre fois ne soyez pas si prompte.

SCENE III.

CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

CHICANEAU, *à part.*

Oui! je suis donc un sot, un voleur, à son compte?
Un sergent s'est chargé de la remercier;
Et je lui vais servir un plat de mon métier.
Je serois bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât assigner la premiere....
(*Apercevant l'Intimé avec Isabelle.*)
Mais un homme ici parle à ma fille!.... Comment!
Elle lit un billet! Ah! c'est de quelque amant.
Approchons.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Tout de bon! ton maître est-il sincere?
Le croirai-je?

L'INTIMÉ.

Il ne dort non plus que votre pere.
(*Apercevant Chicaneau.*)
Il se tourmente. Il vous.... fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

ISABELLE, *à part, apercevant aussi Chicaneau.*

(*A l'Intimé.*)
C'est mon pere ... Vraiment, vous leur pouvez apprendre
Que si l'on nous poursuit, nous saurons nous défendre...
(*Déchirant le billet.*)
Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

CHICANEAU, *à part.*

Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit?...
(*A Isabelle.*)
Ah ! tu seras un jour l'honneur de ta famille!
Tu défendras ton bien. Viens, mon sang, viens ma fille!...
Va, je t'acheterai *Le Praticien François*....
Mais, diantre ! il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guere:
Ils me feront plaisir ; je les mets à pis faire.

CHICANEAU.

Eh ! ne te fâche point....

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Adieu, Monsieur.
(*Elle rentre.*)

SCENE IV.

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *tirant de sa poche une écritoire et du papier, et s'agenouillant à demi, pour se mettre en état d'écrire.*

OR ça,
Verbalisons.

CHICANEAU.

Monsieur, de grace ! excusez-la.
Elle n'est pas instruite ; et puis, si bon vous semble,
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANEAU.

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ, *se relevant, et remettant dans sa poche son écritoire et son papier.*

Je ne suis pas méchant;
J'en ai sur moi copie.

CHICANEAU.

Ah! le trait est touchant!
Mais je ne sais pourquoi, plus je vous envisage
Et moins je me remets, Monsieur, votre visage.
Je connois force huissiers.

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moi:
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

CHICANEAU.

Soit. Pour qui venez-vous?

L'INTIMÉ.

Pour une brave Dame,
Monsieur, qui vous honore; et, de toute son ame,
Voudroit que vous vinssiez, à ma sommation,
Lui faire un petit mot de réparation.

CHICANEAU.

De réparation!... Je n'ai blessé personne.

L'INTIMÉ.

Je le crois; vous avez, Monsieur, l'ame trop bonne.

CHICANEAU.

Que demandez-vous donc?

L'INTIMÉ.

Elle voudroit, Monsieur,
Que, devant des témoins, vous lui fissiez l'honneur
De l'avouer pour sage, et point extravagante.

CHICANEAU.

Parbleu! c'est ma Comtesse.

L'INTIMÉ.

Elle est votre servante.

CHICANEAU.

Je suis son serviteur.

L'INTIMÉ.

Vous êtes obligeant,
Monsieur.

CHICANEAU.

Oui, vous pouvez l'assurer qu'un sergent
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Eh! quoi donc? les battus, ma foi! paîront l'amende!
(*Lisant.*)
Voyons ce qu'elle chante..... « Hon... Sixieme Janvier.
» Pour avoir faussement dit qu'il falloit lier,
» Étant à ce porté par esprit de chicane,
» Haute et puissante Dame Yolande Cudasne,
» Comtesse de Pimbesche, Orbeche, *et cætera*;
» Il soit dit que sur l'heure il se transportera
» Au logis de la Dame et là d'une voix claire,
» Devant quatre témoins, assistés d'un notaire,
» Zeste! ledit Hiérôme avoûra hautement,
» Qu'il l'a tient pour sensée et de bon jugement.
(*A l'Intimé*)
» Le Bon »..... C'est donc le nom de votre Seigneurie?

L'INTIMÉ.

(*A part.*)

Pour vous servir.... Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU, *à part.*

Le Bon?.... Jamais exploit ne fut signé le Bon.

(*A l'Intimé.*)

Monsieur le Bon....

L'INTIMÉ.

Monsieur.

CHICANEAU.

Vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

CHICANEAU.

Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU.

Moi, payer? En soufflets....

L'INTIMÉ.

Vous êtes trop honnête!
Vous me le paîrez bien.

CHICANEAU.

Oh! tu me romps la tête.

(*Il lui donne un soufflet.*)

Tiens, voilà ton paîment.

L'INTIMÉ.

Un soufflet! Écrivons :

(*Il retire de sa poche son écritoire et son papier, et il écrit sur son genou.*)

(*Ecrivant.*)

« Lequel Hiérôme, après plusieurs rebellions,
» Auroit atteint, frappé moi sergent à la joue,
» Et fait tomber, d'un coup, mon chapeau dans la boue. »

CHICANEAU, *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

L'INTIMÉ, *à Chicaneau.*

Bon! c'est de l'argent comptant.

(*Chicaneau va pour déchirer ce que l'Intimé écrit.*)

(*Ecrivant.*)

J'en avois bien besoin.... « Et de ce non content,

(*A Chicaneau.*)

» Auroit, avec le pied, réitéré.... » Courage!

(*Ecrivant.*)

« Outre plus, le susdit seroit venu de rage,
» Pour lacérer ledit présent Procès-verbal. . . . »

(*A Chicaneau.*)

Allons, mon cher Monsieur, cela ne va pas mal!
Ne vous relâchez point.

CHICANEAU.

Coquin!

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaise,
Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANEAU, *levant sa canne sur l'Intimé.*
(*A part.*)

Oui-dà !.... Je verrai bien s'il est sergent.

L'INTIMÉ, *toujours prêt a écrire.*

Tôt donc,
Frappez ! j'ai quatre enfans à nourrir.

CHICANEAU, *se radoucissant.*

Ah ! p rdon !
Monsieur, pour un sergent je ne pouvois vous prendre?
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je saurai réparer ce soupçon outrageant.
Oui, vous êtes sergent, Monsieur, et très-sergent.
Touchez-là. Vos pareils sont gens que je révere;
Et j'ai toujours été nourri, par feu mon pere,
Dans la crainte de Dieu, Monsieur, et des sergens.

L'INTIMÉ, *se relevant.*

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU.

Monsieur, point de procès !

L'INTIMÉ.

Serviteur! Contumace:
Bâton levé, soufflet, coup de pied.... Ah!

CHICANEAU.

De grace!
Rendez-les moi plutôt.

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils soient reçus,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus....

SCENE V.

SCENE V.

LÉANDRE, *en robe de commissaire*, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Voici, fort à propos, Monsieur le commissaire....
(*A Léandre.*)
Monsieur, votre présence est ici nécessaire.
Tel que vous me voyez, Monsieur, ici présent,
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent.

LÉANDRE.

A vous, Monsieur?

L'INTIMÉ.

A moi, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied; plus, les noms qu'il me donne.

LÉANDRE.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monsieur, tâtez plutôt;
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

LÉANDRE.

Pris en flagrant délit? Affaire criminelle!

CHICANEAU, *à part.*

Foin de moi!

L'INTIMÉ, *à Léandre.*

Plus, sa fille, au moins soi disant telle,
A mis un mien papier en morceaux, protestant

Qu'on lui feroit plaisir, et que, d'un air content,
Elle nous défioit.

LÉANDRE.

Faites venir la fille.
L'esprit de contumace est dans cette famille.

CHICANEAU, *à part.*

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé.
Si j'en connois pas un je veux être étranglé!

LÉANDRE, *à Chicaneau.*

Comment! battre un huissier?.... Mais voici la rebelle.

SCENE VI.

ISABELLE, LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *bas, à Isabelle.*

Vous le reconnoissez?

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Eh! bien Mademoiselle,
C'est donc vous qui tantôt braviez notre officier,
Et qui, si hautement, osiez nous défier?
Votre nom?

ISABELLE.

Isabelle.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

(*A Isabelle.*)

Écrivez.... Et votre âge?

(*L'Intimé tire un contrat de sa poche, et fait semblant d'écrire dessus, pour faire croire à Chicaneau que c'est un procès-verbal.*)

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANEAU, *à Léandre.*

Elle en a quelque peu davantage;
Mais n'importe.

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Etes-vous en pouvoir de mari ?

ISABELLE.

Non, Monsieur.

LÉANDRE.

(*A l'Intimé.*)

Vous riez ?.... Écrivez qu'elle a ri.

CHICANEAU, *à Léandre.*

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles:
Voyez-vous ? ce sont là des secrets de familles.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Mettez qu'il interrompt.

CHICANEAU.

Ah ! je n'y pensois pas.

(*A Isabelle.*)

Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras !

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Là, ne vous troublez point; répondez à votre aise.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaise.
N'avez-vous pas reçu de l'huissier que voilà,
Certain papier tantôt ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

CHICANEAU.

Bon cela !

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire ?

ISABELLE.

Monsieur, je l'ai lu.

CHICANEAU.

Bon !

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Continuez d'écrire.

(*A Isabelle.*)

Et pourquoi l'avez-vous déchiré ?

ISABELLE.

J'avois peur
Que mon pere ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU.

Et tu fuis les procès? C'est méchanceté pure!

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit ?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris, ni colere.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Écrivez.

CHICANEAU, *à Léandre.*

Je vous dis qu'elle tient de son pere;
Elle répond fort bien.

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robe toujours m'avoit choqué la vue;
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU.

La pauvre enfant!.... Va, va, je te marîrai bien,
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE, *à Isabelle.*

A la Justice donc vous voulez satisfaire?

ISABELLE.

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ, *à Léandre.*

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Dans les occasions
Soutiendrez-vous, au moins, vos dépositions?

ISABELLE.

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

LÉANDRE.

(*Elle signe.*)
Signez.... Cela va bien : la Justice est contente.
(*A Chicaneau.*)
Ça, ne signez-vous pas, Monsieur?

CHICANEAU.

Oui-da, gaîment,
A tout ce qu'elle a dit je signe aveuglément.
(*Il signe.*)

LÉANDRE, *bas, à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme;
Il signe un bon contrat, écrit en bonne forme,
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANEAU, *à part.*

Que lui dit-il ?.... Il est charmé de son esprit !

LÉANDRE, *haut, à Isabelle.*

Adieu.... Soyez toujours aussi sage que belle,

(*A l'Intimé.*)

Tout ira bien.... Huissier, remenez-la chez elle.

(*Isabelle et l'Intimé s'en vont.*)

SCENE VII.

LÉANDRE, CHICANEAU.

LÉANDRE, *à Chicaneau.*

ET vous, Monsieur, marchez.

CHICANEAU.

Où, Monsieur?

LÉANDRE.

Suivez-moi.

CHICANEAU.

Où donc?

LÉANDRE.

Vous le saurez. Marchez, de par le Roi.

CHICANEAU.

Comment !....

SCENE VIII.

PETIT-JEAN, LÉANDRE, CHICANEAU.

PETIT-JEAN, *criant, et ne reconnoissant pas Léandre.*

HOLA ! quelqu'un n'a-t-il point vu mon maître ?
Quel chemin a-t-il pris, la porte ou la fenêtre ?

LÉANDRE.

A l'autre !

PETIT-JEAN, *à part.*

Je ne sais qu'est devenu son fils ;
Et pour le pere il est où le diable l'a mis.
Il me redemandoit sans cesse ses épices,
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boîte au poivre ; et lui, pendant cela,
Est disparu.

SCENE IX.

L'INTIMÉ, DANDIN, *à une lucarne ;* LÉANDRE, CHICANEAU, PETIT-JEAN.

DANDIN.

PAIX, paix ! que l'on se taise-là.

LÉANDRE, *à part.*

Eh ! grand Dieu !

PETIT-JEAN.

Le voilà, ma foi! dans les gouttieres.

DANDIN.

Quelles gens êtes-vous? quelles sont vos affaires?
Qui sont ces gens en robe? Etes-vous avocats?
Ça, parlez.

PETIT-JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN.

Avez-vous eu le soin de voir mon secrétaire?
Allez lui demander si je sais votre affaire.

LÉANDRE, *à part.*

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
(*A l'Intimé.*)
Sur votre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

PETIT-JEAN, *à Léandre, le reconnoissant.*

Ho! ho! Monsieur.

LÉANDRE, *bas.*

Tais-toi, sur les yeux de ta tête,
Et suis-moi.

(*Il s'en va avec Petit-Jean.*)

SCENE X.

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

DANDIN.

Dépêchez, donnez votre requête.

CHICANEAU.

Monsieur, sans votre aveu, l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE, *à l'Intimé.*

Eh! mon Dieu, j'aperçois Monsieur dans son grenier!
Que fait-il là?

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne audience.
Le champ vous est ouvert.

CHICANEAU, *à Dandin.*

On me fait violence,
Monsieur, on m'injurie; et je venois ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE, *à Dandin.*

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANEAU et LA COMTESSE, *ensemble, à Dandin.*

Vous voyez devant vous mon adverse partie.

L'INTIMÉ, *à part.*

Parbleu! je me veux mettre aussi de la partie.

TOUS TROIS *ensemble, à Dandin.*

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

CHICANEAU, *à la Comtesse et à l'Intimé.*

Eh! Messieurs, tour-à-tour exposons notre droit.

LA COMTESSE, *à Dandin.*

Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.

DANDIN.

Qu'est-ce qu'on vous a fait ?

TOUS TROIS *ensemble.*

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ, *à Dandin.*

Outre un soufflet, Monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

CHICANEAU, *à Dandin.*

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE, *à Dandin.*

Monsieur, pere Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ, *à Dandin.*

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

DANDIN, *a tous trois.*

Vos qualités?

LA COMTESSE.

Je suis Comtesse.

L'INTIMÉ.

Huissier.

CHICANEAU.

Bourgeois....

(*A la Comtesse et à l'Intimé.*)

Messieurs....

DANDIN, *se retirant de la lucarne.*

Parlez toujours, je vous entends tous trois.

SCENE XI.

LA COMTESSE, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

CHICANEAU, *à Dandin rentré.*

MONSIEUR....

L'INTIMÉ.

Bon! le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Eh! quoi, déja l'audience est finie!
Je n'ai pas eu le tems de lui dire deux mots.

SCENE XII.

LÉANDRE, *sans robe*, LA COMTESSE, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

MESSIEURS, voulez-vous bien nous laisser en repos?

CHICANEAU.

Monsieur, peut-on entrer?

LÉANDRE.

Non, Monsieur, où je meure!

CHICANEAU.

Eh ! pourquoi ? J'aurai fait en une petite heure,
En deux heures, au plus.

LÉANDRE.

On n'entre point, Monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur.
Mais moi....

LÉANDRE.

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Oh ! Monsieur, j'entrerai.

LÉANDRE.

Peut-être.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LÉANDRE.

Par la fenêtre donc ?

LA COMTESSE.

Par la porte.

LÉANDRE.

Il faut voir.

CHICANEAU.

Quand je devrois ici demeurer jusqu'au soir.

SCENE XIII.

SCENE XIII.

PETIT-JEAN, LÉANDRE, LA COMTESSE, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

PETIT-JEAN, *à Léandre.*

ON ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.
Parbleu! je l'ai fourré dans notre salle basse,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE, *à la Comtesse, à Chicaneau et à l'Intimé.*

En un mot, comme en cent,
On ne voit point mon pere.

CHICANEAU.

Eh! bien donc... Si, pourtant,
Sur toute cette affaire, il faut que je le voie.

SCENE XIV.

DANDIN, *paroissant par un soupirail*, LÉANDRE, LA COMTESSE, CHICANEAU, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

CHICANEAU.

MAIS, que vois-je? Ah! c'est lui que le Ciel nous renvoie.

LÉANDRE.

Quoi! par le soupirail?

PETIT-JEAN.

Il a le diable au corps !

CHICANEAU, *à Dandin.*

Monsieur....

DANDIN.

L'impertinent ! Sans lui j'étois déhors.

CHICANEAU.

Monsieur....

DANDIN.

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANEAU.

Monsieur, voulez-vous bien....

DANDIN.

Vous me rompez la tête.

CHICANEAU.

Monsieur, j'ai commandé....

DANDIN.

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANEAU.

Que l'on portât chez vous....

DANDIN.

Qu'on le mene en prison.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin.

DANDIN.

Eh ! je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'est de très-bon muscat.

DANDIN.

Redites votre affaire.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE, *à Dandin.*

Monsieur, il va vous dire autant de faussetés.

CHICANEAU, *à Dandin.*

Monsieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon Dieu, laissez-la dire.

LA COMTESSE, *à Dandin.*

Monsieur, écoutez-moi.

DANDIN.

Souffrez que je respire.

CHICANEAU.

Monsieur....

(*La Comtesse et Chicaneau prennent Dandin, chacun par un côté, et le tirent à eux.*)

DANDIN, *à la Comtesse et à Chicaneau.*

Vous m'étranglez!

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN, *à Chicaneau.*

Elle m'étrangle.... Aye! aie!

CHICANEAU, *à Dandin.*

Vous m'entraînez, ma foi!

Prenez garde, je tombe.

(*Dandin, en rentrant dans la cave, entraîne Chicaneau avec lui.*)

SCENE XV.

LA COMTESSE, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN, *à Léandre.*

Ils sont, sur ma parole,
L'un et l'autre encavés.

LÉANDRE, *à Petit-Jean et à l'Intimé.*

Vîte, que l'on y vole;
Courez à leur secours... Mais au moins je prétends
Que Monsieur Chicaneau, puisqu'il est là-dedans,
N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le soupirail.

LÉANDRE.

Va vîte, je le garde.

(*L'Intimé et Petit-Jean rentrent.*)

SCENE XVI.

LA COMTESSE, LÉANDRE.

LA COMTESSE, *à part.*

MISÉRABLE ! il s'en va lui prévenir l'esprit !
(*Criant par le soupirail.*)
Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit.
Il n'a point de témoins.... C'est un menteur.

LÉANDRE.

Madame,
Que leur contez-vous là ? Peut-être ils rendent l'ame !

LA COMTESSE.

Il lui fera, Monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LÉANDRE.

Oh ! non, personne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le vois bien, Monsieur, le vin muscat opere
Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du pere.
Patience, je vais protester comme il faut,
Centre Monsieur le juge, et contre le quartaut.
(*Elle s'en va.*)

SCENE XVII.

LÉANDRE, *seul.*

Allez donc, et cessez de nous rompre la tête.
Que de fous ! Je ne fus jamais à telle fête.

SCENE XVIII.

DANDIN, L'INTIMÉ, LÉANDRE.

L'INTIMÉ, *à Dandin.*

Monsieur, où courez-vous ? C'est vous mettre en danger,
Et vous boîtez tous bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Comment, mon pere ? Allons, permettez qu'on vous panse....
(*A l'Intimé.*)
Vîte un chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'audience.

LÉANDRE.

Eh ! mon pere, arrêtez....

DANDIN.

Oh ! je vois ce que c'est :
Tu prétends faire ici de moi ce qu'il te plaît,

Tu ne gardes pour moi respect, ni complaisance;
Je ne puis prononcer une seule sentence.
(*Lui montrant un sac de procès.*)
Acheve, prends ce sac, prends vîte.

LÉANDRE.

Eh! doucement,
Mon pere! Il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous sans juger la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous;
Exercez le talent et jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magistrature.
Vois-tu? je ne veux point être un juge en peinture.

LÉANDRE.

Vous serez au contraire un juge sans appel,
Et juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux audiences:
Tout vous sera chez vous matiere de sentences.
Un valet manque-t-il à rendre un verre net?
Condamnez-le à l'amende, ou s'il le casse, au fouet.

DANDIN.

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne...
Et mes vacations qui les paîra? personne?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN, *à part.*

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LÉANDRE.

Contre un de vos voisins....

SCENE XIX.

PETIT-JEAN, DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ.

PETIT-JEAN.

Arrête! arrête! attrape!

LÉANDRE, *bas, à l'Intimé.*

Ah! c'est mon prisonnier, sans doute qui s'échappe!

L'INTIMÉ, *bas.*

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN, *à Dandin.*

Tout est perdu... Citron...
Votre chien.... vient là-bas de manger un chapon:
Rien n'est sûr devant lui; ce qu'il trouve il l'emporte.

LÉANDRE.

Bon! voilà pour mon pere une cause.... Main forte!
(*A Petit-Jean et à l'Intimé.*)
Qu'on se mette après lui. Courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

LÉANDRE.

Ça, mon pere, il faut faire un exemple authentique.
Jugez séverement ce voleur domestique.

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.
Il faut de part et d'autre, avoir un avocat;
Nous n'en avons pas un,,

LÉANDRE.

Eh ! bien, il en faut faire.
Voilà votre portier et votre secrétaire ;
Vous en ferez, je crois, d'excellens avocats,
Ils sont fort ignorans.

L'INTIMÉ.

Non pas, Monsieur, non pas.
J'endormirai, Monsieur, tout aussi bien qu'un autre.

PETIT-JEAN, *à Léandre.*

Pour moi je ne sais rien ; n'attendez rien du nôtre.

LÉANDRE.

C'est ta premiere cause, et l'on te la fera.

PETIT-JEAN.

Mais je ne sais pas lire.

LÉANDRE.

Eh ! l'on te soufflera.

DANDIN.

(*A Petit-Jean et à l'Intimé.*)

Allons nous préparer.... Ça, Messieurs, point d'intrigue.
Fermons l'œil aux présens, et l'oreille à la brigue....
Vous, Maître Petit Jean, serez le Demandeur....
Vous, Maître l'Intimé, soyez le Défendeur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHICANEAU, LÉANDRE, LE SOUFLEUR.

CHICANEAU.

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire;
L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire.
Je ne ments pas d'un mot.

LÉANDRE.

Oui, je crois tout cela;
Mais, si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous prétendez les pousser l'un et l'autre,
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens sont déja dépensés
A faire enfler des sacs, l'un sur l'autre entassés;
Et dans une poursuite à vous-même contraire....

CHICANEAU.

Vraiment, vous me donnez un conseil salutaire,
Et, devant qu'il soit peu, je veux en profiter;
Mais je vous prie, au moins, de bien solliciter.
Puisque Monsieur Dandin va donner audience,
Je vais faire venir ma fille en diligence.

On peut l'interroger, elle est de bonne foi;
Et même elle saura mieux répondre que moi.

LÉANDRE.

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFLEUR, *à part.*

Quel homme!

(*Chicaneau s'en va.*)

SCENE II.

LÉANDRE, LE SOUFLEUR.

LÉANDRE.

JE me sers d'un étrange artifice.
Mais mon pere est un homme à se désespérer;
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs, j'ai mon dessein, et je veux qu'il condamne
Ce fou, qui réduit tout au pied de la chicane....
Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN, *en robe*; LÉANDRE, LE SOUFLEUR.

DANDIN, *à l'Intimé et à Petit-Jean.*

Ça, qu'êtes-vous ici?

LÉANDRE.

Ce sont les avocats.

DANDIN, *au Soufleur.*

Vous?

LE SOUFLEUR.

Je viens secourir leur mémoire troublée.

DANDIN.

(*A Léandre.*)

Je vous entends.... Et vous?

LÉANDRE.

Moi, je suis l'assemblée.

DANDIN, *à l'Intimé et à Petit-Jean.*

Commencez donc.

LE SOUFLEUR, *à Petit-Jean.*

Messieurs....

PETIT-JEAN, *l'interrompant.*

Oh! prenez-le plus bas;
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas....
(*A l'audience.*)
Messieurs....

DANDIN, *l'interrompant.*

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN

PETIT-JEAN.

Oh ! Mes....

DANDIN, *l'interrompant.*

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT-JEAN.

Oh ! Monsieur, je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT-JEAN, *se couvrant.*

(*Au Soufleur.*)

Messieurs.... Vous, doucement.
Ce que je sais le mieux c'est mon commencement....
(*A l'audience.*)
Messieurs, quand je regarde, avec exactitude,
L'inconstance du monde et sa vicissitude;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différens,
Pas une étoile fixe, et tant d'astres errans,
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune,
Quand je vois le Soleil et quand je vois la Lune;
Quand je vois les États des Babyloniens....

LE SOUFLEUR.

Babyloniens....

PETIT-JEAN.

Transférés des Serpens....

LE SOUFLEUR.

Persans....

PETIT-JEAN.

Aux Nacédoniens....

LE SOUFLEUR.

Macédoniens....

PETIT-JEAN.

Quand je vois les Lorrains...

LE SOUFLEUR.

Romains....

PETIT-JEAN.

De l'État Dépotique....

LE SOUFLEUR.

Despotique....

PETIT-JEAN.

Passer au Démocrite....

LE SOUFLEUR.

Démocratique....

PETIT-JEAN.

Et puis au Monarchique ;
Quand je vois le Japon....

L'INTIMÉ, *l'interrompant.*

Quand aura-t-il tout vu ?

PETIT-JEAN.

Oh ! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu ?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN, *à l'Intimé.*

Avocat incommode,
Que ne lui laissiez-vous finir sa période ?
Je suois sang et eau, pour voir si du Japon
Il viendroit à bon port au fait de son chapon ;
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
(*A Petit-Jean.*)
Parlez donc, avocat.

PETIT-JEAN.

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE.

Acheve, Petit-Jean ; c'est fort bien débuté.
Mais que font-là tes bras pendant à ton côté ?
Te voilà sur tes pieds droit comme une statue.
Dégourdis-toi ; courage : allons, qu'on s'évertue.

PETIT-JEAN, *remuant les bras.*

Quand... je vois... quand... je vois...

LÉANDRE.

Dis donc ce que tu vois.

PETIT-JEAN.

Oh ! dame, on ne court pas deux lievres à la fois.

LE SOUFLEUR.

On lit...

PETIT-JEAN.

On lit...

LE SOUFLEUR.

Dans la...

PETIT-JEAN.

Dans la...

LE SOUFLEUR.

Métamorphose...

PETIT-JEAN.

Comment ?

LE SOUFLEUR.

Que la Métem...

PETIT-JEAN.

Que la Métem...

LE SOUFLEUR.

Psycose...

PETIT-JEAN.

Psycose...

LE SOUFLEUR.

Eh ! le cheval !

PETIT-JEAN.

Eh ! le cheval !

LE SOUFLEUR.

Encor ?

PETIT-JEAN.

Encor ?

LE SOUFLEUR.

Le chien !

PETIT-JEAN.

Le chien !

LE SOUFLEUR.

Le butor !

PETIT-JEAN.

Le butor !

LE SOUFLEUR.

Peste de l'avocat !

PETIT-JEAN.

Ah ! peste de toi-même !
Voyez cet autre, avec sa face de carême !
Va-t-en au Diable !

DANDIN.

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait !

PETIT-JEAN.

Eh ! faut-il tant tourner autour du pot ?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendroient d'ici jusqu'à Pontoise.
Pour moi, je ne sais point tant faire de façon

Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon.
Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne,
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que la premiere fois que je l'y trouverai,
Son procès est tout fait, et je l'assommerai.

LÉANDRE.

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

PETIT-JEAN.

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN.

Appellez les témoins.

LÉANDRE.

C'est bien dit, s'il le peut.
Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

PETIT-JEAN.

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

DANDIN.

Faites-les donc venir.

PETIT-JEAN.

Je les ai dans ma poche.
Tenez, voilà la tête et les pieds du chapon;
Voyez-les, et jugez.

L'INTIMÉ, *à Dandin.*

Je les récuse.

DANDIN.

Bon!
Pourquoi les récuser?

L'INTIMÉ.

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN.

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ, *à l'audience.*

Messieurs....

DANDIN, *l'interrompant.*

Serez-vous long, avocat, dites-moi?

L'INTIMÉ.

Je ne réponds de rien.

DANDIN, *à l'audience.*

Il est de bonne-foi!

L'INTIMÉ, *d'un ton finissant en fausset.*

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable
Semble s'être assemblé contre nous, par hasard:
Je veux dire la brigue et l'éloquence; car,
D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante,
Et, de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De Maître Petit-Jean m'éblouit....

DANDIN, *l'interrompant.*

Avocat,
De votre ton, vous-même, adoucissez l'éclat.

L'INTIMÉ, *du ton ordinaire.*

(*D'un ton précieux.*)

Oui-dà, j'en ai plusieurs.... Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence
Et le susdit crédit; ce néanmoins, Messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie.
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,

Ce Soleil d'équité qui n'est jamais terni,
Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni....

DANDIN, *à l'audience.*

Vraiment, il plaide bien !

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune chose,
Je prends donc la parole, et je viens à ma cause.
Aristote, *primò, peripoliticon,*
Dit fort bien....

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa politique.

L'INTIMÉ.

Oui, mais l'autorité du Péripathétique
Prouveroit que le bien et le mal....

DANDIN.

Je prétends
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Au fait!

L'INTIMÉ.

Pausanias, en ses Corinthiaques....

DANDIN.

Au fait!

L'INTIMÉ.

Rebuffe....

DANDIN.

Au fait! vous dis-je.

L'INTIMÉ.

Le grand Jacques....

DANDIN.

Au fait! au fait! au fait!

L'INTIMÉ.

Armenopul *in prompt...*

DANDIN.

Oh! je te vais juger!

L'INTIMÉ.

Oh! vous êtes si prompt!....

(*Débitant fort vîte.*)

Voici le fait. Un chien vient dans une cuisine;
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or, celui pour lequel je parle est affamé:
Celui contre lequel je parle *autem* plumé;
Et celui pour lequel je suis prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrette;
On le prend. Avocat pour et contre appelé;
Jour pris: je dois parler, je parle, j'ai parlé.

DANDIN.

Ta, ta, ta, ta.... Voilà bien instruire une affaire!
Il dit fort pausément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIMÉ.

Mais le premier, Monsieur, c'est le beau.

DANDIN.

C'est le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode?....
(*A Léandre.*)
Mais qu'en dit l'assemblée?

LÉANDRE.

Il est fort à la mode.

L'INTIMÉ, *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, Messieurs? On vient. Comment vient-on?
On poursuit ma partie. On force une maison.
Quelle maison? Maison de notre propre juge.
On brise le cellier qui nous sert de refuge.
De vol, de brigandage on nous déclare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A Maître Petit-Jean, Messieurs. Je vous atteste!
Qui ne sait que la Loi, *Si quis Canis*, digeste,
De vi paragrapho, Messieurs, *caponibus*,
Est manifestement contraire à cet abus?
Et quand il seroit vrai que Citron, ma partie,
Auroit mangé, Messieurs, le tout, ou bien partie
Dudit chapon; qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?
Témoin, trois procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la robe. On en verra les pieces.
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres pieces?

PETIT-JEAN, *à l'audience.*

Maître Adam....

L'INTIMÉ, *l'interrompant.*

Laissez-nous.

PETIT-JEAN.

L'Intimé....

L'INTIMÉ, *l'interrompant.*

Laissez-nous.

PETIT-JEAN.

S'enroue.

L'INTIMÉ.

(*Toussant.*)

Eh! laissez-nous... Euh!... euh!...

DANDIN.

Reposez-vous,

Et concluez.

L'INTIMÉ, *d'un ton pesant.*

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre,
Je vais, sans rien omettre, et sans prévariquer,
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux l'idée universelle
De ma cause, et des faits renfermés en icelle.

DANDIN, *à l'audience.*

Il auroit plutôt fait de dire tout vingt fois.

(*A l'Intimé.*)

Que de l'abréger une.... Homme! ou, qui que tu sois,
Diable! conclus, ou bien que le Ciel te confonde!

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah!....

L'INTIMÉ.

Avant la naissance du monde....

DANDIN, *l'interrompant en bâillant.*

Avocat, ah! passons au déluge.

L'INTIMÉ.

Avant donc

La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entiere
Etoit ensévelie au fond de la matiere.
Les élémens, le feu, l'air, et la terre et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisoient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme.
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere chaos, rudis indigestaque moles.
(*Dandin s'endort, et se laisse tomber.*)

LÉANDRE.
(*A Dandin.*)
Quelle chûte!.... Mon pere!

PETIT-JEAN, *à Léandre.*
Ah! Monsieur! comme il dort!

LÉANDRE, *à Dandin.*
Mon pere éveillez-vous!

PETIT-JEAN, *à Dandin.*
Monsieur, êtes-vous mort?

LÉANDRE, *à Dandin.*
Mon pere!

DANDIN, *se réveillant.*
Eh! bien, eh; bien? Quoi! qu'est-ce?... Ah! ah! quel homme!
Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme!

LÉANDRE.
Mon pere, il faut juger.

DANDIN.
Aux galeres!

LÉANDRE.

Un chien,
Aux galeres ?

DANDIN.

Ma foi ! je n'y connois plus rien.
De monde, de cahos j'ai la tête troublée...
(*A l'Intimé.*)
Eh ! concluez !

L'INTIMÉ, *à des petits chiens, qu'il tire de dessous sa robe, et qu'il présente à Dandin.*

Venez famille désolée ;
Venez, pauvres enfans, qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins. . . . .
(*A l'audience.*)
Oui, Messieurs. vous voyez ici notre misere.
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre pere :
Notre pere, par qui nous fûmes engendrés,
Notre pere, qui nous.....

DANDIN, *l'interrompant et repoussant les petits chiens.*

Tirez, tirez, tirez !

L'INTIMÉ.

Notre pere, Messieurs....

DANDIN, *l'interrompant.*

Tirez donc !...Quels vacarmes!
Ils ont pissé par-tout.

L'INTIMÉ.

Monsieur, voyez nos larmes !

DANDIN, *à l'audience.*

Ouf ! je me sens déja pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion ! . . . ,

Je

Je suis bien empêché. La vérité me presse:
Le crime est avéré, lui-même il le confesse;
Mais s'il est condamné l'embarras est égal,
Voilà bien des enfans reduits à l'hôpital....
(*Entendant venir quelqu'un.*)
Mais.... je suis occupé, je ne veux voir personne.

SCENE IV et derniere.

CHICANEAU, ISABELLE, DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN, LE SOUFLEUR.

CHICANEAU, *à Dandin.*

MONSIEUR....

DANDIN, *ironiquement.*

Oui, pour vous seuls l'audience se donne....
(*Se levant, et apercevant Isabelle qui veut se retirer.*)
Adieu.... Mais, s'il vous plaît, quel est cet enfant-là?

CHICANEAU.

C'est ma fille, Monsieur.

DANDIN.

Eh! tôt, rappelez-la.

ISABELLE, *revenant.*

Vous êtes occupé.

DANDIN.

Moi, je n'ai point d'affaire.
(*A Chicaneau.*)
Que ne me disiez-vous que vous étiez son pere?

CHICANEAU.

Monsieur....

DANDIN.

Elle sait mieux votre affaire que vous....
(*A Isabelle.*) (*A part.*)
Dites?... Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux!...
(*A Isabelle.*)
Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
(*A part.*)
Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.
(*A Isabelle.*)
Savez-vous que j'étois un compere autrefois?
On a parlé de nous!

ISABELLE.

Ah! Monsieur, je vous crois.

DANDIN.

Dis-nous, à qui veux-tu faire perdre la cause?

ISABELLE.

A personne.

DANDIN.

Pour toi je ferai toute chose:
Parle donc.

ISABELLE.

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vu donner la question?

ISABELLE.

Non, et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Eh ! Monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux ?

DANDIN.

Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux.

CHICANEAU.

Monsieur, je viens ici pour vous dire...

LÉANDRE, *à Dandin.*

Mon pere,
Je vous vais, en deux mots, dire toute l'affaire.
C'est pour un mariage ; et vous saurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'accord.
La fille le veut bien ; son amant le respire :
Ce que la fille veut le pere le desire.
C'est à vous à juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez, au plutôt.
Dès demain, si l'on veut; aujourd'hui, s'il le faut.

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Mademoiselle, allons, voilà votre beau pere ;
Saluez-le.

CHICANEAU.

Comment ?

DANDIN, *à Léandre.*

Quel est donc ce mystere ?

LÉANDRE.

Ce que vous avez dit se fait de point en point.

DANDIN.

Puisque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANEAU.

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

LÉANDRE.

Sans doute ; et j'en croirai la charmante Isabelle.

CHICANEAU, *à Isabelle.*

Es-tu muette ? Allons ; c'est à toi de parler.
Parle.

ISABELLE.

Je n'ose pas, mon pere, en appeler.

CHICANEAU.

Mais j'en appelle, moi.

LÉANDRE, *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.
Vous n'appelerez pas de votre signature.

CHICANEAU.

Plaît-il ?

DANDIN, *voyant le papier.*

C'est un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU.

Je vois qu'on m'a surpris ; mais j'en aurai raison.
De plus de vingt procès ceci sera la source.
On a la fille, soit : on n'aura pas la bourse.

LÉANDRE.

Eh ! Monsieur, qui vous dit qu'on vous demande rien ?
Laissez-nous votre fille, et gardez votre bien.

CHICANEAU.

Ah !....

LÉANDRE, *à Dandin.*

Mon pere, êtes-vous content de l'audience ?

DANDIN.

Oui-dà ! Que les procès viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours ;
Mais que les avocats soient désormais plus courts....
Et notre criminel ?

LÉANDRE.

Ne parlons que de joie ;
Grace ! grace ! mon pere.

DANDIN.

Eh ! bien, qu'on le renvoie...
(*A Isabelle.*)
C'est en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais....
Allons nous délasser à voir d'autres procès.

FIN.

LE MAGNIFIQUE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE,

PAR HOUDART DE LA MOTTE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET
DU MAGNIFIQUE.

ALDOBRANDIN, vieux Bourgeois de Florence, a sous sa tutelle la jeune Lucelle qu'il veut épouser, sans en être aimé, et malgré les sages conseils d'Horace, son frere, qui lui prédit les suites des mariages où l'on a bravé les disconvenances d'âge et les répugnances des jeunes personnes; mais Aldobrandin fait venir de Boulogne une Duegne qui lui est recommandée par un ami, et avec laquelle il croit devoir être à l'abri du sort commun des maris dédaignés. Cependant Zima, jeune, aimable, riche et prodiguant son bien pour se faire remarquer de Lucelle, dont il est devenu amoureux, donne tous les jours des fêtes sous ses yeux, et met Horace dans ses intérêts. Ils gagnent ensemble la Duegne à son arrivée à Florence, et ils l'engagent à faci-

liter à Zima une entrevue avec Lucelle, afin de savoir si elle veut répondre à son amour et approuver ce qu'il entreprendra pour la soustraire au chagrin d'épouser Aldobrandin. L'occasion en est offerte par celui-ci même, que sa jalousie fait tomber dans le piége qu'il cherchoit à éviter. La maison qu'il occupe appartient à Zima; et, pour pouvoir la faire griller à sa fantaisie, et cacher Lucelle à tous les yeux, il veut acheter cette maison. Zima la met à un si haut prix qu'il embarrasse fort le tuteur, aussi avare que jaloux; mais le magnifique amant propose un moyen qui ne paroît à Aldobrandin qu'une folle prodigalité, et, sans s'en défier, il songe à en profiter. Zima demande pour tout prix de sa maison un quart-d'heure d'entretien avec Lucelle, qu'il dit ne connoître que sur le bruit de sa beauté, et ne veut même lui parler qu'en présence du tuteur; mais à une distance de lui suffisante pour qu'il n'entende rien de la conversation. Aldobrandin y consent, exigeant, en secret, de Lucelle, qu'elle ne réponde pas un seul mot à ce que lui dira Zima. Tout s'exécute exactement, de part et d'autre; mais Zima voyant

que Lucelle reste muette, soupçonne que le tuteur lui a fait promettre de ne point parler ; et, prenant même ce silence à la déclaration d'amour et à la proposition de l'épouser qu'il lui fait, pour une acceptation tacite, s'il y peut parvenir, il se trouve content au bout du quart-d'heure, et donne au tuteur le contrat de cession de la maison. Aldobrandin, qui croit avoir fait une bonne affaire, veut aussi-tôt terminer son mariage avec Lucelle. Il envoie chercher un notaire ; et Zima, que l'on en prévient, se déguise, se fait passer pour le maître-clerc, et apporte le contrat qu'il a fait remplir de son nom, et que le tuteur signe, sans s'apercevoir de la fourberie Il remet lui-même ainsi sa pupille aux mains de son rival, qui se découvre. Mais pour apaiser le tuteur, Zima lui laisse la dot, et parvient à lui prouver que la magnificence avance plus les affaires d'un amant que l'avarice et la jalousie. Le mariage de Zima et de Lucelle est célébré par une fête que Zima a fait préparer, et à laquelle tous les personnages prennent part, sans en excepter même Aldobrandin. Cette fête est formée par des peu-

ples de différentes nations, qui viennent mettre aux pieds de Lucelle les richesses diverses que produisent leurs pays.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE MAGNIFIQUE.

Nous avons dit dans le Catalogue des Pieces de Houdart de La Motte, tome onzieme des Tragédies de notre Collection, que la Comédie du *Magnifique* avoit d'abord fait partie d'un Spectacle composé de trois Pieces, *Le Talisman*, *Richard Minutolo* et celle-ci, toutes les trois comprises sous le titre général de *L'Italie galante*, ou *Les Contes*. La premiere des trois avoit été précédemment jouée seule, et cette derniere fut ensuite aussi séparée des deux autres. Ce fut celle qui réussit le plus pendant leur réunion, et c'est la seule qui, séparée, se soit conservée au Théatre. Elle est, comme les deux autres, pour le fonds, tirée d'un Conte de Boccace, du même titre, et imité par La Fontaine.

« Jamais Conte de La Fontaine n'a été si bien

mis en action, au jugement des Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*; c'est un modele de délicatesse et de goût. Les autres Contes métamorphosés en Comédies, par le même Auteur, sont bien inférieurs à celui-ci, quoiqu'il y ait cependant de jolies choses. »

Tel est aussi, sur le *Magnifique*, le jugement de M. d'Alembert, dans son Éloge de La Motte, où il dit que cette Piece « plaît encore aujourd'hui par la finesse des détails et l'agrément du style. »

« Le *Magnifique* est la premiere Piece en deux actes qui ait été donnée au Théatre François, » selon le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, de Léris, et l'*Histoire du Théatre François* du Chevalier de Mouhy.

« Cette Comédie eut le succès le plus éclatant qu'un Auteur puisse souhaiter, dit le *Mercure* du mois de Mai 1731. Le Divertissement fut composé, pour la Musique, par Quinault, l'aîné; pour la Danse, par Dangeville. La Musique en est vive, enjouée ou tendre, selon que les caracteres l'exigent, et le Ballet est galant et comique. La Demoiselle Gaussin chanta dans ce Divertis-

sement et y fut fort applaudie. Les Demoiselles Labate et Dangeville firent aussi grand plaisir dans le Ballet, au milieu duquel la jeune Demoiselle Dubreuil parut en chauve-souris, dansant toujours, poursuivie par les autres personnages du Ballet qui vouloient l'attraper. »

Le *Mercure* de Juillet 1740, et celui de Septembre 1743, nous apprennent « que cette Piece fut jouée à la Cour le 22 Juin 1740, par les Comédiens François, pour la Comédie, et par les Chanteurs et Danseurs de l'Opéra, pour le Divertissement, et qu'elle fut remise à Paris le 16 Septembre 1743, avec autant de succès qu'elle en avoit eu dans sa nouveauté. Le rôle du Magnifique, qui avoit été supérieurement joué d'abord par Dufresne, le fut, à cette reprise, par Grandval. »

Cette Comédie forma encore un charmant Spectacle pendant le séjour du Roi à Fontainebleau, en 1753, où elle fut représentée le 15 Novembre.

« Trois Intermedes, qui avoient été préparés pour une autre Piece, furent conservés et liés au *Magnifique*, par un Prologue, espece d'impromptu,

qui avoit rapport aux circonstances, et qui fit tout l'effet qu'on en avoit espéré, dit encore le *Mercure*, Janvier 1754. Les rôles en furent rendus, avec une grande vérité, par Grandval, La Noue, Armand, Dehesse et Rochard. Une entrée d'un Faune, d'une Nymphe et d'un Satyre, exécutée par les sieur et Demoiselle Vestris et le sieur Lani, offroit, dans le premier Intermede, un des plus beaux tableaux dont la danse soit susceptible. Le pas étoit de la composition du sieur Vestris. On fut satisfait de la danse réguliere de la Demoiselle Carville, et l'on entendit, avec plaisir, la Demoiselle Chevalier et le sieur Béche qui chantoient les airs de ce Divertissement. Le sujet du second Intermede étoit la naissance de Vénus, qui sortoit du sein des flots, entourée des Graces et des Plaisirs. Elle rétablissoit l'harmonie sur la terre, et détruisoit l'antipathie qui divisoit les mortels. Les talens de la Demoiselle Puvigné et du sieur Jélyote embellirent ce Divertissement, et l'on admira la netteté, la justesse et l'étendue de la voix de la Demoiselle Davaux. »

L'Abbé de La Porte prétend que « *Le Magni-*

fique étoit d'abord en trois actes, mais que quelques scenes vuides, et quelques défauts d'action firent suivre à La Motte l'avis de ses amis, qui lui conseillerent de réduire sa Piece à deux actes; qu'il eut de la peine à s'y déterminer, parce qu'il étoit timide, et craignoit que cette nouveauté ne prévînt le Public contre son Ouvrage. » On n'avoit point encore osé hasarder de Pieces en deux actes. « Mais, ajoute l'Abbé de La Porte, les amis de La Motte le rassurerent, en lui disant qu'on ne siffleroit sûrement pas le troisieme acte, puisqu'il n'y en auroit point, et qu'ils voudroient bien avoir cette même certitude sur les deux autres actes. » *Anecdotes Dramatiques.*

Si cette anecdote est vraie, l'événement prouva à La Motte qu'il est quelquefois d'heureuses innovations que le talent et le bon goût peuvent hasarder; mais ce n'est pas à cet Auteur que l'on a pu reprocher trop de timidité à innover; témoin son système sur la Poésie, en général, et, particulierement, sur les Tragédies et les Odes en prose.

Le sujet du *Magnifique* a été traité aussi pour le Théatre Lyrique de la Comédie Italienne,

par M. Sédaine, et mis en Musique par M. Grétry. Leur Comédie, en trois actes en prose, mêlée d'ariettes, et sous le même titre, fut jouée, à ce Théatre, le 4 Mars 1773, avec succès. On la redonne souvent, et elle est imprimée dans les Œuvres de M. Sédaine, à Paris, chez Brunet, Place du Théatre Italien.

LE MAGNIFIQUE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE,

PAR HOUDART DE LAMOTTE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 11 Mai 1731, faisant partie de l'Italie Galante, *ou* Les Contes, *Spectacle composé de trois Pieces du même Auteur.*

PERSONNAGES.

ALDOBRANDIN.

HORACE, frere d'Aldobrandin.

LUCELLE, pupille d'Aldobrandin.

ZIMA, amant de Lucelle.

LA GOUVERNANTE de Lucelle.

UN NOTAIRE.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

DES MUSICIENS ET DES DANSEURS, formant la fête du Divertissement.

La Scene est à Florence, dans la maison d'Aldobrandin.

LE MAGNIFIQUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALDOBRANDIN, HORACE.

ALDOBRANDIN.

EH ! bien, mon frere, vous venez de la voir, vous venez de l'entendre ?

HORACE.

Eh ! bien, mon frere, ce n'est pas la premiere fois.

ALDOBRANDIN.

Je suis sûr que vous la trouvez toujours plus charmante ?

HORACE.

Assurément.

ALDOBRANDIN.

La voilà dans un âge où un mari ne lui siéra pas mal ?

HORACE.

Vous avez raison.

ALDOBRANDIN.

Sa beauté est dans tout son éclat, rien n'y manque; je gage que vous n'en connoissez gueres de plus touchante?

HORACE.

Il est vrai.

ALDOBRANDIN.

Vous voyez la bonté de son esprit, sa douceur, sa docilité, pour tout ce que je veux?

HORACE.

Il me semble que vous devez en être assez content?

ALDOBRANDIN.

Vous savez, de plus, que je suis son tuteur, et que la volonté de ses parens me laisse le maître de disposer de son sort?

HORACE.

Eh! bien, qu'en concluez-vous?

ALDOBRANDIN.

Que j'aurois grand tort de ne pas recueillir moi-même le fruit des soins que j'ai pris d'elle, depuis son enfance, et que ce sera l'action d'un homme sage de l'épouser, plus tôt que plus tard.

HORACE.

Ce n'est pas tout-à-fait ce que je conclurois, moi.

ALDOBRANDIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

HORACE.

Seigneur Aldobrandin, vous n'êtes point jeune.

ALDOBRANDIN.

Je ne suis pas vieux.

HORACE.

Vous êtes avare.

ALDOBRANDIN.

Dites que je ne suis pas dissipateur.

HORACE.

Et vous êtes jaloux.

ALDOBRANDIN.

J'en conviens.

HORACE.

D'où je conclus, Monsieur mon frere, que rien n'est plus imprudent que le dessein de ce mariage, et que vous vous préparez des accidens dont personne ne vous plaindroit.

ALDOBRANDIN.

Vous n'y entendez rien, mon frere. Je n'ai plus qu'un reste de jeunesse; j'en ai moins de tems à perdre. Je ne suis pas dissipateur; une personne élevée dans la simplicité, et accoutumée à la retraite, comme Lucelle, ne dérangera pas mon économie. Je suis jaloux, d'accord; ma jalousie fera mon repos et ma sûreté, et je prendrai de si bonnes mesures que je défie tous les muguets de Florence de me jouer le moindre petit tour.

HORACE.

Ne défiez pas tant, mon frere, ne défiez pas tant. Un jaloux est déja plus d'à-demi-trompé.

ALDOBRANDIN.

Oh! je ne donne point dans vos belles maximes. Vous croyez, vous, que la grande précaution avec une femme, c'est sa confiance; que sa plus grande garde, c'est sa vertu? Je soutiens moi qu'il n'y en a pas de

plus mauvaise, et que la femme la plus sage est toujours celle à qui on a ôté les moyens de faillir.

HORACE.

Oui, si on pouvoit les lui ôter tous: mais vous seriez le premier qui auriez trouvé ce secret.

ALDOBRANDIN.

Le premier, soit: comptez du moins que je n'y épargnerai rien. J'attends, dès aujourd'hui, de Bologne une personne admirable pour veiller sur une jeune femme. Un de nos amis communs, que j'avois chargé de cette recherche, m'a assuré que c'est un prodige dans ce genre, et qu'elle a déja formé trois ou quatre Lucreces dans la ville, qui y ont mis la vertu à la mode.

HORACE.

Eh! mon frere, on trompe tous les jours ces argus-là, et souvent ce sont eux qui nous trompent les premiers.

ALDOBRANDIN.

Nous y prendrons garde. De plus, je veux faire accommoder cette maison à ma fantaisie, en retrancher exactement toutes les vues qu'elle a sur la place, n'y laisser de fenêtres que sur le jardin, dont je ferai encore élever les murs le plus haut qu'il me sera possible; et c'est pour en être le maître que je veux acheter la maison. J'ai fait prier le Seigneur Zima, dont je la tiens, de vouloir bien passer ici, et j'espere conclure le marché tout-à-l'heure.

HORACE.

Le marché sera difficile. Je vous ai déja dit que vous êtes avare.

ALDOBRANDIN.

A la bonne heure ; mais il est magnifique, lui : il n'y regardera pas peut-être de si près. Vous le dirai-je? c'est pour me débarrasser de lui-même que j'achete sa maison. Il vient souvent ici, sous divers prétextes, pour épier l'occasion de parler à Lucelle ; il n'en est pas encore venu à bout. D'ailleurs, il donne tous les jours des fêtes dans la place ; toutes les nuits des sérénades. Lucelle prend plaisir à tout cela ; et il faut, une fois pour toutes, me délivrer de cette inquiétude.

HORACE.

Je crains que vous ne vous y preniez trop tard. Ce ne sera pas un bon moyen de plaire à Lucelle que de lui ôter cette petite récréation.

ALDOBRANDIN.

Elle en aura d'autres, mon frere ; car enfin je l'épouse au premier jour : le parti en est pris, et le contrat est déja dressé chez mon notaire.

HORACE.

Adieu donc, Seigneur Aldobrandin. Vous concluez ce mariage contre mon avis ; mais, malgré vos duégnes et vos barricades, vous ne tarderez gueres a vous en repentir.

ALDOBRANDIN.

C'est mon affaire.

HORACE.

Les amans sont bien ingénieux, mon frere !

ALDOBRANDIN.

Je les mets au pis.

HORACE.

Les jaloux sont bien haïs, mon frere!

ALDOBRANDIN.

Les jaloux s'en moquent.

HORACE.

Je suis fâché de la petite disgrace qui vous menace.

ALDOBRANDIN.

Votre front ne paiera pas pour le mien.

HORACE.

Tout Florence en rira de bon cœur.

ALDOBRANDIN.

Et vous, vous en riez d'avance?

HORACE.

Je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'en empêcher; et, telle est l'étoile d'un jaloux, tout votre frere que je suis, je crois que j'aiderois moi-même à vous tromper.

ALDOBRANDIN.

En vous remerciant, mon frere... Mais j'irai mon train, malgré vos plaisanteries, et je retourne de ce pas à Lucelle pour lui annoncer l'honneur que je lui fais.

(*Il sort.*)

SCENE II.

HORACE, *seul.*

LE pauvre homme ! il va faire une sottise. Je sais que Lucelle ne l'aime point. Elle va être malheureuse; et son pere m'a conjuré, en mourant, de veiller à son bonheur. Que ne puis-je, pour elle et pour mon frere, empêcher ce ridicule mariage ! Je m'y tiendrois obligé en conscience.

SCENE III.

ZIMA, HORACE.

AH ! vous voilà, Seigneur Zima. Mon frere va se rendre ici tout-à l'heure. Il a quelque affaire à traiter avec vous.

ZIMA.

Il est avec Lucelle, n'est-ce pas ?

HORACE.

Lucelle vous vient d'abord dans l'esprit ? Cela signifie quelque chose, Seigneur Zima !

ZIMA.

Cela signifie seulement qu'on est instruit de son attachement pour elle.

HORACE.

Cela ne signifieroit-il point encore qu'on la trouve

belle, et qu'on porte envie à la fortune d'un homme qui peut la voir à toute heure? Vous me répondez mieux que vous ne pensez, par votre peu d'attention à ce que je dis. Vous tournez les yeux de toutes parts, dans l'espérance de voir Lucelle?

ZIMA.

Je suis un peu distrait.

HORACE.

Eh! que ne dites-vous amoureux?

ZIMA.

Vous êtes bien pressant, Seigneur Horace!

HORACE.

Et vous bien dissimulé, Seigneur Zima. Tenez, je gagerois volontiers mille pistoles, contre votre beau cheval d'Espagne, que vous en voulez à Lucelle.

ZIMA.

Vous avez gagné, Seigneur Horace. Je vous enverrai le cheval, dès que je serai de retour chez moi.

HORACE.

Non pas, s'il vous plaît; j'avois trop beau jeu. Vous l'aimez donc enfin? et c'est bien fait. Mais vous en tiendrez-vous-là? Laisserez-vous la plus belle fille de Florence au pouvoir de l'homme qui lui convient le moins? Fi! cela seroit honteux... Vous vous étonnez que je vous parle ainsi? Je suis frere d'Aldobrandin; mais c'est pour cela même que je m'intéresse à la sottise qu'il est prêt à faire. S'il épouse Lucelle, voilà deux malheureux: une jeune fille dans l'esclavage; cela vous fait pitié: mon pauvre frere dans un trouble éternel; cela me touche. Allons, courage, Seigneur Zima; délivrez mon frere de ce

danger, et assurez par un bon mariage votre bonheur et celui de Lucelle. Il vous en coûte un argent infini dans vos fêtes, qui ne vont au plus qu'à être aperçu de Lucelle. Ne vaudroit-il pas mieux l'employer à de bons stratagêmes pour la tirer des mains d'un jaloux ? Courage, vous dis-je; rétablissez un peu l'honneur de la galanterie: il y a long-tems que nos amans n'ont fait parler d'eux à Florence.

ZIMA.

C'en est fait, je n'ai plus de défiance; je vois que vous êtes un bon parent : il faut répondre à vos intentions, et je vais vous ouvrir mon cœur. Il y a six mois, que, pour la premiere fois, j'aperçus Lucelle à sa fenêtre: j'en fus frappé jusqu'au fond du cœur; mais le farouche Aldobrandin étoit avec elle. Il ne me laissa jouir qu'un moment d'une vue dont il craignoit sans doute toute l'impression qu'elle fit sur moi. Lucelle disparut, et me laissa le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce moment, je n'ai songé qu'à la revoir; toutes mes fêtes n'ont d'autres fins que de l'engager à reparoître. Je l'ai revue quelquefois, en effet; mais toujours avec ce maudit Aldobrandin, qui ne levoit presque pas les yeux de dessus elle. Si par hasard pourtant il regardoit un moment la fête, il me sembloit qu'alors Lucelle ne regardoit que moi. Plaise à l'Amour que je ne me trompe pas ! Mais, pour peu qu'elle m'ait vu, elle ne sauroit douter que je l'adore. Je n'ai pu jusqu'ici l'assurer mieux de mon amour; mais heureusement il vient de s'offrir une occasion favorable, que j'ai cru ne pouvoir trop acheter. Une femme arrivée

de Bologne a demandé à mon valet votre demeure et celle d'Aldobrandin. De questions en questions, car il est curieux, il a appris qu'un ami l'adressoit à votre frere pour la mettre auprès de Lucelle, comme une gouvernante incorruptible. Scapin m'a averti de sa découverte. Avec bien des prieres et un diamant de dix mille écus, j'ai enfin résolu cette femme à n'entrer chez Aldobrandin que pour m'y servir. Elle m'attend chez moi.

HORACE.

Je vais la trouver, et je veux l'introduire moi-même. Je prends l'aventure sur mon compte. C'est un service que je dois à mon frere. Adieu.... J'entends du bruit; c'est lui sans doute.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ALDOBRANDIN, ZIMA.

ALDOBRANDIN.

AH! Seigneur, je suis ravi de vous voir. Je vous ai fait prier de vouloir bien passer ici. J'ai un marché à faire avec vous, ou plutôt j'ai une grace à vous demander.

ZIMA.

Parlez, Seigneur. Je suis trop heureux, si je puis vous obliger en quelque chose.

ALDOBRANDIN.

ALDOBRANDIN.

Vous le pouvez ; et je compte beaucoup sur cette politesse magnifique que tout le monde vous connoît.

ZIMA.

De quoi s'agit-il ?

ALDOBRANDIN.

Je voudrois acheter votre maison. J'ai dessein d'y faire mille accommodemens, qui ne vous conviendroient pent-être pas, et que je ne dois pas risquer sur le fonds d'autrui. Je suis prêt à vous en donner un prix raisonnable. Que m'en demandez-vous?

ZIMA.

Écoutez, Seigneur Aldobrandin ; c'est un bien de mes parens : j'ai de la répugnance à m'en désaisir ; mais pour un ami que ne fait-on point ? Cette acquisition vous tient-elle bien au cœur ?

ALDOBRANDIN.

On ne peut pas plus.

ZIMA.

Il faut donc sacrifier mes répugnances, et rélâcher même beaucoup de mes intérêts. Vous ne sauriez m'en donner moins de vingt-cinq mille écus.

ALDOBRANDIN.

Vous n'y songez pas, Seigneur. Vous parlez d'obliger, et vous me demandez un prix exorbitant. Allons quinze mille écus, et finissons.

ZIMA.

Vous vous moquez aussi. Ce seroit vous donner la maison, et vous croiriez l'avoir achetée ; encore vaudroit-il mieux que vous m'en eussiez toute l'obligation.

ALDOBRANDIN.

Non pas, s'il vous plaît. Quinze mille écus; et je vous serai obligé tant qu'il vous plaira pour le reste.

ZIMA.

Attendez, Seigneur Aldobrandin.... il me passe une folie par la tête.

ALDOBRANDIN.

Quoi donc ?

ZIMA.

Vous allez vous moquer de moi ; mais à quoi sert le bien qu'à satisfaire ses caprices ?

ALDOBRANDIN.

Expliquez-vous ?

ZIMA.

On dit que vous avez chez vous une personne admirable; que Lucelle est un prodige d'esprit et de beauté?

ALDOBRANDIN.

Eh ! bien, qu'a de commun ce prodige avec votre maison ?

ZIMA.

Le voici ; c'est que la maison est à vous, si.... Je ris de ma fantaisie, si....

ALDOBRANDIN.

Si ?....

ZIMA.

Si vous m'accordez un quart-d'heure d'entretien avec Lucelle ; et, déterminez-vous, il ne s'agit plus de vingt-cinq mille écus ; je n'abandonne plus ma maison qu'à ce prix.

ALDOBRANDIN.

En vérité, Seigneur Zima, la proposition est trop folle, si elle est sérieuse. Quoi donc! me croyez-vous homme à commettre mon honneur et celui de Lucelle? Non, non, vous me connoissez mal. Finissons; il n'y a plus rien à faire entre nous.

ZIMA.

Vous vous épouvantez trop tôt. J'imagine des conditions qui vont vous rassurer.

ALDOBRANDIN.

Voyons?

ZIMA.

Comme je ne veux point attaquer sa sagesse, je consens que vous soyiez présent.

ALDOBRANDIN.

Cela change l'affaire!

ZIMA.

Vous vous placerez de maniere qu'aucune de nos actions ne vous échappe : il me suffit que vous n'entendiez pas nos discours. C'est un caprice qu'il faut contenter, quoiqu'il m'en coûte. Je veux faire ma cour aux Dames par ce trait de galanterie qui n'a point encore eu d'exemple, et qu'on sache par-tout quel cas je fais de leur mérite, puisque j'achette si cher un quart-d'heure d'entretien avec une belle.

ALDOBRANDIN.

Ma foi! Seigneur Zima, la rareté du fait me pique aussi. Il est juste que vos caprices vous coûtent; et peut-être l'aventure vous corrigera-t-elle. Passez dans mon cabinet; signez-moi une bonne cession de la mai-

son. Je vais faire venir Lucelle, et, la montre sur la table, vous viendrez l'entretenir tout votre quart-d'heure, en ma présence. Songez bien que ce sont-là nos conditions; et, de plus, j'exige votre parole de ne lui rien dire qu'une fille sage ne puisse entendre.

ZIMA.

Je vous le promets sur mon honneur.

ALDOBRANDIN.

Allez donc.

(*Zima entre dans un cabinet.*)

SCENE V.

ALDOBRANDIN, *seul.*

LA bonne dupe! Il ne s'attend pas au tour que je vais lui jouer! Je lui tiendrai exactement parole, et il n'en sera pas plus content.... Que les jeunes gens sont fous!

SCENE VI.

LUCELLE, ALDOBRANDIN.

ALDOBRANDIN.

VENEZ, Lucelle. Vous savez mes desseins : je vais être votre époux au premier jour; et la soumission que vous m'avez toujours fait voir à mes volontés va

devenir pour vous un devoir encore plus indispensable.

LUCELLE.

Puisque c'est mon devoir, vous y pouvez compter.

ALDOBRANDIN.

Voilà parler en fille raisonnable; et je ne puis trop m'applaudir de mes soins. Comptez aussi sur tout l'amour que mérite une docilité si touchante, et que je ne négligerai rien pour vous rendre heureuse.

LUCELLE.

Hélas! que n'est-il aussi aisé d'être heureuse que d'être sage.

ALDOBRANDIN.

Votre bonheur est en bonnes mains: j'en fais mon affaire. Voici à présent ce que j'exige de vous. Il m'importe, pour certain intérêt que vous saurez, que le Seigneur Zima vous entretienne un quart-d'heure. J'y ai consenti. Je ne sais ce qu'il a à vous dire, et je me suis engagé à ne point l'entendre; mais je serai présent: j'observerai toutes vos actions, et je veux que, les yeux toujours attachés sur moi, vous le laissiez parler tant qu'il lui plaira, sans lui répondre un seul mot.

LUCELLE.

Quoi! pas un seul mot?

ALDOBRANDIN.

Pas un seul. Il faut m'obéir à la lettre.

LUCELLE.

Voilà qui est bien bizarre! Eh! que dira-t-il de moi?

ALDOBRANDIN.

Que vous importe ? ne vous suffit-il pas de ce que j'en pense ? Songez que désormais rien ne doit vous intéresser dans le monde que mes sentimens.

LUCELLE.

Ma destinée le veut ; il faut bien vous complaire.

ALDOBRANDIN.

Arrangeons un peu tout ceci. (*Il met deux chaises auprès l'une de l'autre, d'un côté du Théatre, et dit, en les montrant à Lucelle :*) Voilà votre place, et voilà la sienne ; et moi je vous observerai d'ici. (*Plaçant une troisieme chaise de l'autre côté du Théatre, auprès d'une table.*) Les yeux sur moi ; prenez-y garde !

SCENE VII.

ZIMA, ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ZIMA, *à Aldobrandin, lui donnant un papier.*

TENEZ, voilà la cession en bonne forme. Lisez.

ALDOBRANDIN, *après avoir lu bas,*

On ne peut pas mieux !.... Voici aussi Lucelle prête à vous écouter. (*Tirant sa montre et la mettant sur la table.*) Regardez bien qu'elle heure il est à cette montre.... Dix minutes.... La voilà sur la table ; ne perdez rien de votre quart-d'heure.

ZIMA.

Reculez encore un peu, Seigneur. Vous savez nos conventions ?

ALDOBRANDIN, *reculant sa chaise.*

Oh! je n'ai garde d'y contrevenir.

ZIMA, *à Lucelle, se plaçant près d'elle.*

Les momens me sont précieux, charmante Lucelle; mais heureusement tout vous a déja dit que je vous adore. Toutes mes fêtes ont été des déclarations assez éclatantes: et il ne me reste à vous demander pour prix de mon amour que si vous avez daigné l'apercevoir.. Parlez, de grace! parlez; dites un mot. Si cet amour vous offense je me retire dans le moment; mais si vous l'avez vu avec quelque bonté, il n'y a rien que je n'entreprenne pour mériter un plus grand bonheur.

ALDOBRANDIN, *à part, voyant que Lucelle ne répond rien.*

Je ne me sens pas de joie!

ZIMA, *à Lucelle.*

Vous ne me répondez rien?.... Quelle froideur! Ah! vous n'êtes pas capable d'un dédain si grossier; c'est sans doute un jaloux qui vous gêne, et qui m'envie jusques à la douceur de votre voix.... (*A Aldobrandin.*) Seigneur Aldobrandin!....

ALDOBRANDIN.

Ne vous interrompez pas; les momens s'écoulent bien vîte!

ZIMA, *à Lucelle.*

Il est donc vrai qu'Aldobrandin vous défend de me répondre? Je ne saurois croire que vous vouliez lui complaire à ce point par un véritable attachement pour lui: il en est trop indigne. Préféreriez-vous un tyran qui n'imagine de plaisir que votre possession, sans s'embarrasser du bonheur de vous plaire, à un homme

qui voudroit payer de mille vies le moindre de vos sentimens?

ALDOBRANDIN, *à part.*

J'ai toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater.

ZIMA, *à Lucelle.*

Non, vous n'aimez point Aldobrandin: vous lui obéissez malgré vous; mais sa précaution est inutile, et il ne tiendra qu'à vous de la rendre vaine.

ALDOBRANDIN, *à part, après avoir regardé la montre.*

J'ai déja quatre minutes sur la maison.

ZIMA, *à Lucelle.*

Je vais me parler pour vous, charmante Lucelle. Vous pourrez désavouer d'un geste tout ce que j'oserai me dire: je m'arrête au moindre signe; mais trouvez bon que je prenne votre silence pour un aveu, et que je m'y conforme comme à un ordre inviolable.

ALDOBRANDIN, *à part.*

Cela est trop plaisant.

ZIMA, *à Lucelle.*

» Oui, Zima, (c'est vous qui me parlez, Madame.) » j'ai vu votre amour, et je vous avoue même que j'en » ai été touchée; mais je dépends d'Aldobrandin: il est » le maître de disposer de mon sort, et je ne veux pas » m'abandonner à une inclination qui ne sauroit être » heureuse. » Qui ne sauroit être heureuse, dites-vous? Quoi donc! Est-il impossible de vous tirer des mains d'un jaloux? Consentez-y seulement: je romprai votre esclavage; et si je vous mets en liberté de recevoir ma foi, et de m'engager la vôtre, vous refuserez-vous au

plus amoureux et au plus fidele de tous les hommes ? » Non, Zima ; mais je n'ose me flatter du succès, et » s'il manquoit, à quel état m'auriez-vous réduite ; » Ah ! que vous m'enflammez encore par de pareils discours ! (car enfin c'est vous qui me parlez.) Ne craignez rien ; il suffit d'éluder quelque tems les instances d'un jaloux. Différez seulement le mariage qui vous menace ; c'est à moi à le prévenir, et je vous en réponds, au péril de ma vie ! (*A Aldobrandin, en frappant du pied.*) Seigneur Aldobrandin !....

ALDOBRANDIN.

Qu'est-ce ? vos affaires ne vont-elles pas bien ?

ZIMA.

Vous y avez mis bon ordre !

ALDOBRANDIN.

Ne vous découragez pas.

ZIMA, *à Lucelle.*

Je vous avertis déja qu'il va arriver ici une femme qui a toute ma confiance, et à qui vous pouvez donner la vôtre. Le frere d'Aldobrandin est lui-même de notre intelligence. C'est à vous à seconder nos vœux ; et, puisque vous m'aimez, (car vous ne m'en désavouez pas) votre vertu même doit tout tenter pour n'être qu'à moi. « Soyez content, Zima. » Achevez, Madame, j'attends vos ordres. « Soyez con- » tent, je consens à tout ce que vous voulez ; il ne » m'est pas échappé le moindre geste de désaveu. J'ai » toujours eu les yeux sur mon jaloux ; mais c'étoit » pour le mieux surprendre. Achevez ce que vous » avez commencé, et délivrez-moi, dès aujourd'hui,

» s'il est possible, de l'horreur de le revoir. » (*Il se leve*) J'y vais travailler de ce pas. (*A Aldobrandin, en se rapprochant de lui.*) Je me rends, Seigneur Aldobrandin, la maison est à vous. Je ne la tiens pas trop bien gagnée : je la mets sur votre conscience.

ALDOBRANDIN.

Pourquoi vous pressez-vous tant? Il vous reste encore cinq bonnes minutes.

ZIMA.

M'en restât-il vingt, que m'importe ? J'en ferois grand marché à qui les voudroit ! Eh ! qu'en faire auprès d'une statue, dont on ne sauroit tirer un mot?

ALDOBRANDIN.

Elle est un peu silentieuse ; mais, vous, en revanche, je crois que vous lui avez dit de jolies choses ?

ZIMA.

Me voilà guéri pour jamais de l'entretien des Dames.

ALDOBRANDIN.

Vous réussirez mieux une autre fois.

ZIMA.

Adieu. Gardez la maison ; mais je vous avertis que j'y sais un trésor que je n'ai pas prétendu mettre dans le marché, et que je m'y réserve tous mes droits.

ALDOBRANDIN.

Bon ! un trésor ! belle chimere !.... En tout cas, nous verrons.

ZIMA, *à Lucelle.*

Adieu, Madame. Jugez combien je suis charmé de votre conversation! il n'y a pas un mot à en perdre.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

LE pauvre sot te croit sans doute une imbécille! Je suis charmé de ta complaisance; tu as joué ton rôle à merveille! Allons serrer la cession, et rire ensemble de sa duperie.

LUCELLE.

Je vous assure que j'en ris encore de meilleur cœur que vous!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCELLE, *seule.*

JE me dérobe un moment à Aldobrandin pour soupirer en liberté. Ah ! que je le hais depuis que Zima m'a parlé ! Qu'allois-je faire ? Je me livrois à mon persécuteur. La passion de Zima m'a fait sentir tout mon péril.... Amour, protége mon amant, et rends-le fidele. Abrége les momens où je suis encore forcée à feindre. Je ne suis pas faite pour l'artifice ; et, tout légitime qu'il est, pour me tirer d'esclavage, je souffre même à tromper mon tyran. Plaise au Ciel que ce soit-là le dernier malheur de ma vie !

SCENE II.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

OUI, ma chere Lucelle, je suis charmé de la joie que vous a donné l'étourderie de Zima. Vous en riez

riez encore ; et vous voyez par-là ce que c'est que les jeunes gens. Il lui en coûte sa maison pour s'être fait moquer de lui ; et voilà comme ils sont tous faits. Rien ne leur coûte à la moindre fantaisie qui leur passe par la tête : tout est sacrifié au moment présent. Ils appelent cette dissipation, magnificence ; mais cela ne va pas loin, et une pauvre fille qui s'y laisse prendre est souvent surprise de ne trouver qu'un mari ruiné dans l'amant magnifique.

LUCELLE.

Oh ! je vois bien qu'un jeune homme n'est point le fait d'une jeune fille.

ALDOBRANDIN.

Point du tout. Ils ont tant de mauvaises qualités ! car ce n'est pas tout que leur dissipation, leur inconstance est encore pis. A peine sont-ils trois mois les maris de leurs femmes. Après quelques mois de passion et quelques semaines de complaisance, un mépris marqué succede à leurs empressemens. Ils se trouvent trop aimables pour se réduire à ne faire que le bonheur d'une épouse. Ils courent de conquête en conquête, et ces petits Messieurs ne se croyent de mérite qu'à proportion de leur perfidie.

LUCELLE.

Bon dieu, qu'ils sont haïssables !

ALDOBRANDIN.

Plus qu'on ne sauroit dire. Vous êtes trop heureuse, Lucelle, que par le choix que je fais de vous, je vous mette à couvert de tous ces dangers. Vous méritiez un homme de ma prudence et de mon âge,

qui veillât sans relâche à votre fortune, et de qui la maturité vous répondît d'un attachement solide.

LUCELLE.

Quelle comparaison de votre conversation à celle de Zima !

ALDOBRANDIN.

Je crois qu'il t'a bien ennuyée ?

LUCELLE.

Aussi je vous jure que je fais une grande différence de vous à lui, et vous le verrez bientôt par ma conduite.

ALDOBRANDIN, *à part.*

J'ai fait là une bonne éducation.... J'entends quelqu'un.... C'est Horace.

SCENE III.

HORACE, LA GOUVERNANTE, ALDOBRANDIN, LUCELLE.

HORACE.

Oui, mon frere. Je vous amene la gouvernante que notre ami commun vous envoie. Il me mande que c'est un trésor, et que vous pouvez vous reposer entiérement sur sa vigilance et sa discrétion.

ALDOBRANDIN.

Elle a en effet l'air fort raisonnable. Sa physiono-

nie respire la vertu.... (*A la Gouvernante.*) Vous rougissez ?

LA GOUVERNANTE.

C'est ma maniere ordinaire de répondre aux louanges. Je n'ai pu encore m'en corriger. Voici, Seigneur, une lettre du Seigneur Albert de Bologne. Je vous conseille de vous en fier plutôt à lui qu'à ma physionomie.

ALDOBRANDIN.

Voyons. (*Il lit.*) « La personne que je vous adresse » est admirable pour sa vigilance et ses bons conseils. » Elle a fait ici la sûreté de plusieurs maris ; je sou- » haite qu'elle fasse aussi la vôtre. C'est la chose la » plus rare qu'une gouvernante incorruptible. Il y a » bien des aventures qui ne donnent pas bonne opi- » nion de leur fidélité ; mais celle-ci est le désespoir » des amans. Elle a gouverné trois ou quatre femmes » qui sont mortes au bout de quelques mois de ma- » riage. Pendant tout ce tems il n'y a pas eu le » moindre soupçon sur leur vertu. Quelques-uns di- » soient qu'elle les avoit fait mourir de chagrin ; mais, » en tout cas, pour un jaloux, il faut encore mieux » perdre sa femme que d'en être la dupe. » (*A la Gouvernante, après avoir lu.*) Je connois son style. Il fait le plaisant. Je crois pourtant qu'il a raison. Mais seroit-il vrai que vous eussiez fait mourir ces femmes de chagrin ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas ! ces mauvais plaisans ont grand tort. Moi, faire mourir de jeunes personnes qu'on me confie !

moi, la douceur même! moi, qui compte pour rien de prêcher la vertu, si je ne la persuade! Que dis-je? si je ne la fais aimer! Le Ciel, de sa grace, m'en a accordé le talent. Oui, je vous tourne si bien un jeune cœur qu'en moins de rien j'y change le devoir en plaisir, et que j'ôte à tout ce qui est défendu ce goût vif qu'on prétend que la défense y donne. Je ne le dis pas pour me vanter; mais il faut rendre grace au Ciel de ses dons.

ALDOBRANDIN.

Voilà vraiment de belles maximes! Je suis fort obligé au Seigneur Albert; et je ne saurois remettre en de meilleures mains ce que j'ai de plus cher au monde. (*En montrant Lucelle.*) Voilà la personne que j'épouse, et que je remets dès ce moment sous votre conduite.

LA GOUVERNANTE.

Quoi! Seigneur, c'est-là votre épouse future?

ALDOBRANDIN.

Oui. Qu'en dites-vous?

LA GOUVERNANTE.

Ce que j'en dis? que sur son air je me tiens presque inutile auprès d'elle; que mes conseils sont déja dans le fond de son cœur, et qu'elle s'est déja dit tout ce que je pourrai lui dire.

ALDOBRANDIN.

Vous pensez bien d'elle, et elle le mérite.

LUCELLE, *à la gouvernante.*

Non, Madame, vous ne vous trompez pas. Je sais, et je sens tout ce que je devrai à un époux; et celui qui veut être le mien doit s'assurer que son amour

seul fera plus sur moi que tous les surveillans du monde.

ALDOBRANDIN, *à Horace.*

Elle m'enchante !

HORACE.

J'en suis bien aise ; et, malgré l'avis dont j'étois tantôt, je commence à être très-content de tout ceci.

ALDOBRANDIN.

Je savois bien que j'avois raison.

LA GOUVERNANTE.

Non, Seigneur, il faut l'avouer ; ce ne sont point les grilles, ni les verroux, ni la vigilance des gouvernantes qui font la sûreté d'un mari. Quand c'est tyrannie de sa part, une femme trouve bientôt le moyen de s'en venger ; mais une femme sage doit les souhaiter pour sa propre gloire. On la soupçonne aisément quand elle a la facilité de faillir. Il faut qu'elle s'en ôte scrupuleusement toutes les occasions, pour faire taire la médisance. Tenez, Mademoiselle, par exemple, est personne à vous conjurer au premier jour de prendre toutes les précautions de la jalousie, non pas pour votre tranquillité, mais pour la sienne.

ALDOBRANDIN.

Oh ! j'aurai là-dessus toutes les complaisances qu'elle voudra.

LA GOUVERNANTE.

Quelle douceur pour une femme vertueuse de n'être point assiégée par ces galans de profession, qui nous outragent dès le premier abord, par l'espérance qu'ils ont de nous séduire ; qui se vantent indiscrétement

de leurs succès, et qui quand on les rebute ont encore la perfidie d'en laisser douter. Cela est indigne! Quand il n'y auroit que l'ennui de leurs mauvais complimens, je fuirois au bout du monde pour les éviter... Je m'échauffe : je vous en demande pardon; mais l'honneur des femmes est si précieux!

HORACE, *bas, à Aldobrandin.*

Mon frere, j'aperçois Zima dans votre antichambre.

ALDOBRANDIN, *bas.*

Que me veut-il? et pourquoi l'a-t-on laissé entrer?

HORACE, *bas.*

Bon! un homme qui a toujours l'argent à la main trouve t-il des portes fermées? Je gage qu'il épie le moment de parler à la gouvernante.... Il me vient une idée.

ALDOBRANDIN, *bas.*

Quelle idée?

HORACE, *bas.*

N'est-il pas plaisant que je sois plus soupçonneux que vous?

ALDOBRANDIN, *bas.*

Comment?

HORACE, *bas.*

Cette femme tient, à la vérité, les plus beaux discours du monde; mais, après tout, ce sont des discours : le fond est peut-être bien différent. Voici une belle occasion de l'éprouver. Feignez de rentrer, et laissez-là dans cette chambre. Zima va l'aborder, sans doute. Nous les observerons, et vous verrez par vous-même si elle est une personne à se laisser séduire.

ALDOBRANDIN, *bas.*

C'est bien avisé, mon frere. (*Haut, à la Gouvernante.*) Attendez ici un moment; je vous rejoins tout-à-l'heure.

HORACE, *bas, à la gouvernante.*

Songez à vous; on vous écoute.

LA GOUVERNANTE, *bas.*

Laissez-moi faire : ce n'est pas mon coup d'essai. Qu'il y a de plaisir à tromper un jaloux!

(*Aldobrandin fait rentrer Lucelle dans sa chambre, et il se cache avec Horace.*)

SCENE IV.

ZIMA, LA GOUVERNANTE, ALDOBRANDIN, et HORACE, *cachés.*

ZIMA, *à part.*

Elle est seule?

LA GOUVERNANTE.

Qu'est ce? Un jeune homme oser entrer jusqu'ici! Oh! le bon ordre n'est pas encore dans cette maison; il faudra l'y mettre.... Alte-là, Seigneur. Que cherchez-vous? (*Bas.*) Prenez garde; on nous observe. Faites semblant de me vouloir corrompre : vous allez voir un dragon de vertu.

ZIMA.

Etes-vous de cette maison, ma bonne Dame?

LA GOUVERNANTE.

Oui, Monsieur, à qui en voulez-vous, vous dis-je? (*Bas.*) Avez-vous quelque chose à me dire.

ZIMA, *Bas.*

Oui, dans un moment. (*Haut.*) Vous êtes nouvelle ici, ce me semble?

LA GOUVERNANTE.

Je n'y suis que d'aujourd'hui; mais, vous, si l'on m'en veut croire, vous y venez pour la derniere fois.

ZIMA.

Pourquoi le prendre d'un ton si sauvage?

LA GOUVERNANTE.

C'est que vous le prenez, vous, d'un ton trop doucereux. Vous avez l'air d'un amant; et mon devoir est d'écarter tous ceux qui vous ressemblent.

ZIMA, *bas.*

J'ai gagné le notaire.

LA GOUVERNANTE, *bas.*

Bon!

ZIMA.

Je suis ravi de vous savoir auprès de Lucelle. Vous me paroissez une personne fort raisonnable; et je crois que vous la serviriez volontiers, si elle avoit quelque inclination honnête.

LA GOUVERNANTE.

Qu'appellez-vous quelque inclination honnête? Ne savez-vous pas qu'elle épouse Aldobrandin, et qu'il n'y a plus rien d'honnête pour elle que de l'aimer uniquement?

ZIMA, *bas.*

Avertis-la qu'elle peut signer aveuglément tout ce qu'on lui présentera. Nous sommes d'accord. (*Haut.*) Mais elle ne l'a pas encore épousé ; et peut-être qu'un jeune homme bien amoureux, bien riche, bien magnifique, seroit mieux le fait de Lucelle que son vieux tuteur, (*Bas.*) Il faut résoudre Aldobrandin à conclure dès ce soir : ce sera le moment de notre bonheur.

LA GOUVERNANTE.

Parlez tout-haut, parlez tout-haut, Monsieur. Ces tout-bas marquent toujours de mauvaises intentions.

ZIMA.

Doucement, doucement, ma vénérable Dame. Mille pistoles, deux mille pistoles, s'il le faut, ne vous feroient-elles pas trouver mes intentions meilleures ?

LA GOUVERNANTE.

Comment ! mille pistoles, deux mille pistoles ! Ah ! c'est où je vous attendois. Vous voilà donc un amant déclaré ? Sachez que quand vous m'en donneriez cent mille je ne vous servirois pas mieux que je fais. Je sais pourquoi je suis entrée dans cette maison, et ce qu'on s'y promet de moi. Je ferai mon devoir, et j'en sortirai à mon honneur, sur ma parole !

ZIMA.

Vous êtes bien inflexible !

LA GOUVERNANTE.

C'est une chose affreuse que ces chercheurs d'aventures. Cela met le trouble dans toute une ville. Y a-t-il une personne aimable dans une maison, la voilà le but de cent complots criminels. Ces pauvres maris ne

sauroient dormir en repos, et la république n'y met pas ordre. Hélas ! les peuples les plus barbares observent entr'eux le droit des gens : on le viole tous les jours entre concitoyens ; et, comme si la foi conjugale n'étoit qu'un jeu, on rit encore de ce qu'on devroit punir, et l'on insulte à de malheureux époux qu'on devroit venger. Oh ! oh ! j'en garantirai du moins cette maison.

ZIMA.

Tenez, toutes ces invectives ne vous enrichiront pas, et je serois homme à le faire, moi, si vous le vouliez.

LA GOUVERNANTE.

M'enrichir ! moi, m'enrichir ! ah ! peut-on outrager à ce point une personne de mon caractere ? Non, non, détrompez-vous. Mes richesses, mes trésors, ma couronne, c'est la vertu des femmes que je gouverne, et le repos de ceux qui me les confient. Vous me connoissez ; cherchez fortune ailleurs : gardez vos présens pour qui vous servira. Vous voyez comme je m'y prends pour vous seconder : comptez que je serai toujours la même.

ZIMA.

Il faut que je sois bien malheureux ! Qui a jamais vu gouvernante refuser deux mille pistoles ?

(*Il sort.*)

SCENE V.

ALDOBRANDIN, HORACE, *reparoissant*; LA GOUVERNANTE.

ALDOBRANDIN, *à la Gouvernante.*

NON, je n'ai jamais senti plus de joie. Il faut avouer que vous êtes une femme merveilleuse!

LA GOUVERNANTE.

Quoi! vous m'écoutiez?

ALDOBRANDIN.

Si je vous écoutois? avec ravissement! Je ne saurois m'en tenir, il faut que je vous embrasse.

LA GOUVERNANTE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît. La pudeur ne permet pas ces sortes de reconnoissances.

ALDOBRANDIN.

Vous vous moquez; c'est pousser la pudeur trop loin.

LA GOUVERNANTE.

Oh! dans cette matiere le scrupule est d'obligation.

ALDOBRANDIN.

Ma foi! vous m'inspirez presqu'autant de respect que de confiance. Vous avez traité le Seigneur Zima de maniere que je ne crois pas qu'il y revienne.

LA GOUVERNANTE.

Je ne lui ai pourtant dit que des choses fort raisonnables; et tout cela en conscience, pour assurer à Lu-

celle un mari qui la rende heureuse, et la délivret d'un persécuteur qui n'en est pas digne.

ALDOBRANDIN, *à Horace.*

Mon frere, ce zele n'est il pas admirable ?

HORACE.

Vous êtes trop heureux! Je ne crains plus pour vous de disgrace conjugale. Je vois que tout concourt à vous en affranchir. Je n'espérois pas que les choses se tournassent si heureusement.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, malgré ma confiance, je crains tout encore.

ALDOBRANDIN.

Comment ?

LA GOUVERNANTE.

Vous n'êtes point encore le mari de Lucelle ; Zima le sait, et il est homme à ne rien négliger pour vous l'enlever. De la façon dont il s'y prend, on vient à bout de tout. M'en croirez-vous, je lui ôterois au plutôt toute espérance. Quand vous proposiez-vous d'épouser ?

ALDOBRANDIN.

Dans huit jours au plus tard, après quelqu'arrangement d'affaires.

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc ! en avez-vous de plus importante que celle-ci ? Huit jours de délai ! vous m'effrayez. Zima peut les mettre à profit, et il n'aura point d'autres affaires, lui. Croyez-moi, vous dis-je, épousez dès ce soir ; qu'on le sache aussi-tôt par toute la ville, que Zima perde toute espérance : c'est le seul moyen d'arrêter toutes ses poursuites, et même d'éteindre son amour.

amour. On connoît ces jeunes gens ; ils n'aiment qu'autant qu'ils esperent.

ALDOBRANDIN.

Je me rends de bon cœur à un avis si sage.... (*A Horace.*) Allez, mon frere, allez vous-même chercher le notaire ; qu'il apporte le contrat : nous le signerons tout-à-l'heure.

HORACE, *sortant.*

J'y vais.

SCENE VI.

LUCELLE, ALDOBRANDIN, LA GOUVERNANTE.

ALDOBRANDIN, *appelant.*

LUCELLE !

LUCELLE, *paroissant.*

Que vous plaît-il ?

ALDOBRANDIN,

J'avance, ma chere enfant, l'instant de notre bonheur. On est allé chercher le notaire, et je vous épouse dès ce soir.

LUCELLE.

Dès ce soir, Seigneur ? Vous me surprenez. Ne m'aviez-vous pas promis quelques jours pour me préparer à ce changement d'état ?

SCENE VII.

HORACE, LE NOTAIRE, ZIMA, *en Clerc, et ayant un nez postiche;* PLUSIEURS DOMESTIQUES, ALDOBRANDIN, LUCELLE, LA GOUVERNANTE.

HORACE, *à Aldobrandin.*

Vous êtes servi à point nommé, mon frere : voici le notaire et son clerc.

LE NOTAIRE, *à Aldobrandin.*

Tenez, Seigneur Aldobrandin, le contrat étoit tout prêt : il est en bonne forme ; vous pouvez le lire.

ALDOBRANDIN, *après avoir lu bas.*

Fort bien, fort bien.

LUCELLE, *apercevant Zima.*

Quelle étrange figure !

LA GOUVERNANTE, *bas.*

C'est Zima.

LUCELLE, *bas.*

Je tremble.

ALDOBRANDIN, *rendant le contrat au notaire.*

Cela est fort bien : nous n'avons qu'à signer.

LE NOTAIRE, *à un domestique.*

Allons, approchez cette table. (*Il substitue un nouveau contrat à celui qu'Aldobrandin a lu ; et il lui indique où il doit signer.*) Mettez-là votre nom, Seigneur.

ALDOBRANDIN.

Je n'ai jamais rien fait de si bon cœur.

LE NOTAIRE, *à Lucelle, lui montrant aussi où elle doit signer.*

Et vous, Mademoiselle, mettez ici le vôtre. Allons, point de timidité.

LA GOUVERNANTE, *à Lucelle.*

Comptez que vous signez votre fortune.

LE NOTAIRE, *à Zima.*

Signez aussi, mon clerc. Cela est d'usage ici. (*A Aldobrandin.*) Voilà le premier contrat qu'il signe : cela lui portera bonheur.

ALDOBRANDIN, *à Horace.*

Et vous, mon frere, vous n'étiez pas tantôt d'avis de ce mariage ; vous signerez pourtant ?

HORACE.

Oh ! de grand cœur ! et j'en augure bien.

LE NOTAIRE, *signant.*

Rien n'y manque plus.

ZIMA, *se dépouillant de la robe de clerc et du nez postiche.*

Il est donc tems de me découvrir ?

ALDOBRANDIN.

Que vois-je ? c'est Zima !

ZIMA.

Oui, Seigneur Aldobrandin. Je vous ai cédé ma maison : elle est bien employée ; (*En montrant Lucelle.*) mais voilà le trésor que je m'y réservois, et vous venez, vous-même, de le mettre en ma possession, de la meilleure grace du monde.

ALDOBRANDIN.

Qu'entends-je ?

LUCELLE.

Pardonnez mon artifice. J'y sentois de la répugnance ; mais il a bien fallu se résoudre à cette petite dissimulation pour pouvoir être sincere toute ma vie.

ALDOBRANDIN.

Ah ! perfide ! j'ai bien affaire de vos excuses !.... (*Au notaire.*) Mais quel est donc le contrat que j'ai signé ?

LE NOTAIRE, *lui montrant les deux contrats.*

Voilà celui que vous avez lu, et je lui ai substitué celui-ci. Vous avez signé comme tuteur. (*Lui montrant Zima et Lucelle.*) Monsieur et Mademoiselle, comme époux.

ALDOBRANDIN.

Comment, Monsieur le notaire ! et qui vous a pu engager à me jouer ainsi ?

LE NOTAIRE.

C'est un avis de parens. Monsieur votre frere m'en a prié pour l'amour de vous. (*Montrant Zima.*) D'ailleurs Monsieur est si magnifique qn'on ne lui sauroit rien refuser.

ALDOBRANDIN, *à Horace.*

Tu m'as donc trahi ?

HORACE.

Non, mon frere, tout vous a servi. Vous alliez

faire une sottise : vous en êtes quitte ; et vous avez encore une maison de reste.

LA GOUVERNANTE, *à Aldobrandin.*

Que de maris voudroient se défaire de leurs femmes à pareil prix !

SCENE VIII et derniere.

UN LAQUAIS, ALDOBRANDIN, LUCELLE, ZIMA, LA GOUVERNANTE, LE NOTAIRE.

LE LAQUAIS, *à Aldobrandin.*

MONSIEUR, il y a des instrumens qui vous demandent.

ALDOBRANDIN, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, benêt ! voilà pour tes instrumens. (*A Zima.*) Quoi ! des fêtes dans ma maison ?

ZIMA.

Eh ! Seigneur Aldobrandin, trouvez bon qu'ils entrent ; j'aime mieux encore vous laisser la dot de Lucelle.

ALDOBRANDIN.

Oh ! ma foi ! Seigneur Zima, le notaire avoit raison : on ne sauroit vous rien refuser.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

(*Un Méxiquain et une Méxiquaine apportent des petits coffres d'or ; un Arménien et une Arménienne apportent des écrins de pierreries ; un Persan, une Persanne, un Chinois et une Chinoise apportent des corbeilles remplies de riches étoffes, et ils mettent tous leurs présens aux pieds de Lucelle.*

LE CHEF DE LA FÊTE, *chantant.*

Le Ciel dans nos climats a versé ses largesses,
Et nous venons de nos richesses
Offrir le tribut à vos yeux.
Quel emploi plus noble pour elles !
Qu'ont-elles de plus précieux
Que de pouvoir parer les belles ?

(*On danse.*)

Fuyez, avares sentimens ;
Fuyez, jalouse frénésie :
L'amour a maudit, de tout tems,
L'avarice et la jalousie.

Amans, pour plaire à la beauté
Qui vous a forcés à vous rendre,
Joignez à l'amour le plus tendre
Magnificence et liberté..

(*On danse.*)

AIR.

Qu'un empire a d'autorité
Quand notre penchant le séconde!
Tel est celui de la beauté.
Les belles sont les Rois du monde.

Beaux yeux, dès que vous ordonnez,
Il faut qu'à vos loix tout réponde.
Les cœurs sont vos esclaves nés.
Les belles, &c.

Vous pouvez avec un souris,
Troubler la paix la plus profonde.
Le plus rebelle est bientôt pris.
Les belles, &c.

Vos captifs aiment leur prison;
C'est en vain que la raison gronde:
L'amour fait taire la raison.
Les belles, &c.

(*On danse.*)

AIR.

Dans une tour d'airain
Danaé, sans amant, s'ennuie.
Jupiter dans son sein
Verse une riche pluie.
Par le métal divin
Soudain,
La tour se brise,

La belle est prise,
Et l'entreprise
Est à sa fin.
(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

Ne gênons ni femmes, ni filles :
Les renfermer, c'est un abus.
L'amour assoupit les argus,
Il rompt les verroux et les grilles.
Ce qu'on garde s'échappe bien :
Sans le cœur on n'est sûr de rien.

L'amant avare, ou tyrannique
Verra rebuter ses desirs ;
Mais si l'amour a des plaisirs
Ils sont pour l'amant magnifique.
Donnez, amans ; mais donnez bien :
Qui donne mal ne donne rien.

Prenez tous Zima pour modele,
Amans, et vous serez heureux.
A l'amant tendre et généreux
Est-il quelque beauté rébelle ?
Donnez, amans, &c.

On soumet des amans bizarres,
On peut aimer d'aimables fous ;
Mais que peut-on faire pour vous,
Vilains jaloux, vilains avares ?
Donnez, amans, &c.

Quoique coûte un bonheur extrême
On sent qu'il valoit plus encor :
L'amant ne connoît de trésor
Que l'objet de son amour même.
Donnez, amans, &c.

La maniere ajoute au service ;
Il faut que les dons soient adroits :
Les présens même quelquefois
Offensent plus que l'avarice.
Donnez, amans, &c.

Damon pour enrichir sa belle
Ne va point offrir son argent :
Il sait, pour cacher le présent,
Jouer de malheur avec elle.
Donnez, amans, &c.

AU PARTERRE.

Soyez avares de critiques,
Si vous ne sortez pas contens :
Ce n'est qu'en applaudissemens
Qu'il vous sied d'être magnifiques.
Applaudissez pour notre bien ;
Critiquez, mais si peu que rien.

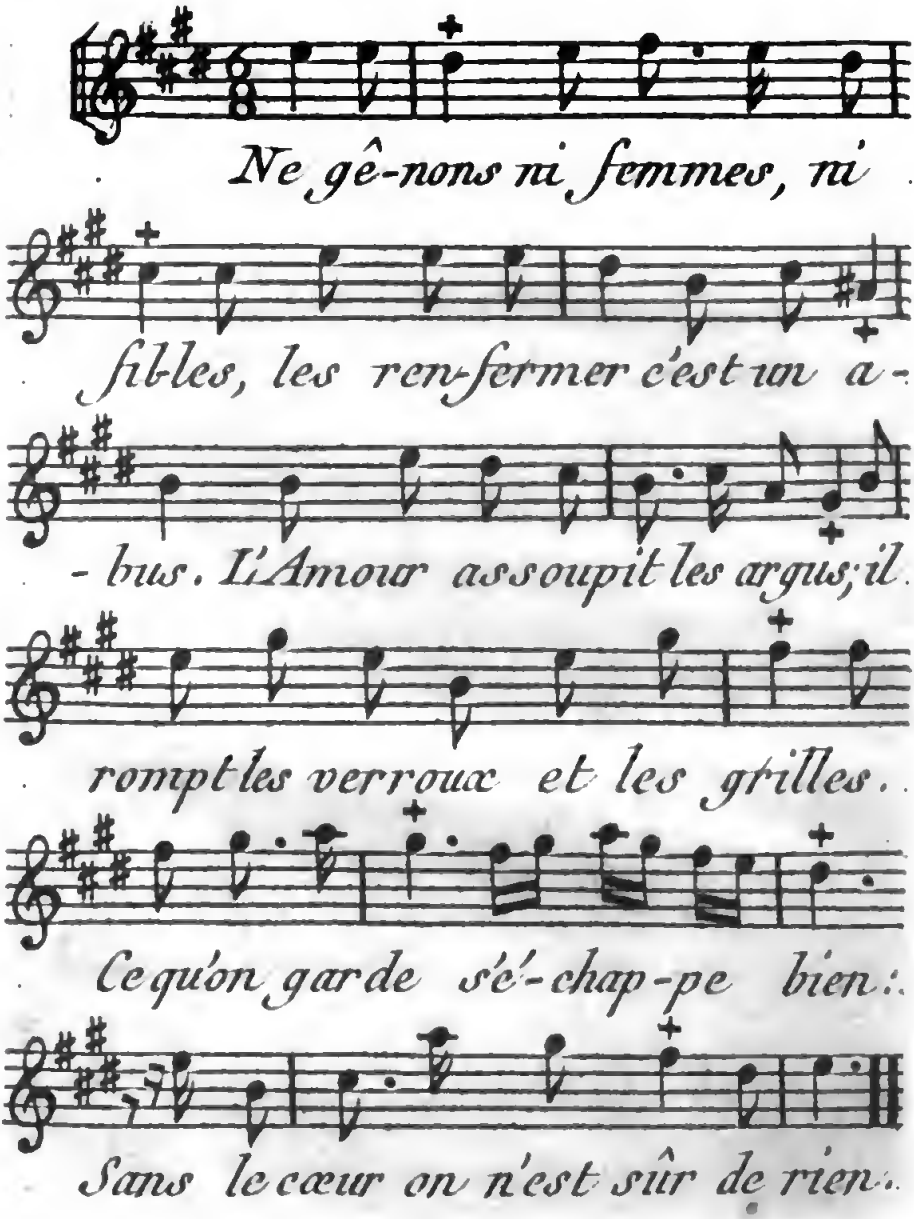
(*On danse.*

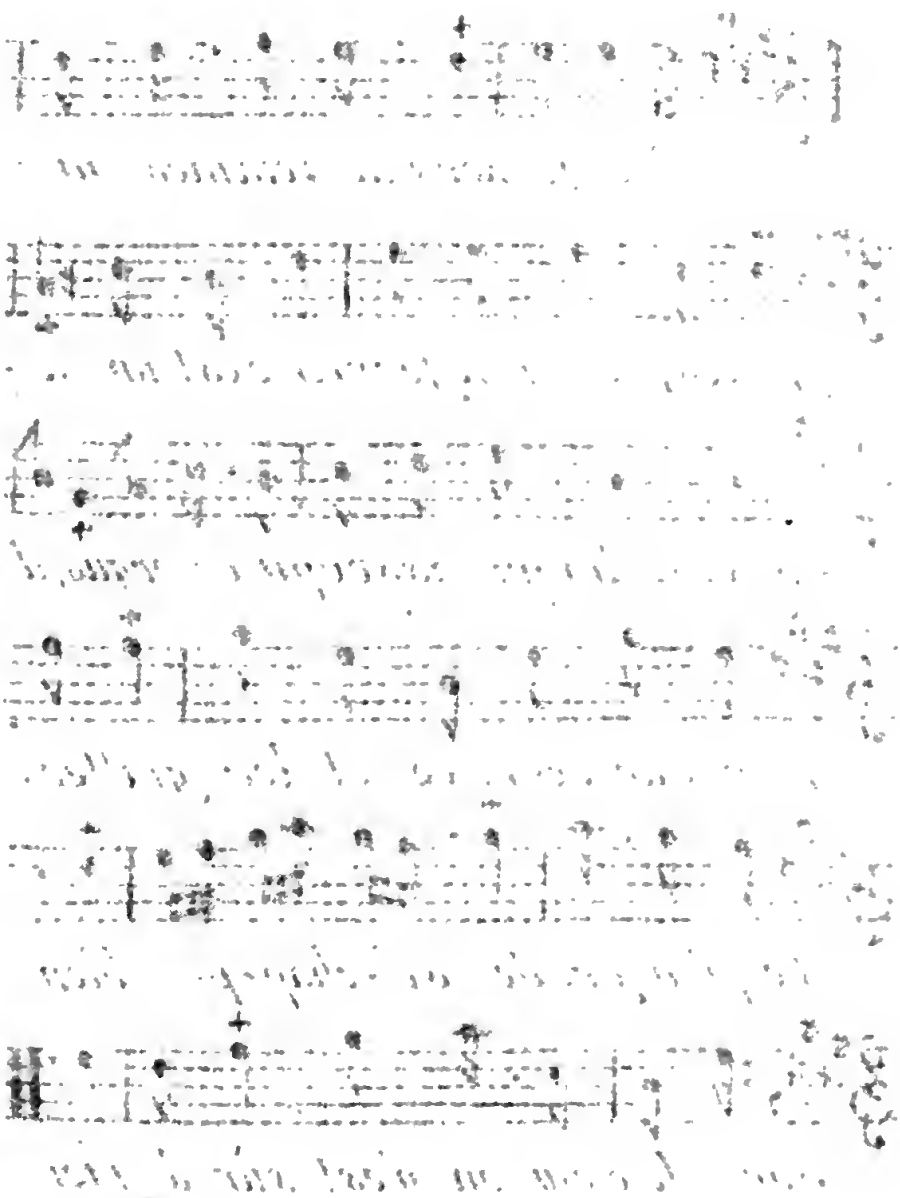
FIN.

BIBLIOTHEQUE
5433

VAUDEVILLE
du Magnifique.

Musique de Quinaut.





BIBLI
SC
PL
N